



LYON SPRAGUE DE CAMP

LA MAIN DE ZEÏ

LA SAGA DE ZEÏ — 2

Bragelonne
CLASSIC



Lyon Sprague de Camp

La Main de Zeï

La Saga de Zeï - 2

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Colin Delavaud

Bragelonne

CARTE DE KRISHNA



NOTE LIMINAIRE

Les romans et nouvelles de ce recueil se situent tous sur Krishna, deuxième planète du système solaire Tau Ceti.

Dans ce futur imaginé par Lyon Sprague de Camp à la fin des années 1940, les hommes maîtrisent le voyage interplanétaire depuis l'aube du XXI^e siècle. Ils ont nommé étoiles et planètes habitables d'après les dieux des divers panthéons : ainsi, autour de Procyon gravitent Isis et Osiris, alors que Thor orbite autour d'Epsilon Eridani. Tau Ceti est une étoile de type K, d'un jaune froid ; ses planètes ont été nommées en référence aux dieux hindous : Vishnou, Krishna et Ganesh. Krishna est plus grande mais moins dense que la Terre. Ne possédant pas de vastes océans mais une myriade de petites mers, elle dispose d'un climat plus sec. Dans la plus pure tradition du genre, elle est habitée par des humanoïdes à peau verte, dotés d'antennes sur la tête. Les sociétés extraterrestres sont primitives, et propices aux aventures les plus échevelées car il est interdit aux humains d'y importer leur technologie.

Après la Troisième Guerre mondiale, les USA sont devenus une puissance de seconde zone, et l'URSS a disparu. Le Brésil a acquis le statut d'hyperpuissance, de sorte que les instances dirigeantes et le personnel de la principale compagnie de transport interplanétaire, la Viagens Interplanetarias, contrôlée par le gouvernement terrien, sont en grande partie brésiliens.

Les aventures de « l'arc Krishna », qui compte huit romans et trois nouvelles, se déroulent aux XXII^e et XXIII^e siècles.

Par un beau matin clair, le soleil se leva en éclaboussant de rose la mer Banjao. Les trois lunes de Krishna, à demi cachées sous l'horizon d'ouest, se trouvaient toutes les trois ensemble en opposition avec le soleil, ce qui n'arrive que très rarement sur cette planète.

Les feux rougeoyants du soleil levant, que les Krishniens appellent Roqir et les Terriens Tau Ceti, se reflétaient sur une vaste étendue marécageuse. Un observateur situé dans le ciel aurait pu remarquer un point en mouvement sur la frange nord de cet immense marais. Un petit bateau naviguant vers l'est suivait la côte déchiquetée qui séparait la mer proprement dite d'un continent presque solide d'algues et de goémons appelés ici terpahla. À la frontière, cette végétation tentaculaire s'agglutinait en paquets qui constituaient parfois de véritables îles flottantes.

En s'approchant plus près, l'observateur aurait discerné une voile latine triangulaire pointue, mollement gonflée par la légère brise matinale venant du nord, grée à l'unique mât du bâtiment. Ce n'était pas son seul moyen de propulsion : quatorze rames – sept de chaque côté – chacune maniée par un Krishnien aux larges épaules, frappaient vigoureusement l'eau en cadence. Un vieux bonhomme, trapu et noueux comme un cep de vigne, se tenait à la barre, sur la poupe. À l'avant, de chaque côté de l'étrave, étaient peints deux yeux, soulignés par le nom du bâtiment.

Poussé par sa voile et ses quatorze rames, le *Shambor*, puisque tel était son nom, traçait son sillage sous les feux de l'aurore. De temps à autre, il faisait un écart pour contourner un gros paquet de terpahla mais, aussitôt après, l'homme à la barre le remplaçait sur sa route qui semblait le mener obstinément vers un objectif bien précis. Cet objectif était un radeau très primitif dont la voile en lambeaux battait faiblement. Maintenant, le *Shambor* n'était plus qu'à quelques encablures de l'épave flottante.

Deux êtres étaient étendus sur les rondins à moitié pourris du radeau. Immobiles, ils fixaient attentivement le bateau qui avançait vers eux. Au premier coup d'œil, il était évident qu'ils étaient krishniens, de chacun des deux sexes.

La femme portait une tunique de tulle diaphane qu'elle avait raccourcie en la pinçant à la taille. Toutefois, sa robe était tellement déchirée qu'elle aurait pu tout aussi bien ne rien porter du tout. La bretelle droite n'existait plus, dévoilant ainsi plus de formes généreuses qu'il est considéré comme décent sur Terre. Par endroits, la peau de ses pieds nus avait été littéralement mise à vif.

L'homme avait le crâne rasé, bien qu'un petit duvet sombre commence à faire son apparition. Il était grand et musclé, mais son aspect osseux, ses mains et ses pieds d'une longueur démesurée ne répondaient que de loin aux canons classiques de la beauté masculine. L'uniforme bleu pâle, en lambeaux, qu'il portait était composé d'un short court et flottant et d'une veste à boutons d'argent. Il avait aussi des bottes de cuir qui arrivaient à mi-jambes. À côté de lui était posé un casque – plutôt décoratif – en argent qui portait sur les côtés deux petites ailes, en argent elles aussi, qui ressemblaient à des ailes de chauve-souris.

En fait, ce costume était l'uniforme des commissionnaires de la Mejrou Quarardena. Sous ce déguisement, l'homme avait réussi à pénétrer dans le Sunqar – cette étendue marécageuse d'eau et

d'algues qui était entièrement sous la coupe d'une armée de pirates sanguinaires – afin de délivrer deux personnes qui y étaient retenues prisonnières. Il avait à moitié rempli sa mission, ne ramenant qu'une seule des deux personnes : la fille qui se trouvait à côté de lui, grâce à des squis qu'il avait taillés pour évoluer sur le continent d'algues réputé infranchissable – une innovation, sur Krishna.

Des grappes brun-mauve de terpahla s'accrochaient à l'épave. Il ne faudrait pas longtemps avant qu'elles la submergent. De temps en temps, des fondaqas, ces longues anguilles à la morsure mortelle, filaient sous la surface, à la recherche de quelque proie.

L'homme allongé sur le radeau ne s'intéressait cependant pas à la vie de la faune ou de la flore du Sunqar. Il étudiait minutieusement la coque et la voile blanchâtre du bâtiment qui avançait vers eux. De temps à autre, il jetait des coups d'œil inquiets vers le sud. Dans cette direction, un enchevêtrement de mâts et de structures d'épaves formait un dessin compliqué qui se détachait sur l'horizon. Là, sous les rayons torrides de l'ardent soleil haut perché dans le ciel, pourrissaient lentement les galères pointues de Dour et les trirèmes ventruées de Jazmurian, prises dans l'étreinte impitoyable du vaste continent flottant.

Plus loin s'élevait l'œuvre des hommes. Les Sunqarumas avaient construit une sorte de barrage fait d'épaves de toutes sortes, bloquant les algues et les empêchant d'envahir le chenal qui menait à la cité flottante. C'était ce chemin qu'empruntaient les pirates pour aller écumer le royaume maritime des Trois Mers.

Plus loin, de pâles volutes de fumée montaient de l'agglomération de vieux rafiots transformés en bâtiments-habitations et de l'usine flottante où était fabriqué le janru. Cette drogue extraordinaire, extraite du terpahla et incorporée en doses infinitésimales dans un parfum, conférait à toute femme, qu'elle soit krishnienne ou terrienne, un pouvoir absolu sur l'homme de son choix. Elle avait déjà causé de sérieux ravages chez les habitants de la Terre.

L'homme regarda le *Shambor* approcher.

— C'est bien notre bateau, dit-il, mais...

— Mais quoi, cher Snyol ? demanda la fille.

— Eh bien, Zeï chérie, la voile ne devrait pas être déployée. N'importe quel pirate, avec une longue-vue, peut la repérer. C'est pourquoi je pense que soit mon équipage est devenu stupide, soit ce ne sont pas mes hommes.

L'homme et la femme parlaient en gozashtandou, qui était la langue la plus utilisée dans les pays bordant la côte occidentale des Trois Mers. Lui parlait avec un fort accent qu'il prétendait tenir de son pays d'origine, le Nyamadze, la région antarctique de Krishna, mais un expert en linguistique aurait tout de suite reconnu qu'il s'agissait d'un Terrien.

En réalité, cet homme n'était ni Snyol de Pleshch, ni le commissionnaire Gozzan de la Mejrou Quarardena. Derrière ces pseudonymes se cachait Dirk Cornelius Barnevelt, habitant de l'État de New York, États-Unis, Terre. Les pointes de ses oreilles, les antennes sur son front et la pâle coloration verdâtre de sa peau devaient tout à l'habileté du maquilleur de Novorecife, l'avant-poste sur Krishna des Services des douanes interplanétaires.

Barnevelt était un employé de la société Igor Shtain & Cie. En fait, il écrivait des conférences sur les expéditions menées par le célèbre explorateur Igor Shtain. Les textes étaient enregistrés par un acteur dont le mérite essentiel était de ressembler à Shtain comme un frère jumeau. En cette époque de spécialistes, la société employait aussi un xénologue, qui était chargé de donner son avis et d'étudier les documents et renseignements récoltés par l'intrépide explorateur lors de ses lointains

voyages.

— Hier, dit Zeï, après la fin de la bagarre sur le bateau, vous avez insisté pour emmener le Terrien qui était avec les pirates et vous l’avez fait mettre dans le coffre à la place du trésor. Vous vous rappelez cet homme ? Il est épais, avec un visage rougeaud et tout ridé, des yeux bleus et des poils roux tout raides qui lui poussent au-dessus de la bouche et sur la tête...

— Oui, je vois de qui vous voulez parler.

— Eh bien, à ce moment-là, vous m’avez dit que vous m’expliqueriez plus tard vos raisons. Je pense que le moment de cette explication est venu. Donc, répondez-moi, seigneur : pourquoi teniez-vous tant à emmener cet homme ?

Barnevelt resta silencieux pendant un long moment. Elle insista :

— Eh bien, cher seigneur ?

— Cet homme, répondit finalement Barnevelt d’un ton prudent, s’appelle Igor Shtain. C’est un Terrien qui a été porté disparu. J’ai promis aux Terriens de Novorecife, contre salaire, d’essayer de le retrouver et de le secourir si le cas se présentait. Comme vous l’avez vous-même remarqué, il n’avait pas du tout envie d’être secouru. Il est hors de doute que Sheafasè l’a hypnotisé. Shtain a dû oublier sa véritable identité et il doit penser qu’il est un véritable pirate du Sunqar comme les autres. Quand j’ai accepté le contrat, bien entendu, je ne savais pas que je serais appelé à vous secourir, vous aussi.

— Quel dommage que ma pauvre personne ait été responsable de l’échec de votre si intéressante entreprise, le fusilla-t-elle.

— Ne dites pas de bêtises, chérie. Je préférerais vous sauver mille fois que de sauver une douzaine de Shtain. Embrassez-moi.

Barnevelt fit une autre démonstration à Zeï de cette fameuse coutume terrienne qu’il lui avait enseignée quelques instants auparavant. Il estimait que, en plus du plaisir si naturel d’embrasser une merveilleuse créature, cette étreinte arrêterait la série de questions qui risqueraient de devenir finalement embarrassantes.

Cela dit, il ne pouvait pas se cacher plus longtemps qu’il commençait à être sérieusement amoureux de Zeï et qu’elle, si tant est qu’il soit possible de deviner les élans du cœur d’une princesse appartenant à une autre espèce, éprouvait les mêmes sentiments à son égard. Mais une romance avec une princesse de Qirib pouvait lui coûter la tête. Qirib était un État matriarcal où le prince consort était exécuté au bout d’un an et rituellement mangé au cours d’un festival religieux. C’était justement ce festival, le kashyo, que le raid des pirates du Sunqar avait interrompu. À cette occasion, le vieux roi Kàj, qui se préparait à se faire hacher menu pour satisfaire à l’étrange rite local, avait recouvré à l’ultime minute sa fierté virile et, se saisissant de l’arme du bourreau, il avait donné le signal de l’action contre les envahisseurs. Malheureusement, il était mort dans la bataille qui s’était ensuivie.

Barnevelt, sachant que la vieille reine Alvandi avait l’intention d’abdiquer en faveur de sa fille, se doutait pertinemment de ce qui l’aurait attendu au terme de son année de félicité : le billot du condamné et le hachoir. Il luttait encore intérieurement quand la vision du *Shambor* l’avait ramené à une plus juste estimation de sa situation.

Zeï lui rendit assez froidement son baiser et continua à poser des questions. Après tout, malgré les sentiments qu’elle éprouvait à l’égard de son compagnon, elle était princesse royale et habituée à se faire obéir de tous, excepté de son dragon de mère, bien entendu.

— Alors, dit-elle, cette histoire que vous nous aviez racontée à propos de la chasse aux gvàms n'était ni plus ni moins que des sornettes pour nous tromper ?

— Pas vraiment. Au cas où je n'aurais pas trouvé Shtain, j'espérais récupérer quelques pierres de gvàm pour me dédommager.

Il savait bien qu'il est toujours nécessaire de mêler un peu de vérité aux mensonges et inversement, afin de mieux brouiller le vrai et le faux.

— Ainsi donc, personne n'est jamais ce qu'il prétend être ? (Elle observa le bateau qui zigzaguait vers eux.) Quand seront-ils assez près pour que nous soyons sûrs ?

— Ils sont obligés de faire tous ces détours pour éviter les paquets d'algues. C'est pourquoi il leur faut tant de temps pour venir jusqu'à nous.

Elle jeta un coup d'œil vers la cité des pirates, qui se trouvait derrière eux. Sous la lumière du jour, elle apparaissait dangereusement proche.

— N'y a-t-il aucun moyen pour que nous sachions ce qu'il est advenu de Zakkomir ? demanda-t-elle.

— Je crains bien que non. Nous sommes obligés de l'abandonner à lui-même, même si c'est grâce à lui que nous avons pu fuir jusqu'ici.

Barnevelt reporta son attention sur le bateau.

— Par Bakh ! sursauta-t-il. Le type à la barre, c'est Chask, mon maître d'équipage ! (Il bondit sur ses pieds et agita frénétiquement les bras.) Oh, Chask ! hurla-t-il. Par ici. Nous sommes là. Par ici !

— Cela va leur prendre encore un certain temps, dit calmement Zeï. Pourvu que les Sunqarumas ne nous voient pas... Je n'arrive pas à croire qu'ils soient revenus nous chercher après s'être eux-mêmes échappés. Il est vrai que le célèbre Snyol de Pleshch inspire à ses hommes une loyauté à toute épreuve.

— La réalité n'est pas aussi belle que vous le pensez, chérie. En fait, je n'ai réellement confiance qu'en Chask et je suis presque certain que c'est uniquement grâce à lui si le *Shambor* est là.

Le jeune homme expliqua alors combien il s'était conduit de façon puérile avec son équipage, traitant trop familièrement ses hommes. Tout s'était bien passé jusqu'à ce qu'un horrible monstre marin vienne se saisir de l'un des matelots qui se trouvait sur le pont et l'entraîne dans les profondeurs pour le dévorer. Les autres, terrorisés, voulurent faire demi-tour et Barnevelt avait eu à faire face à un début de mutinerie.

— C'est un jeune prétentieux nommé Zanzir qui a été à l'origine de cette histoire, grogna-t-il. Au lieu de l'encourager, j'aurais mieux fait de me débarrasser de lui à la première occasion.

Le *Shambor* continuait son approche difficile à travers les paquets d'algues. Il n'était plus qu'à quelques mètres du radeau quand Barnevelt se souvint de l'une de ses obligations. Il leva la main gauche, ferma le poing et l'avança lentement en direction du bateau, filmant ainsi les manœuvres du *Shambor* grâce à sa chevalière dissimulant une caméra miniaturisée Hayashi. Le Conseil interplanétaire interdisait formellement d'importer sur Krishna des inventions dont les autochtones n'avaient pas encore entendu parler. Une exception avait été faite à cette règle parce que les Hayashi étaient si petites qu'il était impossible qu'un Krishnien les remarque, et car elles possédaient un système d'autodestruction.

— Que faites-vous ? demanda Zeï. Est-ce un geste rituel ?

— En quelque sorte, fit-il évasivement. Allez, prenez vos sandales. On embarque.

Il aida Zeï à grimper sur le pont et la suivit un instant plus tard. Il se félicitait intérieurement de la

tournure qu’avaient prise les événements et d’avoir su résister à son désir. Une fois l’acte consommé, pour délicieux qu’il aurait pu être, il se serait trouvé entraîné sans aucun doute dans un processus inéluctable, avec, à la fin, le kashyo et lui, transformé en chair à saucisses. Pourtant, simultanément, un autre Barnevelt, le rêveur romantique, lui murmurait à l’oreille : *Ah, mais tu sais très bien que tu l’aimes ! Et, un jour peut-être, quelque part, elle et toi serez unis, d’une façon ou d’une autre. Un jour peut-être...*

Chask appela un marin pour le remplacer à la barre et se précipita vers Dirk et Zeï.

— C'est la princesse Zeï elle-même ! hurla-t-il. Les dieux de la mer sont avec nous !

Il s'agenouilla devant la princesse et étreignit le pouce de Barnevelt, à la mode krishnienne. En proie à son émotion, il ressemblait plus que jamais à une antique divinité marine.

Barnevelt salua en souriant le reste de l'équipage.

— Salut, les gars !

Les marins se tournèrent pour le regarder, mais restèrent à leur place devant leur rame et ne manifestèrent pas une joie débordante pour l'accueillir. Un ou deux réussirent bien à esquisser un semblant de sourire, mais les autres le considéraient d'un air maussade.

— Capitaine, demanda Chask, vos ordres sont-ils que nous nous dirigeons le plus vite possible vers le détroit de Palindos ?

— Absolument.

— À vos ordres, capitaine. Aux rames, allez !

Quand ils furent sortis des algues, Chask reprit ses hurlements :

— À tribord toute !... Frappez les rames !... Hissez la voile ! Au vent ! Allez, souquez ferme si vous tenez à votre peau, avant que les galères du Sunqar nous trouvent. Mettez le cap au nord et n'ayez pas peur de tirer sur les rames ! (Il se tourna vers Barnevelt.) Dites-moi, monsieur, comment cela s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé au jeune hurluberlu qui vous accompagnait ?

— Descendez dans la cabine avec nous, dit Barnevelt.

Tandis que ce dernier soignait et bandait les pieds de Zeï avec les remèdes du bord, Chask leur prépara un petit en-cas et leur raconta sa version des événements.

— On était amarrés au ponton, n'est-ce pas ? On vous attendait tranquillement, enfin un peu inquiets tout de même, quand l'autre bâtiment est venu se coller à nous et qu'il en est descendu toute une ribambelle de pirates qui se sont engouffrés sur l'échelle de coupée pour monter sur la grande galère. Après, on a entendu des cris, et l'un des marins qui étaient montés avec vous pour porter le coffre a plongé de la galère et est passé au-dessus de nous. On l'a repêché, et il a crié que tout était perdu et qu'il fallait ficher le camp. Moi, j'ai hésité un moment, ne sachant pas trop quoi faire, avant d'abandonner tout espoir. Soudain plusieurs brigands armés sont descendus pour nous faire la peau. On a démarré en vitesse, en prenant juste le temps de couper les gréments du bateau voisin pour ralentir sa course. Là-dessus, on a tiré vigoureusement sur les rames et on s'est enfoncés dans la nuit, poursuivis par des cris et des flèches. Finalement, on s'est laissés glisser et on s'est cachés derrière une grande carcasse échouée à la limite du terpahla. On entendait les galères qui allaient et venaient autour de nous, mais elles ne nous ont pas trouvés. À l'aube, on est sortis de notre cachette et, ne voyant pas de bateaux ennemis, nous sommes venus ici, comme vous me l'aviez indiqué avant la bagarre.

— Très bien, opina Barnevelt. Mais dites-moi, pourquoi avez-vous gardé la voile hissée quand le jour s'est levé ? Cela équivalait à signaler votre présence aux Sunqarumas.

— C'est l'équipage qui a insisté, capitaine. Ils refusaient de faire tout le travail eux-mêmes. Si je m'y étais opposé, ils n'auraient jamais accepté de venir au lieu de rendez-vous, tellement leur hâte était grande de s'enfuir loin d'ici.

Il lança un regard appuyé et accusateur sur Barnevelt, dont le sens n'échappa pas à ce dernier : *C'est vous qui êtes responsable de l'indiscipline qui règne sur ce bateau. Je vous avais prévenu.*

— Et maintenant, capitaine, dites-moi ce qui vous est arrivé ?

Barnevelt pesa soigneusement ses mots et ne lui raconta que ce qu'il estimait pouvoir lui dire.

— ... et nous nous sommes enfuis. Zakkomir a attiré nos poursuivants dans une direction afin que la princesse et moi puissions partir dans l'autre. Finalement, nous avons marché sur les algues avec des planches de bois que j'avais attachées à nos pieds.

— Ce jeune freluquet a plus de cran que je croyais. Que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas. Maintenant, expliquez-moi quelque chose, Chask : pourquoi les hommes ont-ils un air si lugubre ? Ils devraient être heureux de nous voir.

— Il y a deux raisons à ça. D'abord, si vous m'excusez, capitaine, de dire la vérité, mais cette expédition les effraie littéralement parce que nous avons déjà perdu quatre... non, cinq hommes si nous comptons le jeune Zakkomir. Vous savez, monsieur, il y a plus d'un homme aussi brave qu'un yeki quand il s'agit d'imaginer des aventures périlleuses alors qu'il est tranquillement assis chez lui dans un bon fauteuil, mais qui change du tout au tout dès que les dangers approchent trop près de lui.

» Deuxièmement, il y a ce jeune Zanzir, qui vous hait à mort parce que vous l'avez remis à sa place devant ses camarades, alors qu'il s'était vanté devant eux d'être votre ami intime. De plus, il a longtemps vécu à Katai-Jhogorai. Là-bas, ils n'ont ni roi ni nobles, ce qui fait que leur sont venues des idées pernicieuses sur l'égalité de tous les hommes. Alors, cet idiot pense – que ma bien-aimée princesse veuille bien me pardonner – que sa vie à elle ne pèse pas plus lourd aux yeux des dieux que celle d'un simple marin. Il considère donc qu'avoir échangé la vie de la princesse contre celle de quatre ou cinq pauvres types ne constitue pas un bon marché, mais un crime inique et honteux. Voilà pourquoi l'équipage vous a paru...

— Et pourquoi, Chask, n'avez-vous rien tenté pour mettre ce type au pas ? demanda Barnevelt, interrompant le long exposé que le vieux marin s'appropriait à lui faire sur la manière de commander un navire. Tout le monde sait qu'il ne peut y avoir de démocratie à bord d'un bateau en mer.

— Je me permets, monsieur, répondit cérémonieusement le maître d'équipage, de vous rappeler les ordres que vous m'avez donnés au début de cette expédition : *pas de brutalité*, avez-vous dit. Aujourd'hui, il est trop tard pour utiliser des moyens radicaux, comme le faire mettre aux fers, surtout que Zanzir prend bien soin d'être toujours entouré de ses plus fanatiques partisans...

— Messieurs, cria un marin qui venait de passer la tête par la porte, il y a une galère qui nous suit !

Ils se précipitèrent sur le pont. Entre eux et le Sunqar, une voile blanche étincelait sous l'éclat du soleil levant. Barnevelt grimpa au mât. À hauteur du racage, il pouvait voir sous lui la coque dans toute sa longueur et les deux rangées de rames, de part et d'autre, qui s'abaissaient et se levaient en cadence. Il fixa son regard sur l'horizon et distingua bientôt une autre voile, un peu plus éloignée.

Il descendit et examina le pont. Au bout de la travée bâbord, il aperçut Zanzir, qui lui souriait insolemment, comme s'il le défiait de tenter quoi que ce soit contre lui.

Barnevelt entraîna le maître d'équipage et Zeï dans la cabine. Il déverrouilla le râtelier d'armes et sortit une épée pour lui et une pour Chask, ainsi qu'une longue dague qu'il donna à la princesse.

— Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais furieux à cause de cette voile, dit-il. Il se pourrait que notre jeune idéaliste nous saute dessus quand le bateau pirate s'approchera, proposant à nos adversaires de nous échanger contre sa propre sécurité.

— Ça se pourrait, opina Chask, bien que les honnêtes marins soient mortellement terrorisés par les Sunqarumas. Pour eux, ils ne sont pas des hommes, mais plutôt des sortes d'automates animés par la magie diabolique du monstre qui règne sur ces lieux inhospitaliers.

— C'est possible. De toute façon, si vous avisez quelqu'un faisant un geste suspect, tuez-le et jetez-le par-dessus bord, dit sèchement Barnevelt. Après cela, je vous laisse libre d'user de votre propre jugement en matière de discipline.

Chask lui répondit par un semblant de sourire, bien qu'il se retienne de montrer sa satisfaction trop ouvertement.

— À présent, poursuivit Barnevelt, je vais faire le point. (Il se tourna vers Zeï.) Vous feriez bien de mettre sur vous quelque chose d'un peu moins transparent. Il doit y avoir des tenues de marins par ici.

Il ouvrit un placard mural et en sortit une sorte de salopette krishnienne qu'il jeta à la jeune fille. Puis il étala des cartes sur la table et se mit au travail. Sa tâche était compliquée par une houle moyenne qui faisait rouler le *Shambor*. Quand il eut fini ses calculs, Chask lui dit :

— Capitaine, si nous ne courons pas une bordée au plus tôt, les Sunqarumas vont nous couper la route du détroit.

— Alors, allons-y tout de suite, décida Barnevelt.

Pour ne pas attraper un coup de soleil sur son crâne rasé, il mit son casque d'argent, et ils sortirent de la cabine.

Le vent du nord avait fraîchi et balayait le pont d'embruns. De temps en temps, des paquets d'eau entraient par les trous des rames. La mer était à présent si houleuse que les rameurs ne pouvaient conserver un rythme égal. Il leur fallait marquer un temps d'arrêt entre chaque attaque, maintenant les pelles en l'air jusqu'à ce que le chef de nage leur fasse signe au moment favorable.

Barnevelt grimpa de nouveau au mât, s'agrippant fermement pour ne pas être éjecté par un mouvement brusque du bateau. Le vent sifflait dans les gréements, les filins grinçaient péniblement et la voile était tendue à craquer sur la vergue. Derrière eux, la galère qui les poursuivait s'était

rapprochée sensiblement, bien qu'elle connaisse les mêmes difficultés que le *Shambor*. Quand une lame était un peu trop forte, son étrave s'enfonçait profondément dans le creux, éclaboussant le pont d'une fantastique gerbe d'écume. Cela s'expliquait parce qu'elle était beaucoup plus lourde que le *Shambor*, qui flottait comme un bouchon. Dirk la voyait bien, trop bien même à présent. C'était un deux-mâts doté d'une grande voile de misaine à l'avant et une petite voile d'artimon à l'arrière.

Barnevelt redescendit de son poste d'observation. Chask l'appela :

— Nous sommes prêts, capitaine.

Barnevelt se rendit compte que le maître d'équipage avait dû dégarnir ses bancs de nage pour avoir suffisamment de marins pour maintenir la voile contre le vent.

— Barre sous le vent toute ! Attention au palan... Laissez aller les écoutes ! Lâchez les haubans !

Barnevelt suivait attentivement la délicate manœuvre. Il craignait qu'une rafale soudaine déchire la voile qui flottait au vent, claquant comme un grand étendard triangulaire, ou vienne emporter le mât qui, à présent, n'était plus retenu par aucun hauban. Si l'une de ces deux éventualités se produisait, ils étaient faits comme des rats. Pour l'instant, ils dérivait en suivant le courant, ce qui équivalait presque à une vitesse nulle étant donné que le reste des rameurs était en train d'écoper l'eau qui alourdissait le *Shambor*.

Le pont résonna sourdement sous les pas précipités des marins qui se battaient avec la voile. Enfin, ils réussirent à faire basculer la vergue, et, grâce à un système compliqué de poulies, l'amènèrent de l'autre côté du mât avec force cris et grognements.

— Redressez la barre ! beugla Chask. Tournez la voile. Toute !

La voile reprit sa position, mais de l'autre côté du mât qui fut aussitôt réhaubonné fermement. La toile se tendit en claquant quand le vent s'engouffra de nouveau dans sa nouvelle bordée. Les hommes reprirent place sur les bancs de nage. *Comme cette manœuvre aurait été simplifiée avec une voile aurique !* songea Barnevelt. Il suffisait de tenir la barre au vent et de faire attention à baisser la tête quand le gui passait d'un bord à l'autre. Il aurait aussi été possible de naviguer plus près du vent. Il doutait qu'ils soient à plus de six quarts et demi du vent. Même un vieux rafioteur terrien, gréé en carré – s'il en existait encore –, pourrait faire aussi bien et était capable de virer lof pour lof bien plus rapidement.

Zeï, qui se tenait à côté de lui sur la dunette, lui demanda :

— Oh, Snyol, pourquoi vous donner tout ce mal ? De toute façon, la galère va nous couper la route.

— Pas si elle doit utiliser ses voiles et, avec cette mer, ses rames ne suffiront pas. Il lui faudra virer de bord comme nous l'avons fait. (Il fixa ses propres gréements en fronçant les sourcils, puis reporta son attention sur le ciel et la mer.) S'il nous vient un gros grain, ils seront obligés de rebrousser chemin pour se mettre à couvert, mais nous ne serons pas logés à meilleure enseigne. Équipés comme nous le sommes, nous aurons du mal à naviguer en cas de tempête... Nous devons nous mettre sous le vent pour ne pas sombrer, et cela nous ramènera directement dans le Sunqar.

— Et si le vent tombe ?

— Ils nous auront tout aussi bien. Vous avez vu, la galère possède une centaine de rames, alors que le *Shambor* n'en a que quatorze.

S'ils arrivaient à se tenir à l'écart de leurs poursuivants jusqu'à la nuit, peut-être pourraient-ils les perdre en profitant de l'obscurité ? se demanda-t-il. Mais non, pas avec trois lunes brillant en même temps. Ce qui aurait été possible avec de la pluie ou du brouillard était irréalisable dans les

conditions météorologiques présentes. Du mât du *Shambor*, la voile de la seconde galère était toujours visible.

— Je vous prie de... m'excuser, parvint à articuler Zeï, mais je ne me sens pas bien. Je crois qu'il me faut me retirer... *Beuh !*

— Ne vous mettez pas face au vent ! cria Barnevelt.

Quand Zeï fut descendue dans la cabine pour s'allonger, Chask s'approcha de Barnevelt.

— Capitaine, dit-il, il y a un autre problème qu'il faudrait considérer sérieusement. Comme nous n'avons pas eu le temps de nous ravitailler en eau potable dans le Sunqar, nous n'en avons presque plus. À force de souquer, les rameurs transpirent abondamment et se déshydratent. Il faudrait...

— Rationnez-la, l'interrompit Barnevelt, observant les mouvements sur la galère tandis que le *Shambor* lui coupait brusquement la route.

Des hommes, pas plus grands que des fourmis affolées, étaient grimpés sur les vergues et s'activaient à ferler les voiles avec des garcettes. Bien qu'il ne manque pas d'expérience en la matière et qu'il ait fait son dur apprentissage d'équipier, Barnevelt était heureux de ne pas se trouver à leur place, chevauchant les instables pièces de bois pour tirer sur les lourdes toiles.

Peu à peu, les voiles de la galère furent carguées autour des vergues, qui furent à leur tour descendues sur le pont. Le bâtiment croisa le sillage du *Shambor* et continua vers le nord. Barnevelt devina qu'il essayait ainsi de récupérer l'avantage du vent sur sa proie avant de remonter les voiles. Il se dit aussi que les difficultés de manœuvre d'une voile latine devaient augmenter proportionnellement à la dimension des voiles et que cette tâche serait beaucoup plus pénible sur la galère que sur le petit *Shambor*.

La longue journée krishnienne n'en finissait pas de s'étirer. Barnevelt descendit dans la cabine pour dormir un moment, puis il rasa avec de l'eau de mer le duvet qui poussait sur son crâne, ainsi que sa barbe naissante, qui risquaient de trahir ses origines. Quand ce fut fait, il remonta et arpenta le pont, la main posée sur la poignée de son épée, le visage sévère. Les hommes grognaient à cause du manque d'eau.

Le soir vint enfin, mais le ciel verdâtre ne s'assombrit pas pour autant. À l'ouest, Roqir se coucha, embrasant l'horizon sur lequel se détachait la silhouette de la galère poursuivante, qui s'était rapprochée d'eux pendant que Barnevelt s'était repose. Les étoiles firent leur apparition. Elles brillaient d'un éclat inhabituel sous ces latitudes embrumées. Dans ce ciel étrange pour un Terrien, Dirk Barnevelt essaya de repérer son soleil. Dans la Huitième Région de la carte astrale, il savait que devaient figurer les planètes du système Ceti, or ici, le Soleil se trouvait dans l'alignement d'Arcturus. Les trois lunes apparurent tout à coup, d'un même ensemble : Karrim, la plus grande ; Golnaz, la moyenne ; et Sheb, la petite.

Le vent s'apaisa quelque peu. Vers le nord, Barnevelt aperçut une grande masse nuageuse de hautes pressions au-dessus de la mer Sadabao, qui refoulait vers le sud, c'est-à-dire vers le Sunqar, un courant d'air dense et froid.

— Combien de temps croyez-vous que cela va durer ? demanda-t-il à Chask. Cela contrarie notre avance.

Chask agita faiblement la main, geste qui équivalait ici à un haussement d'épaules.

— Peut-être un jour, peut-être quatre ou cinq. Ça va s'arrêter d'un seul coup et on va se retrouver avec une semaine de calme plat sur cette mer puante. Ah ! Je serai bien heureux quand nous atteindrons enfin la zone des vents réguliers du sud.

L'équipage était fatigué, bien qu'il y ait assez d'hommes pour constituer deux équipes de rameurs se relayant. Cela dit, la galère n'avait pas gagné de terrain. Il fallait supposer que ses rameurs étaient eux aussi fatigués.

— De toute façon, continua Chask, il est plus qu'improbable qu'ils essaient de nous coincer pendant la nuit, et un petit rafiot comme le nôtre est assez maniable pour leur échapper dans l'obscurité. Quant à nous bombarder avec des catapultes et des arbalètes à cette heure, même avec la lumière des trois lunes, ce serait un gâchis inutile. Je pense que vous pouvez aller dormir un peu, capitaine.

Barnevelt était justement en train de se demander s'il ne devrait pas se mettre lui aussi aux rames, bien qu'il sache à l'avance que Chask ne serait pas d'accord. De plus, il ne savait plus très bien lui-même si un tel geste l'abaîsserait ou le grandirait aux yeux de son équipage. Sa première expérience de démocratie à bord avait été un échec.

Et puis ses muscles augmenteraient-ils sensiblement la puissance de propulsion du *Shambor* ? Bien sûr, il était le plus grand à bord et certainement un des plus costauds – il tenait cet avantage du fait qu'il avait été élevé sur Terre, où régnait une pesanteur plus forte qu'ici –, mais il n'avait pas les épaules carrées et noueuses ni les mains calleuses de ces professionnels. Il se décida finalement à partager avec son maître d'équipage les tours de garde durant la nuit.

La galère ne les quitta pas un instant. De son poste, Barnevelt entendait distinctement le bruit des rames qui frappaient l'eau, et il lui suffisait de se retourner pour apercevoir la sombre et haute silhouette se découpant sur le ciel gris-vert. Aucune lumière ne fut allumée de part et d'autre.

À la fin de son second quart, Barnevelt alla réveiller Chask.

— Le jour se lève. J'ai pensé qu'en courant une autre bordée, nous pourrions peut-être distancer ces salauds.

— Ah ? Et de quel genre la bordée, Capitaine ? Est-ce une manœuvre que vous auriez ramenée de vos régions polaires ? Si je peux me permettre, monsieur, changer le gréement du bateau alors que nous sommes poursuivis par des bandits pareils... euh... eh bien, c'est de la folie. On a déjà...

— Je sais, le coupa Barnevelt, mais regardez... (Il lui montra l'ombre de la galère qui se teintait légèrement de rose, annonçant ainsi le lever imminent du soleil.) Ils nous rattrapent, et, d'après mes calculs, nous n'atteindrons pas le détroit avant midi. À ce compte-là, ils nous auront coincés bien avant.

— Vous en êtes sûr, monsieur ?

— Oui. De toute façon, notre cap nous mène trop à l'ouest et nous serons obligés de tirer une bordée. Seulement, à ce moment-là, nous serons pratiquement arrêtés à portée de leurs armes.

— Eh bien, capitaine, on peut dire qu'on est dans de sales draps, hein ? Que faut-il faire ?

— Je vais vous montrer. Si nous préparons soigneusement notre manœuvre et que nous l'exécutons en vitesse et parfaitement, nous aurons peut-être terminé avant qu'ils s'en aperçoivent. Et nos chances seront meilleures si nous le faisons avant que le vent se lève et que la galère soit trop près de nous.

— Bon. Comme l'enseigne Nehavend, à situation désespérée, remèdes désespérés. Alors, comment procède-t-on ?

— Choisissez deux hommes en lesquels vous avez confiance et amenez-les dans ma cabine.

Une demi-heure plus tard, le plan de Barnevelt était au point. En lui-même, il n'était pas aussi confiant qu'il le paraissait, mais il se disait que tout était préférable au fait d'assister impuissant à

l'approche inexorable de la galère pirate.

Son plan ne consistait ni plus ni moins qu'à convertir l'actuelle voile latine du *Shambor* en une voile de type Marconi.

D'abord, l'un des deux marins sélectionnés fut chargé d'aller tailler de petites ouvertures dans la bordure de la voile, tandis que l'autre coupait de courtes longueurs de filin destinées à coulisser librement autour de la vergue qui, dans le nouvel arrangement, allait devenir le mât. Quand tout fut prêt, Chask tourna la barre et amena l'avant du *Shambor* face au vent. La voile se dégonfla subitement.

La galère, voyant la manœuvre, changea elle aussi de cap et détendit ses voiles. Avec un frisson de peur, Barnevelt prit conscience que, maintenant que les deux bateaux dépendaient uniquement de leurs rames, le bâtiment pirate pouvait très bien les intercepter en suivant l'hypoténuse d'un triangle rectangle.

— Laissez tomber ! hurla Chask et la grande vergue vint s'écraser avec fracas sur le pont du *Shambor*.

L'équipage considérait Barnevelt avec stupeur et il en aperçut même un qui se tapait le front pour montrer qu'il était devenu fou. Mais le maître d'équipage ne leur laissa pas le temps de grogner. Un chapelet d'ordres hurlés d'une voix tonitruante les mit en branle. Certains détachèrent les haubans tandis que d'autres débloquaient les coins qui étayaient et consolidaient le mât. D'autres hommes, tenant des câbles, avaient été placés tout autour du pont. Quelques-uns sortirent le pied du mât de son logement et en posèrent le bout sur le pont.

Pendant ce temps, le marin qui avait pratiqué des ouvertures dans la bordure de la voile exécutait la même opération sur la chute tandis qu'un autre coupait les sangles retenant la voile à la vergue. Puis, unissant leurs forces, les hommes amenèrent la vergue à côté du pied du mât. Alors, en tirant sur la drisse, ils hissèrent la vergue le long de l'ancien mât, se servant de celui-ci comme d'un palan. Ils guidèrent le bout libre de la vergue jusqu'au logement vide du mât. Quand ils lâchèrent la drisse, le long espar se balança dangereusement, mais finalement il glissa dans son nouveau logement et vint s'encastrier avec un choc qui secoua le bateau tout entier. Le nouveau mât était en place.

Enfin, utilisant des palans et en donnant du mou à la vieille drisse, ils couchèrent l'ancien mât sur le pont.

La galère, toutes voiles dedans, s'approchait. Barnevelt pouvait presque entendre le bruit des armes que préparaient les pirates.

Quand le nouveau mât fut en place, des hommes attachèrent la bordure de la voile à l'ancien mât en passant des bouts de filin dans les trous de la voile et qu'ils nouaient autour de la pièce de bois. Ils firent de même avec la chute de la voile, qu'ils grèèrent sur l'ancienne vergue. Quand ce fut fait, la voile fut hissée.

— Dépêchez-vous, bande de fainéants ! hurlait Chask. Hissez, hissez !

De la galère, maintenant, parvenait une rumeur de plus en plus audible. La dernière manœuvre consistait à attacher la flèche de l'ancien mât au nouveau, assez lâchement pour pouvoir pivoter autour du mât, mais tout de même assez fortement pour qu'il tienne.

Sur la galère, une catapulte se détendit. Un boulet de plomb noir décrivit un arc au-dessus de l'eau et tomba à une distance équivalant à deux longueurs de rame du *Shambor*.

— Princesse, rentrez dans la cabine ! cria Barnevelt.

— Je ne suis pas une poltronne. Ma place est...

— Dans la cabine, j'ai dit ! (Quand il vit du coin de l'œil qu'elle se préparait à obéir, il se tourna vers Chask.) Pensez-vous que ce rafistolage tiendra ?

— Ça devrait suffire, capitaine.

Quelque chose passa en sifflant à quelques centimètres de son oreille. Il sursauta et se retourna. Il aperçut un pirate, à l'avant de la galère, qui retendait une lourde arbalète. Un second carreau passa à peine plus loin. Toutefois, l'opération sur le pont semblait presque terminée. La voile était à présent entièrement montée.

— Amarrez la drisse ! cria Chask.

La grande pièce de toile pendait mollement, clapotant doucement. *Dans à peine une minute, se dit Barnevelt, je saurai si j'ai eu raison.* Il n'aimait guère l'aspect de ce trop mince nouveau mât mais, à présent, il était trop tard pour les regrets. Il sauta les marches qui menaient à la dunette et prit le gouvernail des mains de l'homme de barre.

La catapulte résonna une nouvelle fois. Le projectile vola au-dessus de Barnevelt, frôla le pont et emporta un bout de la lisse bâbord avec un bruit de déchirement.

Les rameurs se baissèrent et arrêterent pendant un instant de souquer. L'effet se fit instantanément sentir et l'étrave de la galère se rapprocha sensiblement. Une meute d'hommes hirsutes gesticulaient vers eux.

Barnevelt poussa le long bras du gouvernail à tribord. Le *Shambor* répondit aussitôt, son avant tournant dans le sens opposé. Le vent siffla dans les étais et gonfla brusquement la voile. Sous le coup, le *Shambor* gîta sérieusement et des paquets d'eau noyèrent le pont, mais il retrouva souplement son équilibre quand Barnevelt corrigea le cap.

Les bruits sourds des catapultes ponctuaient les sifflements des carreaux d'arbalète. Soudain, Barnevelt perçut deux sons différents. Son regard fouilla autour de lui, et il découvrit deux petits trous dans la voile tendue. *Pourvu qu'elle ne se déchire pas. Notre gréement est déjà assez rudimentaire comme cela. Si les trous s'agrandissent, nous sommes fichus.*

Entre-temps, Chask avait rétabli la discipline parmi son équipage. Il vint se poster à côté de Barnevelt.

— Je crois que nous avons gagné, capitaine, dit-il.

Dirk quitta la voile des yeux pendant un court instant et se retourna pour regarder la galère. Oui, elle semblait bien s'être un peu éloignée d'eux... ou étaient-ce ses sens qui lui jouaient un sale tour ?

Derrière lui, la catapulte vibra encore une fois. Il eut la vision fugitive du boulet passant au-dessus de sa tête, puis il le vit qui se dirigeait pile sur le mât. Après tous leurs ennuis, il ne leur manquait plus que d'être démâtés par un coup trop précis !

Le projectile frôla l'espar d'un cheveu et vint frapper le toit de la cabine, sur lequel il rebondit lourdement avant de venir s'écraser dans l'eau, provoquant une gerbe d'écume qui retomba sur le bateau. Les carreaux continuaient à pleuvoir autour d'eux et l'un d'eux vint même se planter dans le plancher de la dunette, à quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient. Chask se baissa pour essayer de le retirer.

— Nous sommes trop loin maintenant pour qu'ils puissent viser, alors ils utilisent le tir courbe, expliqua-t-il. Dans quelques instants, nous serons définitivement hors de portée.

Pour lui donner raison, un boulet vint trouser la surface à quelques mètres derrière la poupe du *Shambor*. Petit à petit, la distance entre les deux bateaux s'accroissait. Barnevelt, ne relâchant pas pour autant sa tension, jeta un coup d'œil sur la galère. Maintenant qu'elle constatait que ses rames

n'étaient plus suffisantes, elle hissait de nouveau ses voiles.

Après quelques minutes, il devint évident que le *Shambor*, adroitement barré par Barnevelt, était à présent capable de naviguer un quart plus près du vent que son poursuivant. Un peu plus tard, les bateaux se trouvèrent sur deux routes divergentes. La galère, utilisant toute sa superficie de voile et ses rameurs, remonta à hauteur du *Shambor*, mais trop loin par rapport à la direction du vent pour être de nouveau dangereuse.

Barnevelt attendit de voir le bâtiment ennemi de plein profil pour braquer subitement la barre au vent. Sans hésitation, le petit bateau vint au lof et s'engagea dans une nouvelle route qui était à l'opposé de celle suivie par la galère.

Celle-ci réagit presque aussitôt. Dirk aperçut une intense activité sur le pont. Mais, quand les voiles latines furent finalement amenées sur l'autre bord, le bâtiment pirate était trop loin pour qu'il soit possible de distinguer quoi que ce soit.

Le soleil continua à grimper vers le méridien. À présent, les deux bateaux étaient si éloignés l'un de l'autre que Barnevelt donna l'ordre de réduire à huit l'équipe de rameurs afin de permettre aux autres de se reposer.

Cependant, si quelqu'un avait pu penser que les pirates abandonneraient la poursuite, il aurait été cruellement déçu. Ceux-ci, ayant compris l'avantage que le *Shambor* possédait sur eux grâce à la souplesse de sa nouvelle voile, avaient cargué les leurs et continuaient la chasse en utilisant uniquement leurs rames.

Subitement, Dirk sentit son estomac crier douloureusement famine. Il n'avait presque rien mangé depuis les dernières quarante-huit heures et son ventre commençait à donner des signes de protestation. Il passa la barre à Chask et se dirigea vers la cabine, à l'avant, où il savait se trouver Zeï.

— Oh, capitaine ! l'arrêtèrent trois voix parmi lesquelles il reconnut celle du fameux Zanzir.

— Oui ?

— Quand aurons-nous de l'eau, monsieur ? Nous mourons de soif.

— Vous recevrez votre prochaine ration à midi.

— Nous la voulons maintenant, capitaine. Sans eau nous ne pouvons pas ramer. Vous ne pouvez pas nous le refuser, n'est-ce pas ?

— J'ai dit, commença Barnevelt en élevant la voix, que vous auriez votre prochaine ration à midi. La prochaine fois que vous voudrez me parler, vous ferez bien de demander d'abord la permission au maître d'équipage. Compris ?

— Mais, capitaine...

— Ça suffit ! rugit Barnevelt.

Sa colère était exacerbée parce qu'il se savait en partie responsable de l'indiscipline à bord. Il tourna le dos aux trois hommes et se dirigea vers la cabine. Il eut le temps d'entendre dans son dos quelques bribes de phrases murmurées.

— ... pour qui il se prend ?

— ... il se croit un empereur, ou quelque chose comme ça.

Dirk fut bien obligé de s'avouer que cette nouvelle altercation détruisait l'effet favorable produit quand il avait fait réduire l'équipe de rameurs.

— Qu'est-ce qui ennuie à ce point mon cher capitaine ? demanda Zeï. Vous semblez aussi amer que Qarar quand il fut trahi par le roi d'Ishk.

— Tout va bien, dit-il en se laissant tomber lourdement sur un siège. Dites-moi, fillette, si vous me prépariez quelque chose à manger ? (Il se doutait bien que ce n'était pas une façon très protocolaire de s'adresser à une princesse royale, mais il se sentait trop épuisé pour s'en soucier.) Naturellement, si vous en êtes capable.

— Et pourquoi n'en serais-je pas capable ? demanda-t-elle d'un ton de défi, en fouillant dans un placard.

— Eh bien... parce que vous êtes une princesse, héritière du trône et toutes... (il bâilla longuement) ces sortes de bêtises...

— Êtes-vous capable, vous, de garder un secret royal ?

— Mhm...

— Ma mère, se souvenant des révolutions qui ont, de façon si dramatique, renversé l'ordre ancien au Zamba et dans d'autres pays, m'a fait donner une éducation complète en arts ménagers. Ainsi, quoi qu'il arrive, je serai toujours capable de subvenir à mes besoins en ce qui concerne l'habillement et la nourriture. Voulez-vous un peu de ces fruits séchés ? Profitez-en, je ne crois pas que les vers y aient déjà élu domicile.

— Très bien. Passez-moi cette miche de badr et un couteau.

— Par tous les dieux, s'exclama-t-elle en voyant le morceau que Dirk s'était coupé. Vous allez manger tout ça ? Après tout, j'imagine que les actes héroïques vont de pair avec un appétit féroce. Depuis que je suis toute jeune, je lis les légendes de Qarar et des autres héros, mais je n'en avais encore jamais vu, et surtout pas parmi nos freluquets de sujets. D'ailleurs, jusqu'à ce que je vous rencontre, je croyais que ces hommes puissants et de grande bravoure n'existaient que dans les légendes et les chansons.

Barnevelt lui jeta un regard soupçonneux. Il savait bien qu'il était plus amoureux de cette fille qu'il l'avait jamais été d'aucune autre, mais il était persuadé d'avoir agi sagement en ne se laissant pas entraîner trop loin avec elle, et il était bien décidé à ne rien changer à leurs relations.

— Donc, dit-il, quand vous serez reine, vous ne vous offrirez pas votre gentil consort peinturluré chaque année ?

— Je ne sais pas. Même quand je ne les approuve pas, je suis trop faible pour agir et infléchir les événements selon ma volonté. Cela paraît facile de faire de grandes phrases ronflantes comme l'héroïne des *Conspirateurs*, de Harian, qui parle tout le temps de quitter son confort et les prérogatives de son rang par amour, mais c'est autre chose de le faire en réalité. Et, pourtant, quelquefois, j'envie les femmes simples vivant dans des pays barbares, mariées à de grandes brutes comme vous qui les dominent comme ma mère le fait avec ses consorts. Je sais bien que la loi et les coutumes de notre pays veulent la domination des femmes, mais je crains que ma nature ne soit pas dominatrice.

La pensée de lui conseiller de prendre la tête d'un mouvement de réforme lui effleura l'esprit, mais il était trop fatigué pour poursuivre cette intéressante discussion.

— À boire, demanda-t-il. Seulement ma part d'eau.

— Mais vous êtes le capitaine...

— Seulement ma part.

— Quels scrupules ! C'est à croire que vous aussi avez été élevé par ces républicains de Katai-Jhogorai.

— Ce n'est pas le cas, pourtant je dois avouer que je sympathise avec leurs idées.

Il bâilla de nouveau et alla s'allonger sur un banc tandis qu'elle débarrassait la table.

Quelqu'un le secouait violemment. Il se réveilla. C'était Chask.

— Monsieur, dit le maître d'équipage, le vent est tombé et les galères se rapprochent !

Barnevelt, clignant des yeux, s'assit sur le banc. Maintenant, il sentait bien que les mouvements du bateau étaient moins rapides et que le bruit du vent avait considérablement diminué.

Il sortit. La mer les secouait bien encore un peu, mais les vagues, n'étant plus grossies par le vent, avaient perdu de leur hauteur. Une douce brise arrivait tout juste à tendre la voile. Chask avait déjà remis une équipe complète aux rames.

Derrière eux, la galère paraissait aussi éloignée qu'elle l'était quand Barnevelt était rentré dans la cabine. Il comprit que le *Shambor* avait dû accroître son avantage pendant son court sommeil, mais cet avantage fondait rapidement depuis la chute du vent. La seconde galère, qu'ils avaient repérée la veille, était de nouveau en vue. Seul son mât était visible, sauf quand une vague un peu plus haute que les autres soulevait le *Shambor*.

Les bateaux en étant réduits à ne compter que sur leurs rameurs, il ne faisait aucun doute que les galères les rattraperaient bientôt. Barnevelt avait beau fouiller l'horizon devant lui, il ne voyait aucune trace des côtes nord de la mer Banjao. Et pourtant, d'après la position du soleil, il devait être à peu près midi.

— Donnez-leur l'ordre de tirer plus fort sur les rames, dit-il.

— Ils font ce qu'ils peuvent, monsieur, répondit le maître d'équipage. Mais, manquant d'eau, ils n'ont pas leur force habituelle.

Barnevelt fit un rapide calcul qui lui indiqua que le détroit de Palindos, même s'il n'était pas encore visible, ne devait pas se trouver loin derrière l'horizon. Il estima qu'ils arriveraient peut-être à se faufiler dans le chenal juste devant la première galère.

— Et, une fois que nous serons dans la mer Sadabao, dit Chask, qu'est-ce que nous y gagnerons ? Vous pouvez être certain, capitaine, que ces bandits nous poursuivraient même jusqu'au port de Damovang.

— Vous avez raison, dit Barnevelt, penché avec l'air inquiet sur sa carte. Et si nous touchions terre et que nous nous cachions dans la forêt ?

— Ils mouilleraient eux aussi et partiraient à notre recherche. Comme ils sont plusieurs centaines, nous n'aurions aucune chance d'en sortir vivants.

— Et si, juste après avoir passé la pointe du détroit, nous profitons du moment où ils ne pourront plus nous voir pour mouiller à l'abri d'une petite baie ?

— Nous allons voir tout de suite, monsieur. (Chask posa son doigt épais sur la carte.) Là, la côte orientale de la mer Sadabao est bordée de rochers, et il est presque impossible de s'en approcher sans éventrer la coque. La côte occidentale est rocheuse elle aussi, mais moins. Il y a d'immenses plages ouvertes inutilisables pour nous et très peu de coins pour se dissimuler. En revanche, Fossanderan possède certainement des baies parfaites pour notre plan sur la côte nord, mais vous n'arriverez jamais à convaincre un simple marin de mettre le pied sur cette île maudite.

— Bah ! Auraient-ils peur de ces hommes-bêtes mythiques ?

— Ce n'est pas un mythe, capitaine. Moi, tel que vous me voyez là, j'ai entendu les bruits effroyables de leurs supposés tambours. De toute façon, les hommes n'obéiront pas.

Barnevelt grimpa de nouveau sur le pont, où il fut accueilli par un concert de cris et de râles épuisés :

— De l'eau !

— De l'eau, capitaine !

— Donnez-moi de l'eau, je vous en supplie !

— À boire, à boire !

Il semblait que la galère se soit rapprochée d'eux d'un bond. Le vent était complètement tombé, excepté un occasionnel souffle d'air qui ridait à peine la surface de l'eau. Considérant la voile qui pendait mollement, Barnevelt se souvint de la prédiction de Chask à propos d'une semaine de calme plat.

Il donna l'ordre que les rations d'eau soient distribuées, espérant ainsi apaiser la colère de son équipage. Au lieu de cela, ils grognèrent encore plus, vu l'infime quantité qui leur était servie.

La galère était à présent de nouveau parfaitement visible. De part et d'autre de la coque, les rames s'élevaient et revenaient frapper la surface huileuse avec une régularité mécanique. La seconde galère, elle aussi, était plus proche.

L'homme de proue cria :

— Terre devant !

C'était bien cela : les collines de Fossanderan, l'île qui coupait le détroit de Palindos en son milieu. Une masse de petits pics couverts de forêts. Barnevelt rentra dans la cabine pour faire ses corrections et tracer le chemin pour emprunter le chenal oriental, seule voie utilisée pour la navigation. Les grands yeux noirs de Zeï le contemplaient en silence.

Il refit tous ses calculs et ses estimations. Cette fois-ci, il lui apparut que la galère les rattraperait dans la gorge du chenal oriental du détroit. Fallait-il continuer à lutter ? À quoi tous leurs efforts serviraient-ils ? À attendre, comme toujours, un miracle de dernière minute ? La galère allait peut-être s'éventrer tout à coup, ou une mutinerie éclaterait on ne sait trop pourquoi ?

Quel dommage que le chenal occidental, beaucoup plus étroit, soit également trop peu profond pour le tirant d'eau du *Shambor*, sinon...

Mais, après tout, était-il vraiment trop peu profond ? Avec ses trois lunes en conjonction parfaite, Krishna connaîtrait sûrement une marée exceptionnelle. Il était un fait que les marées, dans les mers locales, étaient généralement minimales, d'une part à cause des dimensions relativement petites des étendues d'eau et d'autre part en raison de l'équilibre subtil et compliqué établi entre Roqir et les trois lunes. Mais, cette fois, les trois marées seraient conjuguées et engendreraient un changement de niveau comparable à une marée sur Terre.

Barnevelt sortit le guide de navigation qu'il avait acheté à Novorecife. Cela lui rappela Vizqash bad-Murani, ce jeune Krishnien affectant de travailler pour les Services d'Approvisionnement des Douanes Interplanétaires et qui avait essayé de le trahir en le jetant entre les mains d'une bande de kidnappeurs ou de tueurs ; qui, plus tard, déguisé et masqué, avait déclenché une bagarre qui aurait pu mal tourner dans une taverne de Jazmurian ; et, finalement, qui s'était révélé être un pirate du Sunqar. C'était lui qui, débarquant au moment où Barnevelt essayait de sortir Zeï et Shtain du repaire des chefs pirates, l'avait reconnu et avait mis le feu aux poudres, ruinant le plan de fuite.

À présent, Dirk était persuadé que tous ces événements étaient liés entre eux. Les Sunqarumas, il en était sûr, avaient l'œil sur lui depuis son arrivée à Novorecife à bord de l'*Amazonas*. L'idée que le traité de navigation que lui avait vendu Vizqash pourrait peut-être lui permettre d'échapper à ses poursuivants le fit sourire. Le hasard savait parfois se montrer ironique.

Naturellement, le petit livre, comme tout le reste des affaires de Barnevelt, avait été mouillé quand le Terrien était tombé dans un trou d'eau lors de sa randonnée à squis sur les algues. Il lui fallut prendre des précautions extrêmes pour décoller les pages du traité qui, en fait, était constitué d'une seule longue feuille de papier pliée en accordéon. Quand celui-ci fut ouvert devant lui, il se rendit compte qu'il ne contenait pas seulement des tableaux permettant de calculer les évolutions des lunes, mais aussi une table indiquant le temps d'avance ou de retard des marées par rapport au mouvement de chaque lune dans différents endroits.

Majbur, Jazmurian, Sotaspé, Dour... Voilà, le détroit de Palindos. Barnevelt poussa un cri de joie quand il vit que la marée due à l'attraction de Karrim suivait l'apparition de l'astre d'à peine une heure krishnienne et que ce retard était encore moindre pour Golnaz et Sheb.

— Chask ! beugla-t-il.

Le maître d'équipage ne partageait pas le sentiment de confiance de son capitaine, mais il dut admettre qu'il n'existait aucune meilleure solution. Ils tenteraient une fois de plus le tout pour le tout. D'ailleurs, ils avaient la chance d'arriver au moment de la journée où l'amplitude des marées était la plus forte.

Le *Shambor* vira à bâbord et piqua vers le chenal occidental. Les collines boisées de la péninsule, qui descendaient jusqu'au détroit, apparurent à l'ouest.

D'où ils se trouvaient, il semblait qu'il n'y ait aucun passage et que l'île fasse partie intégrante du continent. Barnevelt se retourna et vit que la galère s'était encore rapprochée. Il eut un frisson de peur. S'était-il trompé ? Allaient-ils essuyer de nouveau un tir de catapultes et d'arbalètes ?

Soudain, devant eux, s'ouvrit le chenal occidental. Barnevelt n'eut pas le temps de savourer cette courte joie. Un des marins l'interpella :

— C'est foutu, capitaine. Nous sommes cuits...

Les autres unirent leurs voix à celle du défaitiste.

— Ils nous auront de toute façon ! Il n'y a plus rien à faire...

— Oui, rendons-nous et peut-être nous feront-ils grâce...

— Fermez-la ! Tous ! hurla Barnevelt. Nous serons sortis de...

À ce moment, l'un des hommes – pas Zanzir, mais un type plus vieux et plus costaud que lui – commença à haranguer l'équipage :

— Notre arrogant capitaine se fout totalement de nous et de nos vies, il ne s'occupe que de sa putain de princesse. Il n'y a qu'à les flanquer, elle et lui, dans la...

Barnevelt avait déjà sorti son épée et s'était élancé vers le marin. Celui-ci, entendant du bruit derrière lui, se retourna rapidement et tira son couteau. D'autres membres de l'équipage firent de même.

Dirk termina son attaque en courant. Avant même que le mutin ait eu le temps de parer ou d'esquisser un geste, il lui assena un coup sur la tempe avec le plat de son épée. L'homme chancela en arrière, tituba et arriva à l'endroit du bastingage emporté par un boulet lancé de la galère. Ses bras battirent désespérément le vide, mais il ne put se retenir et bascula par-dessus bord.

— À qui le tour ? demanda Dirk, se retournant vers les autres.

Personne ne répondit. Il passa lentement devant les hommes, fixant chacun d'eux dans les yeux. Il frappa du plat de l'épée le dos nu d'un rameur qui avait croisé les bras en signe de défi.

— Au travail, toi !

Ils passèrent à côté d'un rocher affleurant la surface.

— Chask, appela Barnevelt, prenez la barre et faites placer deux hommes sur l'étrave pour sonder le fond. Moi, je vais monter au... aïe !

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

— Notre nouveau mât n'a pas d'enfléchures. Passez-moi un marteau, des pointes et un bout de cordage.

Chargé de son équipement, Barnevelt entreprit de grimper au mât. L'opération était difficile car il n'avait rien d'autre pour prendre appui que les cordes qui reliaient la voile au mât et elles ne lui fournissaient pas un soutien très stable. Arrivé aux deux tiers de la hauteur, il planta quelques clous dans la poutre de bois auxquels il accrocha sa corde de manière à former un siège rudimentaire. Sa position n'était guère solide, ni même confortable, mais elle lui permettait de juger la profondeur du fond en se basant sur les changements de teinte du vert de l'eau. Derrière lui, il entendait les bruits d'éclaboussement des rames de la galère.

— Un point à bâbord ! cria-t-il sous lui. Virez un peu sur tribord. Doucement, doucement...

À chaque instant, son navire pouvait toucher le fond, l'envoyant voltiger de son siège rudimentaire. Il refusa de se laisser distraire et continua à chercher obstinément les points où l'eau apparaissait plus sombre. Un faible courant, provoqué par la marée, entraînait le *Shambor* vers l'issue du détroit.

Quand Barnevelt eut trouvé un bon chenal, il jeta un coup d'œil derrière lui. La galère les suivait toujours, elle-même suivie par l'autre bâtiment. Les cris des sondeurs sur l'étrave de la galère faisaient écho à ceux des marins du *Shambor*.

Barnevelt concentra son attention sur un endroit qui lui parut dangereux et dont la teinte vert pâle indiquait des hauts-fonds qui semblaient bloquer entièrement le passage.

Tout à coup, un tumulte de cris monta jusqu'à lui.

— Elle a touché !

— Ils ont touché !

— La galère s'est échouée !

Son plan avait réussi ! Cependant, il n'osait toujours pas quitter des yeux la surface liquide qui s'étalait à plusieurs mètres sous ses pieds. Ce serait vraiment trop stupide d'avoir fait s'échouer la galère pour se retrouver coincés eux aussi un peu plus tard.

Un tressautement violent du mât lui apprit que le *Shambor*, à son tour, avait touché.

— À bâbord, cria-t-il vers le pont. Souquez dur à bâbord !

Les rames plongèrent et poussèrent violemment l'eau. Le bateau grinça l'espace d'un instant et se libéra. Devant eux, maintenant, s'étalait une immense étendue d'eau vert sombre ne recelant plus aucune trahison.

Barnevelt laissa échapper un long soupir de soulagement et se retourna pour regarder derrière lui. Les rameurs de la galère tiraient comme des malheureux pour remettre le bateau à flot. Tout autour de la coque, l'eau bouillonnait d'écume sous les coups de rame. Derrière, la seconde galère, avertie par signaux, avait viré sur bâbord et montrait à présent son profil pointant vers l'est.

Dirk pensa que le second bâtiment pirate avait dû recevoir des ordres pour passer par le chenal

oriental et rattraper le *Shambor* dans la mer Sadabao. Leurs ennuis n'étaient donc pas terminés et il n'aurait servi à rien de prendre le cap vers Qirib comme si de rien n'était. En haute mer, une fois que la galère les aurait repérés, ils seraient encore plus mal lotis. Là-bas, ils n'auraient ni un chenal étroit ni un bon vent du nord pour leur venir en aide.

Ils avaient absolument besoin d'un endroit où ils pourraient dissimuler le *Shambor* et où ils pourraient se fournir en eau potable. Les hommes de l'équipage n'exagéraient pas quand ils prétendaient être épuisés. Barnevelt sentait sa propre gorge le brûler atrocement. Si ses marins éprouvaient une terreur superstitieuse à l'idée d'aborder sur Fossanderan, les pirates hésiteraient certainement eux aussi.

— La barre à bâbord toute, dit-il à Chask, et trouvez-moi une petite baie sur la côte nord de Fossanderan où vous verrez l'embouchure d'une rivière ou d'un ruisseau.

— Mais, capitaine...

— Ce sont mes ordres, Chask.

Celui-ci, secouant énergiquement la tête, obéit néanmoins et amena le bateau vers l'est. Ils débouchèrent dans la mer Sadabao. D'où ils se trouvaient à présent, les promontoires de Fossanderan leur cachaient la galère échouée. La brise avait quelque peu fraîchi. Ayant le vent de travers, ils filèrent le long des côtes rocheuses et boisées.

À peu près une heure krishnienne plus tard, Barnevelt posa sa main sur le bras de Chask.

— Cet endroit me paraît bon. Il doit certainement y avoir un ruisseau dans le coin.

— Vous ne direz pas après que je ne vous ai pas prévenu, grommela Chask, en obéissant et en dirigeant le *Shambor* vers la plage.

Aussitôt, les hommes, qui s'étaient montrés calmes depuis le début de la mutinerie avortée, se mirent à hurler :

— L'île hantée !

— Notre capitaine fou veut nous emmener dans le repaire des démons !

— Nous sommes perdus...

— Il doit être un démon lui-même.

— N'importe où sauf là !

— On ne veut plus d'eau. On ne veut pas mourir !

Barnevelt leur fit de nouveau face. Les rameurs restaient hébétés, leurs rames suspendues au-dessus de l'eau. Cela, d'ailleurs, n'avait pas grande importance, étant donné que la brise les poussait vers la plage.

— Le premier qui fait mine de ramer en arrière aura ceci ! les menaça-t-il en montrant son épée. Zeï ! Venez. Nous descendons à terre. Prenez les bailles.

Le *Shambor* s'échoua en douceur sur la plage. Des branches d'arbre vinrent balayer le pont et fouettèrent les cordages. Chask fit jeter l'ancre et abattre la voile. Puis Barnevelt sauta de l'étrave dans l'eau claire qui lui arrivait aux genoux. Il aida Zeï à descendre à son tour.

— De l'eau fraîche, cria-t-il en désignant un petit ruisseau qui s'écoulait en formant un minuscule delta sablonneux.

L'équipage se précipita à l'avant du bateau. Les hommes sautèrent dans l'eau et se ruèrent pour boire et remplir d'eau potable les bailles, qu'ils ramenèrent à bord. Bien qu'il soit aussi assoiffé que ses marins, une bouffée d'orgueil retint Barnevelt de boire avant que tout le monde soit rassasié. Il se tourna et sourit fièrement à Zeï.

— Nous raconterons au vieux Qvansel que ses trois lunes nous ont sauvé la vie, non pas grâce à quelque pouvoir astrologique et ésotérique, mais bien grâce au bon vieux phénomène de gravitation.

Chask descendit le dernier à terre. Il se dirigea vers Barnevelt, en tenant une hache à la main.

— Je n'aime pas ça, capitaine, dit-il. Nous devrions tous être armés au cas où les hommes-bêtes feraient leur apparition. Pourtant, je sais bien que ce serait une folie de donner des armes à l'équipage vu l'esprit actuel qui règne à bord. De plus, nous manquons de...

— Allons, l'interrompit Barnevelt. Je n'ai entendu aucun cri ni aucun grognement. Cette île boisée et solitaire me semble bien... Eh ! Que se passe-t-il ici ?

Dans un mouvement concerté, tous les marins se précipitèrent vers le *Shambor* et grimpèrent à bord. Avant que Barnevelt et Chask aient eu le temps d'atteindre le bateau, ils avaient remonté l'ancre et plongé vigoureusement les rames dans l'eau. La coque commença à bouger.

Barnevelt et le maître d'équipage s'agrippèrent à l'ancre avant qu'elle soit totalement remontée et tirèrent de toutes leurs forces. Mais il était impossible à deux hommes, même vigoureux, de s'opposer à la traction de quatorze rames maniées par de robustes marins souquant avec une énergie que fouettait encore la peur. Soudain, la corde qui retenait l'ancre céda brusquement, Barnevelt et Chask basculèrent dans l'eau. Quelqu'un avait coupé le filin.

Du *Shambor*, certains marins adressèrent des saluts ironiques à Barnevelt, qui restait bêtement assis dans l'eau.

— Bonne route, capitaine !

— Que les démons vous envoient de beaux rêves !

— Nous vous remercions pour ce beau bateau, capitaine. Nous ferons fortune avec !

Il reconnut la voix qui avait lancé cette dernière remarque. C'était celle de Zanzir.

Il était inutile d'essayer de nager à la poursuite du bateau qui, ayant atteint les bas-fonds, hissa la voile et piqua vers le nord, serrant le vent de près. Bientôt il fut hors de vue, abandonnant Zeï, Chask et Barnevelt sur les étranges rivages de l'île Fossanderan.

— J'aurais dû me débarrasser de ce petit salopard à la première occasion, grogna Barnevelt. J'ai été idiot.

Il se demanda ce qui allait arriver au *Shambor*. Il avait l'intention de changer la voilure avant d'atteindre Damovang pour la regréer comme elle était auparavant, afin de s'éviter des ennuis avec les Services des douanes interplanétaires pour avoir introduit une nouvelle invention sur Krishna.

— Et moi ? se lamenta Chask. Jamais nous n'aurions dû quitter le bord tous les deux ensemble. Tout est de ma faute. Pourquoi suis-je descendu ?

— Au lieu de vous accabler, intervint Zeï, ne serait-il pas préférable de penser à ce que nous allons faire maintenant ?

Chask opina.

— La princesse est pleine de sagesse.

— Plus vite nous serons partis de cette île maudite, plus vite nous serons de retour chez nous. Grâce aux dieux, nous avons cette hache et le bout de corde qui tenait l'ancre. Je propose, capitaine, que nous construisions un radeau avec des troncs d'arbre que nous attacherons avec la corde. Puis nous pagaierons jusqu'à la côte occidentale du continent. Là, nous pourrions rattraper la route Shaf-Malayer, qui longe le littoral. Ce n'est pas très loin d'ici. Nous y arriverons certainement.

— Nous avons juste assez de corde pour lier deux troncs, fit remarquer Barnevelt. Nous serons en équilibre sur notre radeau comme si nous chevauchions un aya.

Chask découvrit et abattit un arbre dont les dimensions convenaient. Il était occupé à en couper les branches quand, de la forêt alentour, monta une horrible clameur.

Une nuée de monstres sortirent du couvert et s'avancèrent en dehors des limites de la forêt. Ils étaient à peu près de taille et de forme humaine, mais là s'arrêtait la ressemblance. Ils avaient une queue, leur tête rappelait vaguement celle des babouins, et leur corps était recouvert de poils. Ils portaient des massues dignes de l'âge de pierre et des lances rudimentaires.

— Courez ! cria Chask.

Ils se précipitèrent tous les trois vers l'embouchure du ruisseau et prirent vers l'ouest. Là, la plage était en forme de croissant et se terminait par un promontoire rocheux. Barnevelt et Zeï, qui étaient plus grands que Chask, distancèrent celui-ci. Derrière eux, les hommes-bêtes mugissaient affreusement et semblaient gagner du terrain.

Tout à coup, les cris se turent. Barnevelt, continuant à courir, tourna la tête pour jeter un coup d'œil. Ce qu'il vit le glaça d'horreur. Chask avait buté sur une pierre et était tombé. Avant qu'il ait eu le temps de se relever, les hommes-bêtes s'acharnaient sur lui.

Barnevelt s'arrêta et mit la main à son épée. Tout à coup, il réalisa que Chask devait déjà être mort sous les coups de massue et transpercé horriblement par les lances. Revenir en arrière équivaldrait à un suicide inutile.

Il se lança derrière Zeï. La jeune femme et lui escaladèrent les rochers qui constituaient le promontoire et découvrirent devant eux une autre plage, plus étroite que la précédente.

— Zeï, appela-t-il. Par ici !

À une extrémité de la petite baie, les vagues avaient creusé le sol sous le pied d'un gros arbre. Les racines à demi déterrées formaient une sorte de petite cave. Le tronc du vieil arbre s'inclinait dangereusement vers la mer et un bon orage avait de grandes chances d'effondrer définitivement l'épaisse masse, mais c'était la seule cachette qui s'offrait à eux.

Ils creusèrent avec leurs mains le sol humide et s'enfoncèrent le plus possible sous la terre. Des grains de sable et des petites créatures rampantes leur griffaient le visage et les mains. Une bête mal intentionnée s'immisça même entre la veste et la peau de Barnevelt. Avant qu'il ait pu l'écraser, elle eut le temps d'arracher un morceau de chair de sa poitrine. Le souffle coupé par la douleur, il se mordit violemment les lèvres pour ne pas crier.

Quand ils furent aussi loin qu'ils pouvaient s'enfoncer, ils découvrirent que la mer et la plage leur étaient cachées par le rideau des racines qui pendaient comme des fanons de baleine.

Si nous ne pouvons voir dehors, ils ne pourront voir à l'intérieur. Ah ! et nos empreintes ?

Entre le pied de l'arbre et le sable mouillé de la plage, il ne devait pas y avoir plus d'un mètre de sol sec. Peut-être que leurs poursuivants ne les remarqueraient pas. Encore une fois, il leur fallait faire confiance à la chance. Ils s'accroupirent dans leur trou, retenant leur respiration afin de ne pas trahir leur présence.

Les cris du massacre de Chask s'éteignirent et des bruits de pieds nus battant le sable mouillé approchèrent. Les hommes-bêtes s'appelaient entre eux dans une langue inconnue de Barnevelt. Que préparaient-ils ? Une attaque de leur cachette ? Il s'attendait à chaque instant à voir apparaître la tête bestiale d'une de ces horribles créatures rampant dans le trou vers eux. Aurait-il même le temps de sortir son épée ?

Puis le silence se fit, seulement troublé par le bruit lancinant des vagues venant s'échouer sur la grève, et le souffle du vent.

— Cela ne m'étonnerait pas d'eux qu'ils nous attendent à la sortie pour nous cueillir, murmura Barnevelt.

Les deux fugitifs restèrent ainsi, accroupis et haletants, pendant plusieurs heures.

Enfin, lorsque l'obscurité naissante leur apprit que l'après-midi touchait à sa fin, Barnevelt chuchota :

— Vous allez rester ici pendant que je vais jeter un coup d'œil de reconnaissance.

— Faites attention !

— Faites-moi confiance. Je tiens à ma peau. Si je ne suis pas revenu demain matin, essayez de nager jusqu'au continent.

Il rampa jusqu'à la sortie, centimètre par centimètre, comme un quelconque mollusque timide sortant de sa coquille. Il passa la tête entre les racines et ne vit aucune trace de leurs assaillants. Tout était silencieux.

Les vagues qui, à cause de la marée, arrivaient jusqu'à l'entrée de leur refuge quand ils s'y étaient cachés, avaient reculé de plusieurs mètres maintenant. Attentif au moindre bruit, Barnevelt se glissa jusqu'à l'endroit où Chask était tombé. Le sable était encore teinté par le sang brunâtre du Krishnien, mais son corps avait disparu.

Dirk suivit les nombreuses empreintes humanoïdes jusqu'au ruisseau. À quelques mètres de là, à côté de l'arbre qu'avait abattu le maître d'équipage, il découvrit la hache dont s'était servi ce dernier. Elle était tombée dans le lit du ruisseau et l'eau la recouvrait. C'était certainement pour cette

raison que les hommes-bêtes ne l'avaient pas remarquée. Il la ramassa.

Il suivit la piste qui longeait le ruisseau, se repérant aux petites branches brisées et aux traces de sang qui la jalonnaient. Malheureusement, bientôt le sol devint rocheux et dur. Il était incapable de distinguer des empreintes là-dessus et il resta bloqué, ne sachant dans quelle direction aller. Il regrettait de n'avoir pas mieux suivi l'enseignement des signes de piste lors de son passage chez les scouts.

Il était immobile, plongé dans la perplexité, quand un son étrange parvint à ses oreilles. C'était un roulement rythmé, trop aigu et criard pour appartenir à un tam-tam normal, et trop sonore pour être produit par des coups frappés sur un tronc d'arbre. Au début, il eut l'impression que le bruit venait de tous les côtés à la fois. Il tourna lentement la tête comme une antenne pivotante de radar. Finalement, il crut pouvoir situer la source de cette étrange musique vers le sud. Il partit dans cette direction.

Après une heure de marche à travers les collines, il sut qu'il approchait de son but. Le bruit, maintenant, devenait plus fort. Il tira son épée afin de l'avoir en main en cas d'attaque subite, et aussi pour qu'elle ne trahisse pas sa présence en cliquetant dans le fourreau. Il s'aplatit sur le sol et rampa sur une éminence en dos d'âne d'où il put contempler la scène qui se déroulait sous lui.

Dans l'ensellement entre les deux collines, un espace plat avait été déboisé. Là, les hommes-bêtes dansaient autour d'un feu pendant qu'un de leurs congénères martelait farouchement un tronc d'arbre évidé. En fait, les êtres qui gesticulaient en contrebas n'étaient pas du tout des hommes-bêtes, mais tout simplement des Krishniens ordinaires pourvus d'une queue... des *Krishnanthropus koloftus*, identiques à ceux qui habitaient les marais de Koloft et l'île de Zà. Ils avaient enlevé les masques de bêtes qu'ils portaient quand ils avaient attaqué les trois naufragés et les avaient pendus à des branches autour de la clairière. Si les insulaires de Zà avaient été à moitié civilisés et les habitants des marais de Koloft asservis par les autorités du Mikardand, les spécimens présents s'abandonnaient à leurs traditions aborigènes avec une énergie sauvage.

Barnevelt fut désolé, mais pas autrement surpris, de voir des morceaux du défunt maître d'équipage qui grillaient au-dessus du feu. Il réussit à avaler sa salive et reprit la piste en sens inverse.

De retour à la cachette, il appela Zeï.

— J'ai trouvé Chask. Ils sont en train de le manger.

— C'est horrible, s'écria-t-elle. Un homme aussi courageux que plein de mérite. Quelle coutume bestiale et barbare.

— Oui, c'est triste. Mais vous savez, ce n'est pas très différent de ce que vous faites à Qirib.

— Pas du tout ! Comment pouvez-vous proférer de tels... blasphèmes ? Chez nous, c'est une cérémonie solennelle en l'honneur et pour la plus grande joie des dieux qui nous gouvernent. Chez ces sauvages, ce n'est que la satisfaction abominable de leurs bas appétits.

— Eh bien, c'est exactement ainsi que certaines personnes considèrent votre kashyo. Mais ce n'est ni le moment ni l'endroit pour en discuter. Il faut d'abord que nous partions d'ici. À la nage, cela risque de faire une sacrée traversée et nous serions obligés de laisser nos vêtements et nos armes.

— Alors, pourquoi ne pas terminer le radeau qu'avait commencé notre malheureux compagnon ?

— Parce que le bruit de la hache attirerait inévitablement nos charmants voisins. (Il s'arrêta

subitement.) Le vent souffle vers le sud et nous sommes sur la côte nord de l'île. Le bois semble sec et mon briquet devrait marcher...

— Vous voulez dire que vous songez à mettre le feu à la forêt pour détourner leur attention pendant que vous construirez le radeau ?

— Exactement. Je vais faire brûler leur saleté d'île. Vous allez voir le plus bel incendie de votre vie. Mais pour cela, il faut m'aider.

Ils passèrent l'heure suivante à ramasser sur la plage des brindilles et du bois mort qu'ils placèrent aux endroits les plus touffus de la forêt. Ils arrivèrent ainsi à édifier une longue traînée de bois sec qui courait le long de la plage, leur ménageant un espace libre où ils pourraient terminer leur radeau.

Quand cela fut fait, Barnevelt se plaça à l'extrémité est de cette ligne, qu'il enflamma avec son briquet. Puis, Zeï et lui prirent chacun une torche de fagot avec lesquelles ils mirent le feu partout, bûcher après bûcher.

Avant même qu'ils aient atteint l'autre bout, la ligne d'arbres qui bordait la plage était devenue un immense brasier qui se propageait dans un grondement infernal, le feu sautant de branche en branche.

Barnevelt, le visage roussi par la chaleur, s'activait sur son radeau. Il ne restait heureusement plus grand-chose à faire pour le terminer. Il coupa le tronc abattu en deux parties qu'il poussa à l'eau et qu'il relia ensemble avec le bout de corde. Puis il déracina un arbuste dont il fendit le tronc en deux. Ensuite, il creusa deux pagaies rudimentaires dans le bois tendre ; les pales étaient trop minces pour être vraiment efficaces, mais le temps lui manquait pour parfaire le travail.

— En route, cria-t-il pour dominer le tumulte de l'incendie.

Il planta solidement la hache dans l'un des troncs. Zeï s'assit à califourchon à l'avant. Leurs chaussures attachées autour du cou, ils ramèrent pour s'écarter du rivage. La chaleur dégagée par les collines en flammes provoqua un courant d'air brûlant qui s'abattit cruellement sur leurs épaules. Toute l'île n'était plus maintenant que feu et fumée.

Les manches et les pales de leurs pagaies étaient si mal taillés que Barnevelt se demanda s'ils ne feraient pas mieux de ramer avec leurs mains. À chaque vague, l'eau venait les engloutir jusqu'à la taille et faisait dangereusement rouler leur frêle esquif. Barnevelt craignait que d'une minute à l'autre le radeau se renverse sur eux et les assomme. Ils réussirent enfin à passer la barre et piquèrent à l'ouest, vers le continent. Sous le soleil couchant, ils luttèrent mètre par mètre contre le courant. Les premières étoiles brillaient déjà dans le ciel assombri quand ils atteignirent le chenal occidental du détroit de Palindos. Barnevelt s'en félicita car il leur aurait été impossible de traverser en plein jour le bras d'eau devant la galère échouée.

Le bâtiment pirate était immobile, et, excepté les lanternes allumées accrochées au bastingage et aux mâts, il semblait n'y avoir aucune vie à bord. La marée, en se retirant, avait fait baisser sensiblement le niveau de l'eau. À présent, la galère reposait sur la carène, ridiculement déséquilibrée par la quille. Derrière, l'autre galère était au mouillage, amarrée à sa compagne par des aussières qui dessinaient de gracieuses courbes se silhouettant sur l'horizon embrasé par l'incendie qui continuait à ravager l'île de Fossanderan.

Zeï et Barnevelt pagayèrent silencieusement pour traverser le chenal. Quand les trois lunes se levèrent, bien plus espacées que la nuit précédente, ils touchèrent le littoral sablonneux du continent. Après un dernier regard à l'île en feu, ils s'enfoncèrent vers l'intérieur des terres.

Trois jours plus tard, en début d'après-midi, Barnevelt et Zeï sortirent de la forêt de Rakh et débouchèrent sur la route de Shaf-Malayer. Ils étaient aussi décharnés, sales et en piteux état l'un que l'autre. Zeï tenait à la main une lance que Dirk avait fabriquée en attachant la dague au bout d'un bâton. Il avait confectionné cette arme improvisée après une rencontre mouvementée avec un yeki, et au cas où l'occasion de s'en servir se représenterait. Heureusement, cette seconde épreuve leur avait été épargnée.

— On devrait se mettre en route, soupira-t-il, mais on va d'abord s'arrêter un moment. Peut-être passera-t-il un véhicule qui nous prendra ?

Il laissa tomber sa hache à terre et s'assit, le dos appuyé contre un arbre. Zeï fit de même et posa sa joue contre l'épaule de son compagnon.

— Nous reste-t-il encore quelques baies ? demanda-t-il.

Elle lui passa le bonnet de marin qui leur servait de sac. Barnevelt plongea sa main dedans et entreprit de partager la poignée de fruits en deux tas égaux.

— Celle-ci a une tête qui ne me revient pas, dit-il en jetant une baie qui semblait gâtée. Ce n'est pas le moment de tomber malade. À propos, avez-vous déjà pensé à notre repas quand nous arriverons ?

— Oh oui, plus d'une fois ! D'abord, un bon rôti de unha avec une garniture de tabids, le tout accompagné d'une sauce betune...

— ... et une coupe pleine de ces fruits jaunes avec un nom incroyable comme dessert, et un énorme carafon de vin falat...

— Oui, mais pas du falat de Mishdakh, qui est trop épais, un hojur de l'année où le yeki...

— Ah, ne me parlez plus de ces yekis ! l'interrompit Barnevelt. En ce qui me concerne, j'ai vu tout ce que je voulais voir et cela m'a suffi. Et une miche de badr, pour bien saucer...

Elle redressa la tête et le dévisagea.

— Quel galant homme vous faites. Vous êtes assis, avec une princesse de sang royal dans vos bras, et tout ce à quoi vous pensez, c'est à votre estomac.

— C'est aussi valable pour vous.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire qu'il n'y a pas meilleur gardien de la vertu d'une jeune fille que le manque de nourriture. Si j'étais convenablement nourri, il y a longtemps que vous ne seriez plus une jeune fille.

— Vantard. Je suis certaine que vous songeriez encore à manger. J'ai vu de mes yeux ce que vous avez avalé sur le *Shambor*. J'étais au courant de la réputation de gloutons faite aux hommes de votre pays, mais vous, c'est encore pis !

— C'est un pays froid, vous savez, tenta-t-il d'expliquer.

— Mais vous n'avez pas froid, en ce moment.

— Nous, du moins, nous mangeons une nourriture normale et saine, pas nos maris.

— Le kashyo n'est pas un festin, idiot, mais une cérémonie rituelle et solennelle...

— J'ai déjà entendu cette histoire, mais je continue à penser que cette cérémonie solennelle vous met sur le même pied que nos charmants amis à queue sur l'île de Fossanderan.

— Rouspéteur insolent, cria-t-elle.

Elle lui donna une claque, mais une petite claque gentille, pour lui prouver qu'elle n'était pas sérieuse.

— Je n'arrive pas à comprendre par quel miracle s'est perpétuée votre royale lignée, poursuivit-il imperturbablement, si, chaque fois que le consort voit le regard de la reine posé sur lui, il se demande si c'est un regard amoureux ou bien si elle est déjà en train de se choisir un bon morceau. Ce genre de question a de quoi refroidir le plus téméraire.

— Seulement, nos hommes sont moins froids que ceux du pays d'où vous venez, monsieur ! Un Qiribumien, même à l'article de la mort, saura se montrer galant, tandis que vous nourrissez un Nyamien de baies et de coquillages pendant trois jours, et...

— Quatre.

— Quatre jours et il devient insensible à tout, sauf à la nourriture.

— Ha, ha ! Et vous, pur esprit, ne saliviez-vous pas en imaginant le repas que vous feriez au retour ?

— Je ne salivais pas, grossier personnage. Et le repas que j'imaginais n'était rien à côté du vôtre, espèce d'ogre.

— Ah oui ? Vous imaginez peut-être que je vais vous croire ?

— Naturellement. Une princesse royale n'a pas à se justifier. Sa parole est suffisante.

— Croyez-vous ? Eh bien, vous feriez bien d'apprendre de nouvelles coutumes.

— Comme cette coutume terrienne que vous m'avez apprise qui s'appelle le *baiser* ? À ce propos, je pense avoir encore besoin de pratique.

Un moment plus tard, Barnevelt haleta :

— Je crains de ne pas être aussi près de l'inanition que je le pensais.

— Et alors ? Prenez garde de ne pas violer les lois ancestrales de Qirib, sinon vous apprendrez à vos dépens les règles de la lutte qui m'ont été enseignées à la palestre des guerrières. Tous les coups sont permis, je vous préviens. N'auriez-vous pas une pierre de gvàm dans votre poche, par hasard ?

Barnevelt changea de position.

— Non, je me repose entièrement sur mon charme naturel. D'ailleurs, je doute que ces pierres procurent réellement aux hommes un pouvoir sur les femmes, à l'inverse du janru. Pour moi, ce n'est qu'un rêve pieux.

— Et pourtant, vous encouragez cette superstition en chassant ce monstre pour ses pierres.

— Qui suis-je, moi, pauvre aventurier, pour détruire les vieilles croyances ? J'ai connu assez d'ennuis comme ça au Nyamadze pour avoir essayé d'éclairer les gens sur des faits connus et évidents. Pour en revenir à vos guerrières, j'espère que cette expérience vous a prouvé qu'il est impossible d'avoir une véritable armée de femmes.

— Et pourquoi cela, je vous prie ?

— Parce que les hommes sont plus grands et plus costauds. Si sur cette planète les femmes avaient dix fois la taille d'un homme, ce serait différent.

— Cette disproportion, ce n'est pas la meilleure chose qu'ait faite Varzai.

— Si vous rejetez la responsabilité sur les dieux, bien sûr...

— Comment ? Vous ne croyez pas aux dieux ?

— Non. Je crois que les choses se sont faites elles-mêmes.

— Cela ne m'étonne plus que les Kangandites aient voulu vous tuer pour hérésie.

— Eh oui, ce n'est pas étonnant. Mais j'avoue ne pas comprendre comment Qirib n'a pas été envahi par un de ses puissants voisins, avec une telle armée fantoche.

— Parce que nos reines ont su éviter les guerres en faisant preuve d'une diplomatie d'une merveilleuse subtilité. Grâce à la richesse que nous procurent nos mines, nous avons toujours réussi à dresser nos adversaires les uns contre les autres.

— Ce n'est pas bête : diviser pour régner. Mais, un jour, il y aura quelqu'un qui vous posera le dilemme : ou bien vous acceptez de vous battre, ou bien vous vous rendez. Et vous n'aurez pas d'autre choix.

— C'est à moi que vous vous adressez, n'est-ce pas, ignoble individu ? Eh bien, malgré vos sarcasmes, sachez que je me battraï.

— Vous avez tort. Si j'étais vous, je me servais de cette merveilleuse subtilité dont vous parliez pour arriver à mes fins. Par exemple, comme ceci...

— Malappris, cria-t-elle quand elle put parler de nouveau. Oh, comme j'aimerais que vous restiez à Ghulindé pour que nous puissions nous divertir toujours à ce jeu réjouissant.

— Euh, cela dépend...

— De quoi ? Je vous somme de me...

— Eh bien, si votre mère abdique, il se pourrait que votre consort n'apprécie pas nos...

— Il n'aura rien à dire. C'est moi qui commanderai.

— Oui, mais il trouvera peut-être que c'est un peu trop familier.

— Alors, je lui apprendrai moi-même ce jeu. Ou plutôt, vous pourriez devenir mon premier consort. N'est-ce pas une bonne idée ?

— Très mauvaise. Pour rien au monde ! Vous ne pensez tout de même pas que j'accepterais de poser ma tête bien gentiment sur le billot, non ?

Elle parut surprise et même un peu blessée.

— C'est un honneur que beaucoup envieraient. Auriez-vous peur ?

— Et comment ! Je vous aime bien, mais pas à ce point.

— Toujours aussi galant, persifla-t-elle.

— De toute façon, je ne suis pas éligible.

— On peut remédier à cela.

— Je pensais que les consorts étaient choisis par tirage au sort ?

— Cela non plus n'est pas un obstacle insurmontable. On peut très bien arranger la loterie de la manière convenable.

— Oui, c'est bien ce que j'avais entendu dire. Mais enfoncez-vous bien dans votre cervelle que je n'ai absolument pas l'intention de passer une année à être le joujou d'une dame pour être exécuté à la fin. Imaginez-vous que Qarar, votre héros, aurait accepté un tel rôle ?

— Nnon... mais...

— Vos si gentilles coutumes me rappellent trop celles d'un insecte de mon pays qui s'appelle la mante religieuse. La femelle a la détestable habitude de dévorer le mâle juste après le coït.

Les yeux de Zeï se remplirent de larmes.

— Vous disiez que vous m'aimiez bien et que nos petites différences extérieures n'avaient pas d'importance.

— C'est vrai. Je le pense sincèrement. (Il prit le temps de lui prouver son honnêteté.) Oh ! par tous les dieux, je suis follement amoureux de vous. Mais...

— Je vous aime aussi.

— Comme un homme ou comme un morceau de viande, hein ?

Il fit la grimace quand elle lui enfonça son coude dans les côtes.

— Comme un homme, grand idiot ! dit-elle. Du moins comme un homme putatif, étant donné que la preuve définitive n'a toujours pas été fournie.

— Bon, c'est déjà quelque chose. Et arrêtez de mettre en doute ma virilité, sinon... ma correction à votre égard n'est...

— Attendez une seconde. Peut-être y a-t-il un moyen de tout arranger. Vous connaissez le programme du Parti réformateur ? Ils veulent faire changer l'exécution réelle en un simple geste symbolique. Eh bien maintenant, après avoir vu le monde, et après avoir entendu de votre bouche ou de celle d'autres sceptiques les commentaires irrévérencieux qui courent sur notre compte, je ne suis plus aussi sûre que je l'étais que la Déesse Mère réclame vraiment ce sacrifice.

— Vous voulez dire que vous adopterez le programme des Réformateurs quand vous serez reine ?

— Pourquoi pas ? Ainsi, vous n'aurez plus rien à craindre.

— Ce n'est pas aussi simple que cela, chérie. D'abord, comme vous l'avez avoué vous-même, votre mère continuera à diriger les affaires, même après avoir abdicqué en votre faveur, et je ne pense pas qu'elle plaisante avec les coutumes.

— Mais...

Il appuya doucement mais fermement sa main contre sa bouche.

— Deuxièmement, si j'aime une femme, je la veux en permanence et non pas pour seulement un contrat d'un an. L'idée d'être témoin de vos mariages successifs me... Aïe ! Eh, petite diablesse, essayez-vous déjà de découvrir quel goût j'ai ?

— Même pas : on ne trouverait rien à manger sur ce sac d'os. Je vous ai simplement pincé, et encore à peine, pour vous rappeler que moi aussi j'ai besoin de respirer pour vivre. Vous m'étouffiez avec votre grande patte sur ma bouche. Quant à vos théories sur l'amour et la vie, permettez-moi de les trouver surprenantes, venant d'un aventurier tel que vous. La plupart d'entre vous, avais-je entendu dire, préfèrent des amours brûlantes et brèves.

— Eh bien moi, je suis différent. Troisièmement, j'ai fermement l'intention d'être le maître chez moi et non pas de tenir le ménage comme vos maris à la gomme. Vous voyez, tout cela nous éloigne beaucoup du système matriarcal.

— Si ce sont les femmes qui s'occupent du ménage dans les nations barbares, pourquoi ne serait-il pas juste que ce soient les hommes qui tiennent ce rôle chez nous ?

— Vu sous cet angle... Mais, si les hommes de chez vous s'en contentent, grand bien leur fasse. Mais très peu pour moi. Je n'accepterais pas non plus d'être drogué avec cette saleté de janru.

— Je jure sur les six seins de Varzai de ne jamais l'utiliser sur vous.

— Comment pourrais-je en être sûr ? Non, ma chérie, j'ai bien peur que...

Sa phrase se termina en un soupir triste, parce qu'il comprenait enfin la vraie raison de tout ce qui les opposait. Ils étaient de deux espèces différentes. Malheureusement, avec Tangaloa otage de la reine Alvandi, Shtain encore prisonnier des pirates du Sunqar et le contrat toujours pas honoré avec les Films cosmiques, il ne pouvait pas encore révéler à Zeï ses origines réelles, connaissant les préjugés des Krishniens à l'encontre des Terriens. Et pourtant, de la sentir contre lui l'emplissait de

désir.

— Quoi alors ? demanda-t-elle, avec un éclat dangereux dans le regard. Jusqu'à quelles extrémités quelqu'un de mon rang doit-il s'abaisser devant vous ?

— Eh bien, il faut que je réfléchisse..., bredouilla-t-il.

— Espèce de faux jeton ! Vous n'êtes même pas capable de me donner une réponse franche. (Elle bondit comme un ressort.) Quelle folle je fais, de me laisser abuser par vos fourberies, cria-t-elle en lui donnant un violent coup de pied dans la cuisse. C'en est fait, monsieur. À partir d'ici, nos routes se quittent. J'irai seule à Ghulindé.

Et elle partit d'un pas décidé.

Des sentiments contradictoires déchiraient Barnevelt tandis qu'il contemplait la fière silhouette qui s'éloignait de lui. D'un côté, il aurait dû être heureux qu'elle ait ainsi mis fin à leur jeu dangereux et stérile, mais il ne pouvait s'y résoudre. Il entendit une voix qui criait : « Revenez, chérie ! Ne nous disputons pas. Comment voulez-vous que je m'en sorte sans argent ? »

Elle ne s'arrêta pas pour autant et continua sa route. Dans quelques secondes, au prochain virage, elle serait hors de vue.

Au dernier instant, il joignit ses mains contre sa bouche et imita le grognement du yeki en chasse. Il n'était pas très sûr de l'effet que cette ultime tentative produirait, et fut le premier surpris de voir Zeï sauter en l'air en poussant un cri d'effroi et se précipiter vers lui. Elle se jeta contre lui et se pelotonna dans ses bras.

— Là, là, la calma-t-il. Vous n'avez rien à craindre quand je suis là avec vous, chérie. Reposez-vous. Là, là.

— À propos de nos relations futures, mon amour..., commença-t-elle.

À son ton, Dirk se demanda pendant un bref instant si elle n'avait pas joué la comédie en simulant la frayeur. Il posa un doigt contre ses lèvres.

— J'ai dit qu'il fallait que je réfléchisse, et nous ne reviendrons pas là-dessus.

— J'insiste...

— Chérie, il va falloir que vous appreniez que les hommes qui ne sont pas de Qirib n'accepteront pas que vous insistiez. J'ai décidé que nous ne parlerons plus de ce sujet pendant un moment.

— Oh, dit-elle d'une toute petite voix.

— De plus, il est peu indiqué de prendre des décisions aussi importantes quand le ventre crie famine.

— Encore votre ventre ! cria-t-elle, ayant recouvré son irrépressible sens de l'humour. Ne disais-je pas que tous les Nyamiens étaient des gloutons ? Maintenant, si nous reprenions notre jeu...

Manque de nourriture ou pas, songea Barnevelt, les lois ancestrales de Qirib auraient subi un sérieux affront si quelques minutes plus tard n'était apparue sur la route une carriole tirée par un shaihan. Zeï et lui bondirent instantanément sur leurs pieds, le pouce levé. Le conducteur cracha par terre et arrêta son animal.

— Grimpez, monsieur et madame, dit-il aimablement. Y a bien longtemps que ma pauvre vieille charrette n'avait été honorée de transporter un commissionnaire de la Mejrou Quarardena. Pour moi, votre uniforme constitue une garantie suffisante.

À Alvid, ils quittèrent le vieil homme et sa carriole et prirent la diligence. Ils arrivèrent un peu plus tard à la frontière entre le Suruskand et Qirib. Du côté qiribumien se tenait l'inévitable garde d'amazones, qui leur firent subir l'inévitable inspection et avertirent inévitablement Barnevelt que son épée devrait être scellée selon la loi qiribumienne.

— Et maintenant, dit l'officier, pendant que s'approchait une garde avec son petit nécessaire pour emprisonner l'arme dans le fourreau, donnez-moi vos noms.

Barnevelt n'avait pas prévu cette formalité. C'est pourquoi il répondit en toute simplicité :

— Je suis Snyol de Pleshch et cette jeune femme est Zeï bad-Alvandi...

— Quoi ? s'étouffa l'officier, sa voix grimpant d'une octave.

— Vous... elle... Votre Altesse ! (Elle s'agenouilla devant Zeï.) Nous avons reçu ordre de guetter votre arrivée.

— Oh ! Il n'y a pas de quoi..., commença Barnevelt.

— Filles ! *La princesse est sauvée* ! Allumez le feu dans la boîte fumigène et envoyez le message à la capitale. Mais Vos Grandeurs ne peuvent continuer à voyager dans cette diligence commune et bruyante. Notre véhicule de liaison est à votre disposition et je vous escorterai moi-même. Veuillez descendre, je vous prie. Vos bagages ? Vous n'en avez pas ? Quels tourments atroces avez-vous dû endurer. Filles, atteler la voiture de liaison et faites seller, euh... cinq ayas. Vaznui, vous commanderez le poste jusqu'à mon retour. Réveillez les filles de la seconde équipe de garde et faites-les sortir en vitesse de leurs lits. Qu'elles endossent leur uniforme de parade, avec les bottes et les lances...

Une demi-heure plus tard, Barnevelt, avec Zeï à côté de lui, était assis sur le siège arrière de la calèche officielle qui, la capote baissée, filait vers Shaf. L'officier femelle était assise en face d'eux, ses genoux touchant les leurs. La carrosserie, entièrement vernie de noir, portait les armes royales peintes en doré sur les portes. Un Qiribumien conduisait l'attelage de deux gigantesques ayas, tandis que les cinq amazones, resplendissantes, en mauve et en cuivre étincelant, galopèrent devant et derrière le véhicule. Quand ils approchaient d'un village, la cavalière de tête faisait dégager le passage en soufflant dans une petite trompette d'argent qui produisait un son aigu.

Bien que ce moyen de transport soit plus rapide et moins odorant que la diligence publique qu'ils avaient utilisée précédemment, Barnevelt ne se réjouissait pas du changement, qui le privait de son intimité avec Zeï. De plus, l'accoutrement clinquant de l'escorte faisait tellement de bruit qu'il fallait crier pour se faire entendre tandis que les sabots des montures, sur les portions sèches du parcours, soulevaient des nuages de poussière qui prenaient à la gorge. Finalement, Barnevelt se trouva contraint d'écouter en somnolant le bavardage stérile de l'officier, une papoteuse qui passa tout le trajet à les étourdir, leur racontant quelle tristesse s'était abattue sur le royaume à l'annonce de la disparition de la princesse, quelle joie exubérante régnerait de nouveau maintenant qu'elle était revenue...

Grâce à de fréquents changements d'attelage, ils continuèrent à rouler à un train d'enfer, sauf

pendant la durée d'un orage qui les ralentit quelque peu. Le deuxième jour après avoir passé la frontière, ils se trouvaient sur la route longeant le littoral nord de la péninsule qiribumienne. C'était sur cette même route que des pirates du Sunqar, commandés par Gavao, avaient attaqué la diligence à bord de laquelle se trouvaient Barnevelt et Tangaloa dans l'intention de se saisir d'eux morts ou vifs. Cette fois-ci, en revanche, rien ne vint troubler leur voyage. Sur leur gauche s'épandaient les eaux émeraude de la baie de Bajjai. À droite s'élevaient les cimes touffues du Zogha.

Roqir descendait vers l'horizon derrière eux quand ils arrivèrent en vue de la capitale de Qirib. Barnevelt n'avait jamais eu l'occasion de voir Ghulindé sous cet angle. La statue gigantesque du dieu Qondyor lui apparaissait de profil, soutenant la cité royale sur ses genoux tel un colossal Bouddha contemplant son gâteau d'anniversaire.

En contrebas, sur la gauche, s'ouvrait le port de Damovang. Quand ils furent plus près, Barnevelt vit que la rade abritait un nombre inhabituel de bateaux. La majorité des bâtiments présents étaient des galères de guerre, constituant une flotte dont le nombre d'unités et le tonnage dépassaient de loin ceux de la marine qiribumienne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à l'officier, en désignant le port.

— Comment, vous ne savez pas ? Bien sûr, idiot que je suis, comment le sauriez-vous ? Ce que vous voyez est la réunion de toutes les flottes des puissances bordant la mer Sadabao, que notre bien-aimée Souveraine essaie d'unir en une coalition pour exterminer la racaille qui nous a si gravement offensées. Elle attend de connaître avec certitude le sort réservé à notre toute gracieuse princesse pour mettre en action cette prodigieuse force. Là, ce sont les bâtiments de Majbur, là du Zamba, ici de Darya et des autres puissances de la Sadabao occidentale. Jamais, depuis le règne libertin de Dezful le Magnifique à Ulvanagh, la mer n'a porté autant d'armements à la fois.

— Et ce bateau-là ? montra Barnevelt. La galère avec un toit.

Le bâtiment en question avait l'allure d'une énorme galère sur laquelle aurait été construite une vaste plate-forme.

L'officier eut un petit rire nerveux.

— C'est le navire du prince Ferrian de Sotaspé, qui n'arrête pas d'étonner le monde avec ses inventions. L'un de ses sujets a découvert un planeur incroyable, complètement différent de tout ce qui avait été vu jusqu'alors, parce qu'il est propulsé à travers les airs par des... euh... des machines pyrotechniques. Il a fait construire ce toit sur sa galère justement pour mettre ces planeurs dessus. Le prince compte attaquer les pirates dans leur repaire inexpugnable en envoyant ces machines au-dessus d'eux, qui laisseront tomber des projectiles meurtriers. Mais, excusez-moi un instant, il faut que je prenne des dispositions pour votre arrivée.

Elle héla la cavalière de tête et lui donna ordre de galoper jusqu'au palais pendant que la calèche ralentissait afin de laisser à la reine le temps de s'organiser. Grâce à quoi, tous les éléments d'une réception royale étaient en place quand le véhicule arriva devant le palais : des amazones présentaient les armes, les trompettes sonnaient à tue-tête et tous les dignitaires de Qirib et des pays avoisinants attendaient debout sur les marches, devant le perron.

La scène lui paraissait à ce point cinématographique que Barnevelt manqua de se retourner pour voir s'il n'y avait pas une caméra qui panoramiquait quelque part. C'est à cet instant qu'il se souvint de la caméra dans sa chevelure. Il l'actionna et s'avança vers l'assemblée de notables. Au premier rang, à quelques pas de la reine Alvandi, George Tangaloa lui fit un clin d'œil joyeux tout en bougeant son poing d'une façon qui signifiait que lui aussi était en train de filmer la scène sous un autre angle.

Barnevelt s'agenouilla devant la reine pendant que celle-ci embrassait sa fille. Il se releva quand il entendit la voix de stentor prononcer :

— ... attendu que, en accord avec nos institutions divinement décrétées, notre État ne possède pas d'ordre de chevalerie, il m'est malheureusement impossible de vous le décerner en témoignage de l'admiration et de l'estime en lesquelles nous vous tenons, général Snyol. Cependant, par le présent acte, nous vous conférons la citoyenneté honorifique de la Monarchie de Qirib ainsi que tous les droits inhérents, non seulement à nos sujets mâles, mais aussi aux femmes, ainsi qu'une bourse de cinquante mille kards pris sur notre trésor royal.

» Maintenant, permettez-moi de vous présenter aux seigneurs et princes ici présents. Ferrian bad-Arjanaq, prince régent de Sotaspé ; le roi Rostamb d'Ulvanagh ; le président Kangavir du Suruskand ; Sofkar bad-Herg, Dasht de Darya ; le grand-maître Juvain de l'Ordre des Chevaliers de Qara du Mikardand ; le roi Penjird II de Zamba...

Barnevelt essaya de mémoriser la longue liste de visages et de noms. Le premier notable dont il étreignit le pouce à la mode krishnienne fut le fameux prince Ferrian. C'était un homme de taille moyenne au visage jeune, mince, basané, le regard intense. Il portait une cuirasse constituée d'une multitude de plaques d'acier noir damasquinées de minces filets d'or et imbriquées les unes dans les autres. Ensuite vint Rostamb d'Ulvanagh, épais, noueux, dont le visage était orné d'une pauvre caricature de barbe, et qui étudia sévèrement Dirk. Après ces deux-là, tous les noms et visages inconnus se confondirent dans l'esprit fatigué de Barnevelt.

Il entendit la reine lui demander :

— Où est Zakkomir, maître Snyol ?

— Je ne sais pas, Votre Altesse, mais je crains le pire. Nous nous sommes perdus de vue pendant la poursuite dans le Sunqar.

— C'est une perte qui nous peine mais, pour l'instant, nous voulons conserver l'espoir. Entrons, monsieur, que vous puissiez vous restaurer un peu avant le banquet.

Un banquet ? Aïe ! Il y aurait des discours et, avec toute la fatigue qu'il avait accumulée, Barnevelt craignait de s'endormir devant tous les invités.

Ils pénétrèrent dans le palais, où il leur fut servi des coupes de kvad épicé. Barnevelt arriva enfin à échapper à une meute d'admirateurs qui lui broyaient le pouce. Il jeta un coup d'œil à Zeï. Toujours vêtue de sa salopette de marin, elle était entourée de la jeunesse dorée du pays, qui lui faisait bruyamment fête.

Il était en train de se demander comment il pourrait parvenir jusqu'à elle quand le président du Suruskand, un petit homme râblé portant des lunettes à monture de corne et une toge vermillon, vint gentiment lui taper sur l'épaule.

— Général Snyol, dit-il en extirpant de sa poche un petit carnet et un nécessaire portatif à écriture. Depuis mon élection, mes enfants m'ont chargé d'exploiter ma situation afin de collecter pour eux les autographes des personnages importants que ma fonction me permet de rencontrer. Voilà, euh... voudriez-vous, si cela ne vous dérange pas, apposer votre signature sur ce...

Barnevelt traça laborieusement sur la feuille une suite d'idéogrammes compliqués qui étaient censés exprimer son patronyme en gozashtandou.

— Veuillez m'excuser, Monsieur le président, dit-il en quittant le petit homme qui contemplait le spécimen d'écriture de Barnevelt d'un air ravi.

Comme Zeï était invisible, il se dirigea vers Tangaloa qui, assis sur son siège, dégustait

tranquillement un verre. Le gros Polynésien était plus massif et jovial que jamais.

— Mon Dieu, ami, dit-il en empoignant chaleureusement la main de Dirk, il ne reste plus grand-chose de vous !

— Il ne resterait plus grand-chose de vous non plus si vous aviez été avec nous. Quand vous a-t-elle fait sortir de votre trou à rats ?

— Aussitôt après avoir reçu par le télégraphe fumigène l'assurance que la donzelle et vous étiez saufs.

— Comment va votre bras ?

— Comme un bras neuf. Mais c'est vous qui avez des choses à me raconter. Allez-y, je suis tout ouïe.

Barnevelt lui fit un bref résumé de leurs aventures.

— ... c'est pourquoi nous pouvons dorénavant tenir pour assuré que cet Osirien, Sheafasè, est le véritable maître du Sunqar. D'autre part, il s'est servi de ses talents pour mettre notre Russe de patron sous pseudo-hypnose et celui-ci ne sait plus qui il est. Zakkomir et moi n'avons dû de ne pas subir le même sort qu'à nos casques d'argent. Heureusement que vous m'aviez mis en garde.

Tangaloa gloussa joyeusement.

— Cela risque de nous compliquer la tâche pour le délivrer, mais je suis sûr que nous réussirons tout de même. Continuez, je vous prie.

L'amusement peint sur le visage du xénologue se mua subitement en une expression de sévère réprobation quand Barnevelt lui expliqua comment il avait mis le feu à l'île de Fossanderan. Le jeune homme en fut surpris.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— C'était vraiment la dernière chose à faire. Avez-vous songé à tous les arbres que vous avez fait brûler ? Quand je pense que, sur Terre, nous protégeons ceux qui restent comme la prune de nos yeux. Et qu'est-il arrivé aux hommes-bêtes ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Peut-être ont-ils été rôtis eux aussi, ou peut-être se sont-ils enfuis à la nage de l'autre côté de l'île. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Eh bien, parce que vous êtes tombés sur un groupe ethnique qui n'a jamais été étudié. D'après ce que vous m'en dites, il semblerait qu'ils appartiennent à la même espèce que les habitants des marais de Kolof et de l'île de Zà, mais leur culture paraît totalement différente. Ces groupes réduits et disséminés sur la planète constituent les survivants de l'espèce à queue qui ont été mis à l'écart quand, il y a plusieurs millénaires, l'espèce dépourvue d'appendice caudal a pris le dessus. Peut-être le cannibalisme rituel de nos hôtes est-il dérivé des coutumes des aborigènes à queue qu'ils ont chassés d'ici ? Il y a une infinité de possibilités extraordinairement intéressantes... ou du moins, il y avait jusqu'à ce que vous en brûliez les dernières preuves. Comment avez-vous pu commettre un acte pareil, Dirk ?

— Eh bien, merde ! cria Barnevelt. Alors ça... Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? que je laisse ces sauvages me bouffer tout cru, pour que plus tard vous puissiez venir avec votre petit carnet de notes pour les étudier ?

— Non, mais...

— Il n'y avait pas une infinité de choix, c'était eux ou nous. Quant aux arbres, les surfaces boisées sont trois ou quatre fois plus grandes que celles sur Terre pour une population nettement inférieure, il n'y a donc pas de quoi s'inquiéter d'une pénurie de ressources naturelles. Vos petits

camarades avec leur queue qui pend, je vous les laisse !

— Pensez à tous les renseignements scientifiques que nous aurions pu recueillir et qui sont maintenant partis en fumée. Enfin... Ensuite, qu'est-il arrivé ?

Barnevelt lui raconta la suite de leurs aventures dans la forêt de Rakh.

— Ce qui nous a sauvés, dit-il, a été de découvrir une cache à œufs. Quatre bien gros. Je ne sais pas quelle créature les a pondus. Quoi qu'il en soit, la mère n'était pas là, alors nous nous les sommes appropriés.

— Comment les avez-vous fait cuire ?

— On les a posés par terre à côté du feu, en les retournant sans arrêt. On a eu de la veine qu'ils soient frais, sinon les yekis seraient en ce moment en train de se repaître de nos os dans la sombre forêt de Rakh.

— Allons, allons, cher Dirk, n'exagérez pas. Deux jeunes gens sains et vigoureux comme la princesse et vous auraient pu tenir des jours sans nourriture avant de tomber d'inanition. Nous l'avons bien fait sur Thor, quand ils croyaient que nous avions volé l'oiseau sacré et qu'il a fallu que nous nous enfuyions en nous frayant une sortie à coups de revolver. Et nous n'avions ni coquillages ni baies à nous mettre sous la dent, sans parler d'œufs. (Il baissa un instant son regard sur sa panse rebondie.) Je dois vous avouer que j'étais nettement plus mince que maintenant à la fin de cette équipée. Ah, au fait, avez-vous tourné beaucoup de film ?

— Pas tellement. Nous ne sommes restés dans le Sunqar que pendant la nuit, et je n'ai guère eu le temps de penser à ma caméra pendant ces derniers jours. Quant à la forêt, elle était beaucoup trop sombre pour la Hayashi. Enfin, j'ai quelques cartouches dans ma poche. Espérons que l'eau n'y a pas pénétré. Dites-moi, George, qu'allons-nous faire pour Igor ? Il nous faudra le prendre de force.

— Je pense que ce problème est déjà résolu, sourit Tangaloa.

— Que voulez-vous dire ? demanda Barnevelt, légèrement inquiet.

— La reine essaie de vous faire nommer commandant en chef de l'expédition contre les pirates.

— *Moi ? Pourquoi moi ?*

— Parce que vous êtes un très célèbre général, l'aviez-vous oublié ? Comme ils sont tous jaloux de leurs prérogatives entre eux et qu'ils n'accepteraient jamais que l'un ou l'autre prenne le pas sur le reste, la vieille finade espère que votre appartenance à un lointain pays jouera en votre faveur et supprimera les dernières réticences. C'est très drôle, vous savez, Penjird est jaloux de Ferrian, Ferrian est jaloux de Rostamb, et Rostamb est jaloux de tout le monde.

— Mais je ne suis pas amiral. J'étais déjà incapable de diriger un équipage réduit sur un petit bateau !

— Cela, ils ne le sauront jamais, à moins que vous le leur disiez. Ils n'arrêtent pas depuis plusieurs jours de se creuser la cervelle pour trouver un moyen d'accès dans le Sunqar, et vous tout seul avez su résoudre le problème.

— Vous voulez parler de mes squis ? Oh, peut-être...

Barnevelt hésitait. D'une part, cette expédition lui fournirait une bonne excuse pour quitter Qirib avant de tomber amoureux fou de Zeï au point d'accepter certaines choses que sa raison réprouvait. Il fallait bien aussi tenter quelque chose pour sauver Igor Shtain et le contrat avec les Films cosmiques. Mais, d'un autre côté, sa vieille timidité l'emplissait de crainte à l'idée de commander une telle armada et d'endosser des responsabilités qu'il estimait trop lourdes pour lui.

— Bien entendu, toute cette histoire est insensée, reprit Tangaloa. Si Castanhoso m'avait donné

votre pseudonyme, c'est moi qui aurais été choisi comme amiral en chef à votre place. Mais, les choses étant ce qu'elles sont et ne nourrissant pas d'ambitions militaires, je serais très heureux de manier ma caméra pendant que vous manierez la règle à calcul.

Un scintillement démultipliant à l'infini la lumière des torches à gaz attira le regard de Barnevelt. Zeï, toute fraîche et propre, ses longs cheveux peignés avec soin sur lesquels reposait un diadème étincelant, vêtue d'une tunique de voile, avançait vers lui et George, entourée d'une cour de jeunes Krishniens outrageusement maquillés et pépianant comme une nuée de moineaux. Dirk se retint de siffler d'admiration et récita :

— « Que jamais l'aimée n'apprenne, aussi belle qu'elle soit,
Que ses anciens habits étaient plus beaux que ceux de soie ! »

— Que dites-vous, seigneur ? demanda-t-elle, et il traduisit.

Elle se tourna vers Tangaloa.

— Maître Tagde, le général Snyol vous a-t-il narré nos aventures ? Tout ce qu'il pourrait dire n'arrivera jamais à rendre justice à sa valeur. Comparés à ce que nous avons enduré, les Neuf Travaux de Qarar sont une baliverne. Vous a-t-il raconté comment nous avons été attaqués par un yeki quelque temps après avoir débarqué sur la terre ferme ? ou comment, quand son briquet est tombé en panne, il a allumé un feu en frottant des bouts de bois l'un contre l'autre ?

— Non, il ne me l'a pas dit. Est-ce vrai ?

— Oui, répondit modestement Barnevelt. Les manuels de scouts ont raison ; on peut y arriver, mais il faut du bois sec et une patience à toute épreuve. Ce n'est pas pour autant que je recommanderais ce moyen... (Il jeta un coup d'œil sur la clepsydre accrochée au mur.) Oh ! il faut que je me dépêche de me laver et de m'habiller. « L'Oiseau de la Vie n'a qu'un petit chemin à parcourir, Et bien court est le temps de son Vol. »

En tant qu'invité d'honneur, Barnevelt eut droit à la place à la droite de la reine. Zeï, ressemblant plus que jamais à une déesse grecque, était assise à la gauche de sa mère. Le reste de la compagnie était placé autour de la table en forme de croissant. Le spectacle de tous les bijoux scintillant sous la lumière des torches à gaz était presque aveuglant.

Comme Barnevelt l'avait craint, il y eut des discours : les dignitaires se levaient les uns après les autres et récitaient avec une éloquence et une emphase ridicules leur petit laïus, bien souvent dans un langage que Barnevelt comprenait à peine. Quand ce fut au tour de l'amiral gozashtandumien, dont Barnevelt avait oublié le nom, la reine se pencha vers Dirk et lui murmura de sa voix de stentor :

— Ces stupidités vont bientôt se terminer. Savez-vous que j'ai l'intention de vous faire nommer commandant en chef de l'expédition dès ce soir ?

Barnevelt fut persuadé que cette remarque avait été entendue jusqu'aux cuisines. Après avoir émis un borborygme en guise de remerciement, il demanda :

— Y a-t-il quelque chose que vous désiriez que je fasse ?

— Contentez-vous de fermer votre clapet et laissez-moi m'occuper de tout, répondit gracieusement le vieux dragon.

Quand le banquet arriva à sa fin, le conseil de guerre se réunit dans une salle privée du palais. Y assistaient une douzaine de personnes, tous dirigeants ou grands militaires des États voisins.

L'amiral gozashtandumien prit le premier la parole pour expliquer pourquoi son impérial souverain, le roi Eqrar, ne se joignait pas à l'alliance. À travers les hésitations et les phrases nébuleuses, Barnevelt devina que Eqrar était en train de négocier un traité avec Dour et que chacun devait comprendre ce que cela signifiait.

— Cela signifie, rugit la reine, que votre royal grippe-sou préfère laisser libre cours à la piraterie et au vol pour économiser minablement et faire un maigre bénéfice alors que, s'il voyait un peu plus loin que le bout de son pif, il comprendrait qu'il risque de perdre beaucoup plus quand les pirates se seront installés chez lui. Ou alors, trouillard comme je le connais, il a peur que Dour lui déclare la guerre s'il participait à une entreprise contre leurs ignobles complices.

— Madame, s'insurgea le galonné, je ne peux accepter de telles paroles injurieuses pour mon souverain...

— Asseyez-vous et fermez-la, ou alors fichez le camp retrouver votre poltron de roi ! aboya Alvandi. Ceci est une réunion de guerriers, il n'y a pas de place ici pour les lâches qui n'osent pas bouger un doigt. Tandis que courageusement nous faisons face à notre ennemi commun, il reste assis sur son gros cul à Hershid. Quand je pense que son armée et sa marine dépassent toutes les nôtres réunies et qu'il n'ose pas bouger de peur que cela lui coûte un demi-kard. Il me fait mal au ventre !

L'amiral ramassa ses papiers, s'inclina sèchement et sortit sans ajouter un mot. Quand la porte se fut refermée sur lui, le prince Ferrian sourit largement à la reine.

— Eh bien, vous ne le lui avez pas envoyé dire, admira-t-il. Cela ne m'étonne plus que les femmes règnent à Qirib. Bien sûr, si nous aussi avons une frontière commune avec Dour, comme cela

se passe pour le Gozashtand, peut-être nous non plus n'entonnerions-nous pas un chant aussi téméraire. Enfin, mettons-nous au travail.

— Vous avez raison, l'approuva Alvandi. Vous voyez, assis à ma droite, celui dont je vous ai parlé, le héros qui a su pénétrer à l'intérieur du Sunqar et qui en est revenu vivant pour nous raconter son odyssée. Général Snyol, je vous prie de dire brièvement à ces seigneurs comment vous avez délivré ma fille des mains de ces pirates.

Barnevelt s'exécuta. Quand il arriva à l'épisode des squis, il demanda :

— Savez-vous ce que sont des squis ?

Tous les visages restèrent de marbre, excepté celui de Ferrian.

— Oui, je connais. L'année dernière est venu dans notre île un Nyamien comme vous qui nous a montré comment tailler des planches de bois pour marcher sur des sols mous. Comme dans notre ensoleillé Sotaspé nous n'avions rien de semblable à cette étrange pluie glacée que vous appelez la neige, nous avons amené de la terre glaise mouillée sur une colline et nous nous sommes amusés à nous laisser glisser sur la pente. Ce divertissement m'a valu un œil poché et je me suis foulé la cheville, c'est pourquoi j'ai dû marcher sur des béquilles pendant une semaine, mais cela en valait la peine. Est-ce ainsi que vous vous êtes évadés ? en marchant sur le terpahla grâce à cette invention ?

— Oui. J'ai pris quelques planches de bois et je les ai...

— Ah, je comprends ! Nous équiperons toute notre armée avec des squis afin que nos soldats pénètrent dans le Sunqar en glissant sur les algues. Nous surprendrons ainsi ces idiots de pirates qui se croient invulnérables dans leur marécage puant. Dès demain nous mettrons tous les menuisiers de Ghulindé au travail pour qu'ils nous fabriquent des squis. Je m'occuperai de l'entraînement et commanderai les troupes d'assaut...

— Non ! cria le roi Penjird. Nous savons tous, Ferrian, que vous êtes un homme impétueux et ambitieux, mais vous ne commanderez jamais mes soldats.

— Ni les miens, répondit en écho Rostamb d'Ulvanagh. Qui est ce jeune impudent qui se permet d'aller à l'encontre des anciennes et éprouvées lois de la guerre ? Je commandais déjà avant même qu'il ait brisé la coquille de son œuf...

— Du calme, messieurs, les arrêta la reine Alvandi. C'est justement pour cette raison que j'ai engagé cet homme venu de ces fantastiques terres où règnent le froid et la glace. Sa valeur a déjà été amplement démontrée, par sa réputation sur toutes les mers et les terres, et aussi par son récent exploit solitaire...

— Je m'en moque, l'interrompit Penjird de Zamba. Serait-il Qarar lui-même réincarné en homme, il ne commandera pas mes troupes. Elles m'appartiennent. Je les ai recrutées, les entraîne et les paie en dépit de toutes les vicissitudes. D'ailleurs, elles n'accepteraient jamais d'obéir à un autre que moi. Je suis qui je suis !

— Je me permets d'attirer votre attention, mes seigneurs, dit une voix tranquille et posée. (C'était le chef-syndic de Majbur, dont le costume austère contrastait avec les tenues chamarrées des autres personnes présentes.) La plupart d'entre vous détiennent le pouvoir par les droits de l'hérédité ou en jouissent depuis très longtemps. Vous n'êtes donc pas habitués à vous accommoder des intérêts et des désirs d'autrui. Pourtant, si nous la privons d'un chef unique, une expédition telle que celle que nous projetons est vouée à l'échec. Cela pourra vous être confirmé par tous ceux qui ont acquis une expérience dans l'art de la guerre. C'est pourquoi, bien qu'il puisse nous en coûter, devons-nous faire fi de nos jalousies respectives et oublier quelque peu nos prérogatives, ainsi que nous l'impose

le jeu politique dans une république comme la nôtre. Si vous êtes d'accord, dites-moi qui peut mieux remplir ce rôle de chef que cet homme intrépide et rusé venu d'un lointain pays ? N'ayant aucune attache dans notre région, il sera forcément désintéressé et honnête.

— Vous avez raison, vieux richard ! s'exclama Ferrian. Les dieux savent que je préférerais perdre une dent qu'accepter de perdre une parcelle de mon autorité, mais je m'incline devant la logique de votre raisonnement. Penjird, mon ami, marchez-vous avec moi ?

— Je ne sais pas. Je... euh...

— Pas moi ! rugit Rostamb d'Ulvanagh. Comment savoir si Snyol de Pleshch mérite réellement la réputation qui lui est faite ? Les légendes ont la vie dure et nous ne le connaissons que par la rumeur qui court sur lui. Comment être sûr qu'il se montrera aussi impartial que veut bien le dire notre ami de Majbur ? Il fréquente depuis un certain temps la cour de notre hôtesse. Comment savoir quelles relations secrètes l'attachent aux intérêts du trône de Qirib ? (Rostamb regarda ostensiblement Zeï.) D'autre part, quelle certitude avons-nous de nous trouver en présence de l'authentique Snyol de Pleshch ? En ce qui me concerne, je pensais que le général Snyol était nettement plus âgé.

Alvandi plaça sa main devant sa bouche pour chuchoter à Barnevelt :

— Répondez à ce vieux fastuk que vos papiers d'identité sont restés au Nyamadze, et provoquez-le pour vous avoir insulté.

— Comment ? Mais je...

— Faites comme je vous dis. Provoquez-le !

Barnevelt, se rendant compte un peu tard qu'il est dangereux de tourner le dos au tigre sur lequel on est monté, se leva et dit :

— Mes moyens d'identification sont restés dans mon pays quand j'ai dû le quitter. Néanmoins, si quelqu'un ici cherche à m'accuser de mensonge, je serai heureux de régler cette affaire personnellement avec lui, d'homme à homme.

Il appuya ses derniers mots en frappant la table du plat de son épée, faisant sauter les encriers. Rostamb gronda comme un chien furieux et mit la main au pommeau de son arme.

— Gardes ! hurla la reine, qui n'attendait que cela. (Un groupe d'amazones fit irruption dans la pièce.) Désarmez ces deux-là. Ignorez-vous la loi, impudents ? C'est uniquement par déférence pour votre rang que nous vous avons permis de pénétrer armés dans notre royaume. Sachez que toute autre querelle entre mâles orgueilleux risque de faire sauter vos têtes, toutes royales qu'elles soient. À présent, asseyez-vous ! Seigneur Ferrian, il me semble que votre tête est la mieux équilibrée de celles présentes. Continuez votre argumentation.

Ils poursuivirent les négociations durant des heures et des heures. Au début, seuls la reine Alvandi, le prince Ferrian et le chef-syndic étaient pour Barnevelt. Puis ils gagnèrent la voix du président du Suruskand, puis celle de Penjird de Zamba, et enfin toutes les autres, sauf celle du roi Rostamb d'Ulvanagh.

Se voyant abandonné par ses anciens alliés, il se dressa en grondant :

— Vous êtes tous ensorcelés par ce parfum qu'utilisent les femmes de Qirib pour subjuguier leurs misérables mâles. En venant ici, je pensais participer à une entreprise honnête et juste entre amis et égaux, au lieu de quoi je découvre une escroquerie évidente grâce à laquelle Alvandi espère obtenir le contrôle, non seulement du Sunqar comme elle ne craint pas de l'avouer ouvertement, mais aussi de vos pays respectifs pour y imposer ses rêves pervers de domination féminine. Qu'il en soit ainsi, par Hishkak, puisque vous l'acceptez, mais moi je le refuse ! Et, avant que cela m'arrive, je verrai

l'étendard sanglant des Sunqarumas flotter sur le glorieux Ulvanagh. Vous constaterez un jour que j'ai raison, messieurs. En attendant ce triste jour, je vous souhaite une bonne nuit.

Là-dessus, il partit, son menton carré agressivement pointé en avant. L'effet de cette sortie fut quelque peu altéré par le fait que, ne regardant pas où il mettait les pieds, un de ses éperons se prit dans un épais tapis, l'envoyant s'étaler par terre.

Comme cela se passe en général pour les opérations à grande échelle, les préparatifs furent horriblement lents. Il fallut une dizaine de jours pour que les squis soient fabriqués, que les soldats soient entraînés à les utiliser, et que soient réglées les dernières modalités pour qu'enfin l'expédition contre les pirates du Sunqar soit prête à prendre la mer.

Barnevelt avait sagement déposé la somme que lui avait donnée la reine dans un établissement bancaire, plus précisément à la Ta'lun & Fosq. Il s'inquiétait parce que la saison des tempêtes dans la mer Banjao approchait. Pourtant, il n'avait guère de moyens à sa disposition pour faire avancer les choses. Les commandants placés sous ses ordres accomplissaient leurs tâches respectives sans trop se préoccuper de lui. Il découvrit qu'il était en fait une sorte de personnage décoratif sans grandes prérogatives, bien que nécessaire pour éviter les empiétements et les querelles entre les différents chefs d'unité.

— Dirk, je crois que nous viendrons à bout de ces pirates, lui dit un jour Tangaloa. Mais comment diable allons-nous faire pour que Shtain n'y passe pas, lui aussi ?

Barnevelt réfléchit.

— Je crois que j'ai trouvé. Avez-vous toujours cette photographie d'Igor que je vous avais laissée quand je suis parti à la recherche de Zeï ?

— Oui.

Nanti de la photo, Barnevelt alla trouver la reine.

— Votre Altesse, dit-il, il y a un vieux preneur d'images à Jazmurian...

— Je le connais. Voyez-vous, il n'y a pas longtemps, le tribunal a été saisi d'une plainte déposée par la Corporation des artistes contre cet homme, précisément. Il était accusé d'avoir engagé deux spadassins pour se protéger contre les membres d'un comité de la Corporation qui venaient lui demander réparation. La Cour a examiné l'affaire. Elle est arrivée à la conclusion que cette prétendue réclamation n'était ni plus ni moins qu'une extorsion frauduleuse ; grâce à quoi le preneur d'images a été relaxé et la Corporation des artistes de Jazmurian condamnée à des dommages et intérêts. Les deux spadassins n'ont pas été retrouvés, mais, d'après nos renseignements, ces deux hommes porteraient des noms qui nous sont familiers. Me comprenez-vous, maître Snyol ?

— Euh... oui, Votre Altesse.

— Enfin, aucune charge ne peut être retenue contre eux. Après tout, ils n'ont tué personne. Bon, que voulez-vous à ce vieillard ?

— C'est un espion des Sunqarumas. Je désirerais que vous le fassiez arrêter...

— Arrêter ? Foutre non ! Je dirai à mon bourreau de le faire bouillir vivant pour le désosser comme un vulgaire morceau de viande. Ainsi donc, voici comment ce vieux débris nous remercie de notre indulgence royale ? Je lui ferai couper la tête avec une scie de bijoutier, lentement, lentement. Ha, ha, ha ! Je vais le...

— Reine, je vous en prie ! J'ai un autre usage pour lui.

— Ah. Lequel ?

— Dans le Sunqar, il y a un Terrien que je tiens tout particulièrement à prendre vivant...

— Pourquoi ?

— Oh, une fois il m'a joué un sale tour que je veux lui rendre, mais en prenant tout mon temps.

C'est pourquoi cela m'ennuierait que l'un de nos soldats le tue trop vite. J'aimerais que le vieux puisse conserver sa tête, en échange de quoi il me ferait un petit travail : reproduire l'image de mon Terrien. Nous lui fournirons toute l'aide et le matériel dont il aura besoin pour qu'il puisse me donner, avant que nous prenions la mer, trois mille reproductions que je distribuerai aux troupes d'assaut. Je ferai aussi passer le mot que j'offre une récompense de cinq mille kards à qui me ramènera le Terrien vivant, et rien s'il est mort.

— Vous avez d'étranges idées, maître Snyol, mais il sera fait selon votre désir.

Le jour prévu pour l'embarquement, Barnevelt monta à bord du *Junsar*, qu'il avait choisi comme vaisseau amiral. La reine avait été surprise et, semble-t-il, déçue que cet honneur n'ait pas été réservé à son propre bâtiment, le *Douri Dejanai*, mais Barnevelt avait persisté dans son choix du bateau majburien, afin d'éviter toute suspicion de partialité. De plus, le *Junsar* était plus grand.

Une foule se pressa à bord pour boire et bavarder comme à l'occasion d'une fête nautique.

Barnevelt désirait ardemment avoir un entretien en tête à tête avec Zeï, ce qui ne lui était pas arrivé depuis leur retour à Ghulindé, mais il semblait que ce soit impossible au milieu de cette réunion mondaine. Il prit enfin le shaihan par les cornes. Il s'excusa auprès des personnes présentes et dit :

— Voudriez-vous venir une minute, princesse ?

Il la mena dans sa cabine privée et entra derrière elle, en se baissant pour ne pas se cogner contre l'entretoise.

— Au revoir, chérie, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Il *faut* que vous reveniez, mon très cher amour, lui souffla-t-elle quand il l'eut libérée. Sans vous, ma vie serait vide. Je suis certaine que nous arriverons à un accord honorable pour vos principes. Pourquoi, par exemple, quand je serai reine, ne seriez-vous pas mon amant permanent, régnant éternellement sur mon cœur et mes sens pendant que mes maris passeraient...

— Je crains que non. Ne le dites à personne, mais je suis vraiment un homme très moral.

— Si ce concordat ne vous convient pas, la passion qui me brûle est telle que je renoncerai à tous mes droits au trône pour aller sillonner le monde à vos côtés, et même je plongerai dans les profondeurs effroyables de l'espace, au sein des galaxies inconnues. Vous le savez, mon amour, mon rêve secret a toujours été de m'unir à un homme puissant et brave comme vous.

— Allons, je ne suis pas...

— Il n'y a personne comme vous ! Qarar, s'il a vraiment vécu et s'il n'est pas né de l'imagination d'un poète, n'était pas un plus grand héros que vous. Oh, il vous suffit de dire un mot, rien qu'un...

— Non, je ne veux pas que vous pleuriez. Nous réglerons cela quand nous nous reverrons.

Il oublia d'ajouter que, si ses plans se réalisaient selon ses vœux, ces retrouvailles risquaient fort de ne jamais avoir lieu. Pourtant, il l'aimait – diable, oui ! –, mais pensait sincèrement que la décision qu'il avait prise était préférable pour tout le monde.

De tels compliments le mettaient toujours mal à l'aise, car il n'arrivait pas à étouffer ce sentiment de culpabilité qui lui chuchotait que beaucoup d'ennuis auraient été évités, y compris la mort de Chask, s'il avait été capable de mieux tenir en main l'équipage du *Shambor*.

Enfin, une fois Shtain secouru et le film tourné, il s'éclipserait de cette planète. Sur Terre, il oublierait certainement Zeï et ses remords.

Il embrassa la jeune femme avec une fougue que n'aurait pas reniée le célèbre acteur Roberto Kahn, essuya ses beaux yeux noirs et la reconduisit sur le pont. L'heure du départ était venue. Ceux qui, comme le prince Ferrian, participaient à l'expédition, allèrent rejoindre leur bord. Les autres, comme le roi Penjird de Zamba, descendirent à terre.

Au milieu des oriflammes claquant, des sonneries de trompettes, des feux d'artifice et des milliers de cris venus de la foule massée sur les quais, les rames plongèrent dans l'eau et l'armada tout entière quitta le port dans un ensemble parfait.

Barnevelt vit se dessiner de nouveau les collines de Fossanderan, mais, cette fois-ci, elles étaient parsemées de souches noircies qui les faisaient ressembler à un menton mal rasé vu au microscope. Seule la pointe est de l'île, à gauche de la flotte qui s'approchait, était encore recouverte de l'exubérante végétation krishnienne, où le mauve et le pourpre le disputaient aux verts et aux bruns.

— George, dit Barnevelt, appuyé contre le bastingage de l'étrave, faites passer la consigne que nous allons mouiller dans la baie située sur la côte nord de Fossanderan pour faire le plein en eau potable. Je ne veux pas commettre les mêmes erreurs.

— Et s'ils refusent, par peur des démons ?

— Rappelez-leur que je suis le type qui en est venu à bout d'une seule main. Naturellement, les corvées d'eau devront être escortées.

L'armada longea la côte nord de l'île et mouilla à l'endroit indiqué par le commandant en chef. Des centaines de rameurs descendirent à terre pour s'y reposer pendant quelques heures, tandis que les équipes d'eau accomplissaient leur besogne. Les hommes-bêtes ne montrèrent pas le bout de la queue et il semblait que l'histoire de l'exploit de Barnevelt ait sensiblement diminué l'effroi qui accompagnait jusqu'alors le nom de cette île.

Les chefs d'unité se réunirent pour tenir une conférence à bord du *Junsar*.

— Que ferons-nous si ces renégats veulent parlementer ? demanda le Dasht de Darya.

— On jettera leurs envoyés à la mer, rugit la reine Alvandi.

— Ce ne serait pas en accord avec tous les principes des nations civilisées..., commença l'amiral majburien.

— Je m'en moque, tonna la reine. Vous appelez ces bâtards sanguinaires des gens civilisés ?

— Un moment, madame, intervint le prince Ferrian. Une règle morale n'est pas un mince avantage dans une entreprise comme la nôtre, et, de plus, cela ne coûte pas cher. Je propose que nous leur offrions des conditions de reddition qu'ils seront obligés de refuser. Par exemple... de simplement leur laisser la vie sauve.

C'est ce qui fut décidé.

Quand le plein d'eau fut fait et que les rameurs se furent reposés des fatigues accumulées depuis le départ de Damovang, la flotte reprit la mer. Derrière le *Junsar*, en tête, suivait le bâtiment bizarre du prince Ferrian, le *Kumanisht*. La catapulte placée sur la plate-forme de proue résonna, projetant dans les airs un planeur-fusée qui survola le convoi de bateaux avant de revenir se poser sur la piste d'atterrissage, où l'équipe de spécialistes le récupéra.

Les navires doublaient la pointe orientale de l'île de Fossanderan lorsque Barnevelt toucha le bras de Tangaloa et lui montra un petit groupe d'hommes à queue qui pêchaient à la lance dans les hauts-fonds d'une crique. Ils décampèrent dès qu'ils aperçurent le *Junsar* et disparurent derrière les arbres.

— Ne pourrions-nous pas nous arrêter un peu, le temps que j'aie les voir de près ? demanda Tangaloa. Je prendrai quelques soldats avec moi...

— Non. Si nous gagnons la bataille, peut-être ferons-nous halte sur le chemin du retour. D'accord ?

Un officier de liaison vint annoncer à Dirk qu'une voie d'eau s'était déclarée sur un des bâtiments et que le capitaine demandait à faire demi-tour pour rentrer au port.

— Par Zeus, jura Barnevelt. C'est la quatrième ou cinquième depuis notre départ. Au début, nous avions une sérieuse marge, mais Rostamb nous a fait faux bond et, à ce rythme, nous serons bientôt inférieurs en nombre à nos adversaires.

— Pourtant, nous avons inspecté toutes les coques à Damovang, fit remarquer Tangaloa.

— Oui. Je soupçonne certaines personnes tenant absolument à rester neutres dans cette histoire d'avoir saboté quelques-unes des galères. Je vais aller voir cela.

Barnevelt inspecta les dégâts, dit au capitaine de faire colmater la brèche avec de la toile à voile, et revint sur le *Junsar*. Quand ils eurent pénétré dans la mer Banjao, après avoir traversé le détroit de Palindos, Barnevelt ordonna à deux bateaux de transport de marchandises de faire route sur Malayer. Là, ils se ravitailleraient en eau et en nourriture et rejoindraient le gros de la flotte dans le Sunqar. Puis il retourna sur la proue de son navire et, les coudes appuyés sur la main courante de la rambarde, il reprit sa contemplation rêveuse et morose.

— Pourquoi êtes-vous si mélancolique ? s'inquiéta le xénologue à ses côtés. Vous étiez bien plus enjoué et décidé quand vous êtes parti la première fois ; pourtant, vous couriez de plus grands risques que maintenant.

— Ah oui ? Ce n'est pas la bataille qui me fait peur.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— Un tourment, un délicieux tourment...

— Ne m'en dites pas plus, j'ai deviné. Vous êtes amoureux.

— Eh bien..., admit le jeune homme.

— Bon, et qu'y a-t-il de triste là-dedans ? Pour ma part, j'ai toujours trouvé cela agréable.

— Je lui ai fait des adieux... définitifs.

— Pourquoi ?

— Elle a dans l'idée que je pourrais faire un consort présentable. Et je...

Tangaloa se pétrit la nuque.

— Naturellement, j'avais oublié ce point de vue. Remarquez, cela pouvait s'arranger.

— *C'était* arrangé. C'est justement pourquoi j'ai...

— Non, vous ne m'avez pas compris, l'interrompit Tangaloa. Je voulais dire que si vous jouiez bien vos cartes, vous pourriez renverser ce système matriarcal et mettre fin ainsi à leur coutume barbare. Vous savez, cet état de choses, à Qirib, n'est pas aussi stable qu'il paraît.

— Parce que les hommes sont plus forts que les femmes, comme chez nous ?

— Pas exactement, bien que cet aspect du problème ait son importance. Hum... Cette société à domination féminine n'est pas née naturellement, mais a été plaquée et imposée sur un autre schéma culturel à l'occasion de quelques accidents historiques. Les structures culturelles de base à Qirib sont encore restées les mêmes que celles des pays avoisinants où l'on peut considérer qu'il existe plus ou moins une sorte d'égalité sexuelle.

— Je vois. Ce sont des successions de petits changements qui font très lentement évoluer les structures dont vous parlez.

— Précisément. Par exemple, au Nyamadze, j'ai cru comprendre qu'il...

— Mais vous ne pensez pas que ces structures culturelles de base ont changé depuis que la reine Dejanai a instauré le matriarcat ?

— Bien sûr que non. Il faudra encore des siècles pour cela. Voyez-vous, la plupart des gens acquièrent ces structures culturelles de base avant d'avoir atteint l'âge scolaire. Ensuite ils n'en changent jamais plus. Voilà pourquoi, sur Terre, existent encore des traces d'hostilité raciale et de discrimination en dépit de toute la propagande humanitaire et des mesures légales prises pendant ces derniers siècles. Apparemment, le processus est le même chez les Krishniens. C'est pourquoi, si vous voulez réellement briser ce système de gynécocratie basilophage avant qu'il...

— Ce système de *quoi* ? brailla Barnevelt.

— Excusez-moi, Dirk, je m'imaginais à une réunion de l'Association d'anthropologie. Ce système dominé par des femmes qui bouffent leur roi, aurais-je dû dire, peut être renversé par un homme résolu. Vous avez tout pour être cet homme : vous avez le prestige des héros, et votre position à la cour est...

Barnevelt secoua énergiquement la tête.

— Je suis un type tranquille et modeste et je n'ai absolument pas envie de me mêler de ces batailles autour d'un trône dont je n'ai rien à...

— C'est faux, Dirk, coupa le xénologue. Vous aimez commander. Je vous ai étudié, mon jeune ami.

— Peut-être que je n'ai pas envie de passer mon cou dans le nœud coulant tant que le vieux dragon utilisera son flacon de parfum *Désir effréné* pour tenir les hommes à sa merci. De plus, j'ai des obligations vis-à-vis de la société qui m'emploie.

— Vous avez raison, j'avais complètement oublié Igor Shtain & Cie. Et si vous persuadiez cette charmante jeune personne de quitter son boulot ? Vous n'auriez plus à devenir consort.

— Comme par un fait exprès, elle me l'a déjà proposé. Elle m'a dit qu'elle accepterait de venir sur Terre avec moi.

— Alors, Bon Dieu, pourquoi ne l'avez-vous pas prise avec vous ? Elle est divinement bien roulée, et charmante en plus de ça. Je vous avoue que je ne me serais pas fait prier longtemps pour...

— C'est une Krishnienne, nom d'un chien !

— Et alors ? En dépit de cette différence d'espèce, les relations sont possibles... ou bien y a-t-il une loi dans le Deutéronome qui l'interdise ?

— Mais non, ce n'est pas cela. Mais notre union sera stérile...

— Eh bien, tant mieux. Vous n'aurez pas besoin de faire attent...

— Mais ce n'est pas ce que je désire !

— Ah ! Vous voulez dire que vous avez envie d'avoir une ribambelle de petits Dirk qui vous courront entre les pattes ? Comme si un seul n'était déjà pas suffisant !

— Voilà, c'est cela même, approuva Barnevelt.

— Une sorte de désir d'immortalité par procuration, n'est-ce pas ?

— Non, pas du tout. J'ai envie d'avoir une vie familiale stable et le sexe à lui tout seul ne peut pas procurer suffisamment de joies.

— Tiens, tiens..., ironisa Tangaloa. N'est-ce pas vous qui vous moquiez de Castanhoso, qui avait repoussé les avances déshonorantes d'Eileen Foley ? Vous êtes encore rempli d'inhibitions irrationnelles, mon garçon. Nous, Polynésiens, avons...

— Je sais, je sais. Votre système de polygamie progressive est peut-être parfait pour vous, mais

il ne me convient pas, à moi. C'est pourquoi cette princesse pondeuse peut...

— Votre attitude est celle d'un raciste sectaire.

— Je m'en fous ! C'est *mon* attitude ! Cette expédition est venue à point nommé pour me séparer d'elle, sinon je n'en aurais jamais eu le courage.

— Enfin, soupira Tangaloa, c'est vous que cela regarde. (Il s'essuya le front.) Il fait encore plus chaud ici que dans le nord de l'Australie en janvier.

— C'est le vent du sud, expliqua Barnevelt. Nous allons tous en baver jusqu'à notre arrivée dans le Sunqar.

— Nous devrions faire comme ces types de Darya. Dès que nous avons quitté le port de Damovang, ils ont endossé leur costume local : une couche de graisse. Et, maintenant, ils enlèvent la graisse...

Quelques jours plus tard, le Sunqar apparut sur l'horizon brumeux. Barnevelt, qui commençait à se sentir un habitué de ces mers, dirigea la flotte vers la côte nord, où il savait se trouver l'île flottante qui cachait l'entrée de la cité des pirates et bouchait le chenal permettant d'y accéder.

Un planeur revint sur le *Kumanisht* en avertissant qu'un navire arrivait vers eux. Ce message fut passé au *Junsar* par signaux à main. Bientôt le bateau pirate apparut. Il approcha, abattit ses voiles et se dirigea droit sur le *Junsar*. Les deux bâtiments ralentirent, puis stoppèrent quand les deux étraves furent assez proches pour se toucher. Le pavillon vert plénipotentiaire fut hissé au grand mât de la galère pirate.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? demanda une voix rauque en dialecte quiribumien.

— Répondez-lui, dit Barnevelt au héraut à côté de lui qui tenait le mégaphone, que nous sommes les marines alliées de la mer Sabadao, et que nous sommes venus ici pour nettoyer le Sunqar.

— *Nous nettoyer* ? hurla l'autre. On va vous faire... (Le porte-parole des Sunqarumas parvint à se maîtriser en faisant un effort presque audible sur lui-même.) Quelles sont vos conditions, avant que la danse commence ?

— Si vous vous rendez, nous vous garantissons la vie sauve, mais rien de plus... ni votre liberté ni vos biens.

— C'est trop aimable de votre part, ha ha ha ! Je vais faire part à nos chefs de votre offre généreuse.

La galère rama en marche arrière suffisamment loin du *Junsar* avant de faire demi-tour. Le capitaine qui la commandait devait être un trop fin renard pour risquer de présenter ses flancs à un coup d'éperon du bateau ennemi, qu'il hisse ou non le pavillon parlementaire. Puis les rames attaquèrent furieusement la surface de l'eau et le bateau fila vers l'embouchure du chenal d'entrée.

Le *Junsar* le suivit, mais à vitesse réduite, afin de laisser aux pirates un délai suffisant pour considérer l'ultimatum. Quelques instants plus tard, Barnevelt aperçut sur sa gauche un navire lancé à la poursuite du bâtiment pirate et qui s'apprêtait à doubler le vaisseau amiral. C'était le *Douri Dejanai* de la reine Alvandi.

— Hé là ! hurla-t-il. Restez en ligne.

Une voix de rogomme qui appartenait de toute évidence à la reine lui parvint de l'autre bord.

— Je l'ai reconnu ! C'était Gizil le Sellier à qui vous avez parlé. Je vais lui couler son rafirot à ce sal...

— Qui est ce Gizil le Sellier ?

— Un renégat frondeur de Qirib qui semait la révolte parmi nos mâles. Nous allions le pendre quand ce sagouin a appris qu'un mandat d'arrêt était lancé contre lui et il s'est échappé. Mais, cette fois-ci, il ne m'échappera pas.

— Restez en ligne, répéta Barnevelt.

— Mais il va s'enfuir !

— Laissez-le.

— Ça, jamais ! Qui croyez-vous être pour commander à la reine de Qirib ?

— Je suis votre commandant en chef, voilà qui je suis. Maintenant, vous allez ralentir et rester derrière moi, sinon, par les ongles d'orteils de Qondyor, je vous coule sur-le-champ.

— Vous n'oseriez jamais. Allez, garçons, souquez ferme !

— Vous croyez ça ? (Barnevelt se tourna vers Tangaloa.) En avant toute. Chargez la catapulte de tête. Préparez l'abordage.

Profitant de cet échange, le *Douri Dejanai* avait gagné quelques longueurs, mais très vite le puissant *Junsar* reprit du terrain et dépassa le bateau de la reine.

— Tirez un premier projectile au-dessus de la dunette, ordonna Dirk. Essayez autant que possible de ne pas la toucher.

La catapulte résonna et une lourde flèche, aussi longue qu'un homme, fila et traversa le court espace entre les deux bâtiments. Barnevelt désirait que le projectile manque la reine d'assez loin, mais, était-ce parce que la cible était trop tentante ou bien parce que les mouvements du bateau avaient dévié le réglage du tir, toujours est-il que la pointe de la flèche, piquant le pan de la cape de la reine, la lui arracha des épaules et l'emporta au loin où, enfin, le projectile et le vêtement disparurent dans la mer avec un bruit mouillé. La reine poussa un hurlement et s'aplatit sur la dunette. Une de ses amazones se précipita pour lui venir en aide.

Quand elle se fut relevée, elle fit stopper les rameurs et se tourna vers le *Junsar* en brandissant un poing vengeur. Barnevelt distingua plusieurs sourires autour de lui. L'orgueil et l'arrogance de la reine Alvandi étaient célèbres, même parmi une flotte qui réunissait des individualistes forcenés comme le prince Ferrian. Après cette manifestation de sa volonté, toutefois, les ordres de Barnevelt furent scrupuleusement respectés.

Moi et Napoléon, sourit-il en lui-même. Si ces gens savaient qui il était en réalité...

En approchant du Sunqar, les paquets de terpahla se firent plus nombreux. Il arrivait parfois qu'une rame s'enlise dans cette masse végétale. Barnevelt se fit apporter une longue-vue krishnienne en cuivre. Grâce à cet instrument, il constata que le bateau plénipotentiaire était celui qui gardait l'entrée du chenal d'accès. Il avait à présent repris sa position initiale et le gros bloc de terpahla avait été tiré dans l'embouchure pour fermer la passe. Plus loin, un canot à rames remontait vers la cité flottante.

Les Sunqarumas étaient sur la défensive.

— Exécution du plan B, ordonna-t-il.

À grands renforts de coups de trompette et de signaux, la flotte changea de formation. Deux groupes de galères transformées en transports de troupes se placèrent sur les flancs du convoi tandis que le *Junsar*, suivi par le gros de l'escadre, fonçait vers l'embouchure du chenal.

La galère pirate les attendait, amarrée au gros bloc de terpahla, bloquant l'entrée. Derrière elle, d'autres bateaux faisaient force rames sur le chenal.

Barnevelt se demanda si les Sunqarumas tenteraient d'autres négociations mais, à cet instant, le capitaine du *Junsar* lui désigna l'oriflamme rouge foncé qui venait d'être hissée au grand mât du vaisseau de garde.

— Voici la réponse que vous attendiez, seigneur. Ils veulent la guerre, dit-il.

Il avait à peine terminé sa phrase qu'une catapulte claqua et une pluie de boulets et de javelots tomba à quelques mètres devant eux. Au fur et à mesure de leur approche, d'autres projectiles firent leur apparition : des flèches et des carreaux d'arbalète. Le capitaine du *Junsar* donna des instructions

pour que la proue soit protégée par un rempart de boucliers, permettant ainsi à Barnevelt et à son état-major de surveiller les opérations sans risques.

— Nous leur répondons ? demanda le capitaine.

— Non. Pas tant qu'ils sont assez aimables pour faire le réglage du tir à notre place, répondit Barnevelt en souriant.

Il pivota avec sa longue-vue afin de vérifier si l'escadre obéissait bien à son plan mais, dans cette atmosphère humide et brumeuse, il était impossible de distinguer quoi que ce soit à plus de cent mètres.

Un projectile fit éclabousser la surface de l'eau entre le *Junsar* et le bâtiment à sa droite. Le tir était donc réglé.

— À vos pièces. Feu ! cria Barnevelt, et les catapultes du bord crépitèrent toutes en même temps.

Désormais, le rempart de boucliers résonnait continuellement sous les chocs. Derrière lui, Barnevelt entendit un craquement et des cris signifiant qu'un projectile avait fait mouche.

Il risqua un œil au-dessus de la rambarde et découvrit qu'il ne restait plus que la largeur du bloc de terpahla et quelques mètres d'eau entre son navire et celui qui gardait l'entrée du chenal. La galère pirate avait une cadence de feu très rapide et les noyait littéralement sous une averse de projectiles de toutes sortes. Quatre galères majburiennes étaient arrivées jusqu'au bouchon d'algues et joignaient leur tir à celui du *Junsar*, mais, étant de face, elles ne pouvaient utiliser que leurs catapultes avant et les gaillards d'avant n'étaient pas assez larges pour que les archers puissent s'y déployer.

Des hommes, agrippés aux éperons, se servaient de râtaux et de crochets pour tirer et arracher de longues mèches d'algues qu'ils passaient à leurs camarades au-dessus d'eux. Barnevelt se dit qu'il faudrait plusieurs heures avant qu'ils réussissent à désobstruer l'entrée. Devant lui, il vit l'un des hommes occupés à draguer le terpahla être transpercé par un javelot. Le malheureux tomba à l'eau et fut aussitôt remplacé.

Un sifflement prolongé au-dessus de sa tête lui fit lever les yeux. C'était un des planeurs de Ferrian qui était en train de surveiller le lieu du combat, laissant derrière lui une longue traînée de fumée jaune de yasubar. En passant au-dessus de la galère qui bloquait toujours l'entrée, il la bombardait d'une grêle de fléchettes d'acier particulièrement meurtrière.

Un autre planeur décolla et alla lâcher quelque chose sur la cité pirate. Pendant un instant, rien ne se passa, puis apparut un nuage de fumée et parvint le bruit d'explosions d'engins pyrotechniques. Malheureusement, de là où ils se trouvaient, il était impossible de mesurer l'importance des dégâts, s'il y en avait.

« Crac ! » Un boulet lancé par une catapulte ennemie vint fracasser le rempart à deux boucliers de Barnevelt et roula sur le gaillard d'avant comme une boule, faisant tomber des hommes comme de vulgaires quilles. D'autres se précipitèrent pour remplacer les boucliers défoncés. L'eau, maintenant, était jonchée de corps flottant à la surface ou gisant sur les paquets d'algues. Barnevelt vit tout à coup l'un des cadavres tourner sur lui-même comme poussé par une force inconnue, puis aussitôt après il aperçut un éclair sombre filer sous la surface.

Il comprit : attirées par le sang, les fondaqas, ces anguilles venimeuses, accouraient au festin.

Une galère majburienne, ayant réussi à agripper une mèche assez épaisse de terpahla, fit marche arrière ; mais l'effort fut trop brutal et les algues se déchirèrent sans arriver à entraîner le bouchon central. Un autre planeur décolla. Une nuée de flèches chercha vainement à l'atteindre quand il passa au-dessus de la galère de garde.

— Seigneur Snyol ! cria le capitaine du *Junsar*. Le prince Ferrian arrive !

Barnevelt courut vers la coupée, qu'il atteignit au moment où Ferrian faisait son apparition. Au-dessus de son armure scintillante sous le soleil, son visage fin et bronzé semblait préoccupé. Le canot à rames qui l'avait amené depuis le *Kumanisht* dansait à côté de la poupe du *Junsar*, mais ne s'était pas amarré pour pouvoir repartir le plus vite possible.

Ferrian mit quelques secondes à reprendre son souffle.

— Seigneur, dit-il en haletant, une étrange flotte approche par le nord. Des airs, un de mes pilotes l'a vue.

— Quel genre de flotte ?

— Nous ne savons pas encore, mais j'ai envoyé un autre planeur pour mieux le déterminer.

— Qui cela pourrait-il être ? Le roi Rostamb, honteux de lui-même, qui viendrait nous prêter main-forte ?

— Bien sûr, tout est possible, mais il y a plus de chances que ce soit la flotte dourienne qui vienne sauver leurs amis pirates.

Dour ! Barnevelt n'avait pas envisagé cette possibilité. Dans son dos, il entendait le tumulte de la bataille qui faisait rage.

— Je vais aller avec vous à bord du *Kumanisht* pour me rendre compte, dit-il. Remplacez-moi ici, enjoignit-il à Tangaloo. Envoyez un signal aux transports de troupes indiquant qu'ils ne doivent pas débarquer les troupes à squis avant d'en avoir reçu l'ordre.

Ils seraient en mauvaise posture, pensa-t-il en descendant l'échelle de corde jusqu'au canot, s'ils étaient attaqués de la mer en plein milieu de cette opération déjà difficile.

Ils grimpèrent à bord du *Kumanisht* et de là sur la plate-forme. Le planeur envoyé en reconnaissance n'était pas encore revenu et ils durent ronger leur frein en l'attendant. À chaque décollage ou atterrissage, Barnevelt baissait instinctivement la tête. Finalement, vers le nord, apparut un petit point brillant qui grossit très vite. C'était le planeur qu'ils attendaient. L'engin décrivit une courbe gracieuse au-dessus du pont avant d'atterrir parfaitement.

Le pilote descendit de l'appareil et dit :

— Un quart d'heure de plus et j'étais en panne sèche. Enfin... Mes seigneurs, sachez que la flotte qui approche est bien celle de Dour. Je l'ai reconnue à la forme des voiles, carrées à la façon des pays de la mer Vanandao.

— Combien ? demanda Ferrian.

— J'ai compté quatorze de leurs grands navires, plus à peu près un nombre égal de bâtiments plus petits.

Barnevelt fit un rapide calcul.

— Si nous arrivons à bloquer les Sunqarumas dans leur chenal, cela nous laisserait une marge pour venir à bout de la flotte dourienne.

— Vous ne connaissez pas les grands navires de Dour, répliqua Ferrian. Les plus grandes galères ont un équipage d'à peu près mille hommes chacune. Une seule d'entre elles est capable de détruire une escadre des nôtres comme un homme écrase des insectes sous son talon. C'est pourquoi, cher seigneur, avec tout le respect que je vous porte, je vous prie de nous faire une démonstration de votre ingéniosité surnaturelle que nous a tant vantée la reine Alvandi, sinon le soleil couchant illuminera l'affligeant spectacle de vous, toute notre brave armée et moi servant de nourriture aux fondaqas. Alors, seigneur, que décidez-vous ?

De la nourriture pour les fondaqas ? rumina Barnevelt, caressant distraitement son long menton. Peut-être pouvait-on jouer à plusieurs à ce jeu ?

— Dites-moi, dit-il. Depuis à peu près une heure, vos planeurs ont lâché une multitude de projectiles sur les Sunqarumas sans que cela fasse beaucoup d'effet...

Ferrian répondit passionnément :

— Mes planeurs constituent la plus grande invention militaire de tous les temps ! Grâce à eux, nous serons aussi dangereusement puissants dans les arts de Qondyor que ces damnés Terriens. Mais, comme vous le dites justement, se radoucît-il, ils ne sont pas encore totalement au point. Que feriez-vous ?

— Quelle charge peuvent-ils porter ?

— Pour un vol court, l'équivalent d'un homme en plus du pilote. Qu'avez-vous en tête ?

— Nous avons une grande quantité de jarres à eau dans les bateaux de ravitaillement. Si nous vidions la moitié ou les deux tiers de l'eau, elles pèseraient à peu près le poids d'un homme, du moins les plus petites...

— Vous voulez que nous les bombardions avec des jarres d'eau ? Tout au plus cassera-t-on le crâne d'un ou deux...

— Oui, mais si ces jarres étaient pleines de fondaqas ?

— *Hao*, voilà qui est parler ! cria Ferrian, le visage illuminé. Nous découperons les cadavres pour nous en servir comme appâts et nous utiliserons des gaffes comme hameçons... Capitaine Zair, descendez tous les canots à la mer ! Notre amiral doit donner un ordre à la flotte ! Allez, vite, vite !

— Mais, mes seigneurs ! se lamenta le capitaine Zair avec une expression d'horreur peinte sur le visage, les hommes ont mortellement peur de ces créatures, et ils ont de bonnes raisons !

Barnevelt, maintenant, commençait à être habitué au commandement et connaissait la valeur de l'exemple.

— Ce sont des bêtises. Moi, je n'en ai pas peur. Passez-moi une veste en cuir épais et une paire de gantelets et je vous montrerai.

Comme à son habitude, le prince Ferrian, une fois qu'il eut compris la manœuvre, passa frénétiquement à l'action. Il se mit à hurler des ordres, allant d'un marin à l'autre pour que soient transformés en hameçons tous les instruments pointus et fit passer la consigne au reste de la flotte.

Naturellement, passer de l'idée à l'exécution prit un certain temps. D'abord, Barnevelt dut faire la démonstration qu'il était possible d'attraper une fondaqa sans se faire tuer par ces créatures venimeuses. Il réalisa cet exercice périlleux grâce à son expérience terrienne de la pêche aux requins et aux gymnotes. Quand enfin les équipages des navires furent à l'œuvre, crochetant, piquant et harponnant les monstres furieux et frétilants avant de les jeter dans les jarres d'eau, un planeur revint, signalant que la flotte de Dour serait bientôt en vue.

Barnevelt leva la tête pour fixer le haut soleil brûlant.

— Avec ce vent du sud, dit-il à Ferrian, il doit nous rester presque une heure pour nous organiser.

Je vais diviser notre flotte en deux unités. Vous prendrez le commandement de celle qui aura la charge d'arrêter la flotte dourienne.

Il vit les antennes de son interlocuteur se dresser, manifestant son étonnement.

— Notre meilleure arme contre eux sera vos planeurs. Or, vous les connaissez mieux que quiconque. Je vais retourner à bord du *Junsar* parce que je pense que les pirates tenteront une sortie quand ils verront qu'une grande partie de la flotte fait demi-tour. (Il se tourna vers le capitaine du *Kumanisht*.) Capitaine Zair, ordonnez à tous les amiraux de venir nous rejoindre sur votre bâtiment.

Un chaland chargé de jarres s'arrima à la poupe du *Kumanisht* pour les transférer à bord du porte-planeurs. L'homme à la barre chantait gaiement :

— Du beau poisson ! Qui veut de mon beau poisson ? Une morsure et il ne reste plus que votre carcasse. Achetez mon beau poisson !

D'autres chalands s'approchaient pour amener leur chargement de jarres avec leur précieux contenu. Maintenant, les récipients alignés sur la plate-forme commençaient à être nombreux et constituaient un potentiel de danger considérable.

Les commandants d'unité montèrent à bord un à un. Barnevelt leur expliqua son plan et mit fin à tous les arguments d'un bref :

— C'est tout, messieurs... Exécution.

Il descendait l'échelle de coupée pour monter dans son canot quand des cris s'élevèrent des hunes :

— Voiles en vue ! voiles en vue ! *voiles en vue !*

La flotte de Dour approchait.

Sur le *Junsar*, la bataille faisait rage. Tous les bâtiments présents étaient tous plus ou moins touchés. De grands morceaux du bastingage avaient été arrachés par les boulets, et de larges trous béaient dans les roufs. Le mât d'artimon d'un navire majburien pendait, brisé. Un autre s'était vu privé de sa catapulte avant, mise hors combat par un boulet qui avait broyé les encliquetages. Le pont du bâtiment ennemi était jonché de débris et de cadavres et il semblait encore plus mal en point que les navires attaquants.

De la poupe du *Junsar*, Barnevelt et Tangaloa suivaient la manœuvre du gros de la flotte, le puissant *Kumanisht* au centre, entouré des autres bâtiments disposés en croissant, les éperons pointés en avant. À l'horizon apparaissaient de petits carrés blancs : les voiles de la flotte de Dour.

Après deux heures de labeur acharné, les hommes de l'escadre majburienne avaient réussi à dégager à peu près la moitié du gros pan de terpahla, en conséquence de quoi, les navires étant plus proches, la bataille devenait de plus en plus acharnée.

— Général Snyol, dit l'amiral majburien, j'ai l'impression qu'ils vont tenter une sortie comme vous l'aviez prédit.

En effet, derrière la galère de garde, les vaisseaux pirates approchaient sur le chenal en double colonne. Il était impossible de les compter étant donné que les deux galères de tête cachaient le reste, mais Barnevelt devina aussitôt que l'ennemi les surpassait en nombre. L'armada alliée était prise entre la flotte pirate et celle de Dour comme une noisette dans un casse-noix.

Tangaloa arrêta l'espace d'un instant de filmer.

— Ces salauds vont essayer de s'approcher le plus près possible de nous pour nous prendre en tenaille afin de nous bombarder en toute tranquillité, dit-il.

— Je sais bien. C'est pourquoi j'apprécierais que vous revêtiez une armure.

— Et si je tombe à l'eau ?

Barnevelt suivit l'approche des Sunqarumas d'un œil sombre. Si seulement il pouvait lui venir une idée géniale... mais sa tête semblait vide. Si les pirates arrivaient à forcer son blocus, allaient-ils foncer sur les arrières de la flotte alliée, ou bien se disperseraient-ils dans toutes les directions ? De toute façon, pour lui la question serait réglée : il mourrait.

Devant, le bruit cessa subitement. L'équipage de la galère de garde essayait de manœuvrer pour laisser le passage libre aux secours. Ses rames tiraient faiblement, faisant à peine bouger le bateau. Barnevelt en déduisit que beaucoup de pirates devaient manquer aux bancs de nage, tués ou blessés.

— Faites cesser le feu, ordonna-t-il à l'amiral majburien afin de réparer les dégâts et de reconstituer les remparts de boucliers et les stocks de munitions. Comment se porte votre navire ?

— Assez bien, monsieur. Mais, avec tous les carreaux et les flèches plantés dans la coque, il ressemble de plus en plus à un evashq hérissé.

— Amarrez nos six navires ensemble comme je vous l'ai expliqué, et faites-les avancer vers le bouchon d'algues. Et rappelez à vos hommes que je veux vivant le Terrien dont ils ont l'image.

Les rameurs rentrèrent leur rame, sauf ceux sur les bords extérieurs des deux navires excentriques qui poussèrent l'ensemble. Cette espèce de supercatamaran entraîna la masse de terpahla et la galère blessée vers l'intérieur de l'embouchure.

Mais les deux galères pirates de tête se servirent du bâtiment détruit comme d'un bélier et poussèrent en sens inverse. Comme elles disposaient d'un nombre supérieur de rames en action, elles stoppèrent le mouvement de recul et entreprirent de repousser l'ensemble des navires majburiens.

Barnevelt aperçut du coin de l'œil Tangaloea, qui attachait une pointe de flèche de catapulte à un bout de corde de plusieurs mètres de long.

— Que faites-vous, George ? demanda-t-il.

— Oh, c'est une idée à moi. Vous verrez.

— Ils arrivent, dit Barnevelt, portant la main à son épée.

Les deux galères de tête avaient suffisamment repoussé la masse de terpahla et les six navires majburiens pour ménager une sortie pour un bâtiment plus petit, qui longea le paquet d'algues. Sa progression était difficile, étant donné qu'il pouvait à peine se servir de ses rames, mais, petit à petit, il gagna du terrain jusqu'à ce que son étrave touche le flanc bâbord de l'ensemble des bateaux majburiens.

Barnevelt et Tangaloea se précipitèrent vers le lieu d'abordage, sautant de pont en pont. Les rameurs avaient quitté les bancs de nage et s'étaient joints aux soldats. De part et d'autre furent jetés des grappins et des planches de bois. Puis les trompettes retentirent et les deux équipages se ruèrent à l'abordage. Ils se rencontrèrent au milieu des passerelles dans un tumulte de cris et de bruits d'armes qui s'entrechoquent. Des hommes tombaient et venaient rebondir sur les rames avant de s'écraser dans l'eau et les algues. Sur les gaillards d'avant, les archers et les arbalétriers s'arrosaient mutuellement de projectiles. Les archers majburiens possédaient un certain avantage du fait que leurs compatriotes, sur les autres bateaux, ajoutaient leurs tirs aux leurs.

Tangaloea se fraya un chemin à travers cette masse humaine à coups de coude et parvint jusqu'à la proue. Là, il éleva le bras et fit tourner son arme rudimentaire au-dessus de sa tête. « Clac ! » La lourde masse partit et vint s'enrouler autour du cou d'un pirate. Un coup sec du poignet, et l'homme tomba lourdement à l'eau. Tangaloea ramena sa corde et la lança de nouveau. « Clac ! »

Pendant ce temps, Barnevelt avait essayé d'atteindre le cœur du combat, mais il y avait trop de

monde et il resta désespérément bloqué au milieu du tumulte. Coincés entre la puissance de feu supérieure des Majburiens et l'arme meurtrière de Tangaloe, les Sunqarumas commencèrent à reculer sur les passerelles, suivis par les troupes de Majbur. Barnevelt se sentit emporté par le flot humain. Il piétina des corps et se retrouva sur la galère ennemie, en plein fracas.

À ce moment, comme l'avait prédit Tangaloe, des pirates arrivèrent à la rescousse de leurs autres bâtiments, sautant d'un pont sur l'autre. En raison de ce renfort de troupes ennemies, la pression et le vacarme augmentèrent. Barnevelt se sentit poussé vers l'avant du navire sunqaruma. Il se retrouva bientôt acculé contre le bastingage. À présent, le moindre choc le ferait passer par-dessus bord. Il aperçut d'autres pirates qui affluaient sur le pont de la galère et se préparaient à contre-attaquer.

Maintenant, il ne pouvait plus rejoindre les passerelles. Barnevelt rengaina son épée, grimpa sur la rambarde du vaisseau pirate, poussa un corps étalé et sauta sur l'éperon du bateau majburien. Il tangua dangereusement au-dessus de l'eau, puis réussit à s'accrocher à un filin auquel il s'agrippa pour remonter à bord. Le gaillard d'avant était noir de monde. Au milieu de cette masse houleuse, l'amiral majburien, cuirassé comme un homard, s'époumonait à crier des ordres.

Barnevelt aperçut Tangaloe, qui fumait tranquillement, négligemment appuyé à la rambarde. Il s'approcha de son compagnon.

— Vous n'auriez pas dû faire une chose pareille, Dirk, lui reprocha le xénologue. Le commandant en chef doit rester à l'arrière, là où il peut commander. Il ne doit jamais se mêler à la piétaille.

— Je vous ferai remarquer que je ne l'ai pas fait exprès, répondit Barnevelt. D'ailleurs, j'étais loin de la bataille.

— Eh bien, cette fois-ci vous serez plus près, reprit calmement Tangaloe. Ils arrivent !

Une violente poussée des Sunqarumas avait fait reculer les troupes majburiennes. Les pirates, se battant avec une férocité et une ardeur folles, repoussèrent leurs ennemis et les poursuivirent jusqu'au bateau majburien. Ils étaient menés par un grand rouquin costaud dont le visage carré était constellé de petites rides qui lui donnaient une expression diabolique. Son front ne portait pas d'antennes.

— Igor ! cria Barnevelt, reconnaissant son patron sous le casque.

Shtain vit Barnevelt et se précipita sur lui, faisant tournoyer agressivement un grand cimeterre au-dessus de sa tête. Barnevelt esquiva de justesse le déluge de coups qui s'abattait sur lui. Quoique Shtain ne se montre pas un escrimeur très subtil, ses coups étaient si lourds et si rapides que Dirk en était réduit à la défensive.

Il se retrouva bientôt contraint de battre en retraite à travers la mêlée. Sous un coup particulièrement violent, son casque fit entendre un son de métal écrasé qui résonna désagréablement. Bien sûr, Shtain lui avait laissé deux ou trois fois la possibilité de trouver une ouverture, mais Dirk ne voulait pas prendre le risque de le blesser, et il en était réduit à parer tant bien que mal les assauts furieux du Russe déchaîné. Si seulement il pouvait lui assener un coup du plat de l'épée juste derrière la tête... mais il fallait viser juste, sinon il briserait sa fine lame sur le casque.

Barnevelt prit vaguement conscience que la bataille s'était maintenant étendue sur l'ensemble des bateaux majburiens. Il jetait de fréquents coups d'œil rapides par-dessus son épaule afin d'éviter qu'un ennemi l'assaille par-derrière. Il aperçut ainsi la lourde masse d'armes de Tangaloe s'abattre sur un crâne pirate qui vola en éclats. Plus loin, un colosse soulevait un homme avec la pointe de sa lance avant de le projeter par-dessus bord.

Shtain, ressemblant de plus en plus à un démon féroce, attaquait de plus belle. Barnevelt se demanda comment un homme de son âge pouvait posséder une telle résistance physique. Quoique plus

jeune que lui et meilleur bretteur, lui-même commençait à haleter. Il avait l'impression que ses doigts douloureux allaient d'un instant à l'autre lâcher la poignée humide de son épée, et pourtant l'autre n'en continuait pas moins à se dépenser avec une énergie démentielle.

Barnevelt sentit soudain son pied buter contre quelque chose. Il recouvra péniblement son équilibre et gravit les marches menant au gaillard d'arrière, en sautillant pour éviter les larges coups de cimeterre qui cherchaient à lui cisailer les jambes. C'était véritablement un lourd handicap que d'avoir à combattre un énergumène qui cherchait de toute évidence à vous tuer, alors que l'inverse n'était pas vrai.

Il recula sur le gaillard d'arrière. Il fallait qu'il tente quelque chose contre Shtain maintenant, sinon l'autre était bien capable de finir par l'avoir. Il se fendit brusquement et toucha Shtain au coude, mais le Russe sembla être insensible et se rua encore plus furieusement de l'avant.

Soudain, Dirk se retrouva acculé contre le bastingage. Il était coincé entre l'arme tranchante et maléfique et la mer Banjao peuplée de ses délicieuses créatures. Derrière Shtain, il aperçut la large silhouette de Tangaloo, mais, pour une raison qu'il ne comprenait pas, George ne lui vint pas en aide.

Shtain s'arrêta pendant un instant, épongea son visage ruisselant, affermit son cimeterre dans sa main et se rua sur Barnevelt en poussant un grand cri sauvage. Tangaloo ne bougeait toujours pas. Cette fois-ci, ce serait l'un ou l'autre...

Au loin, Dirk entendit une sonnerie de trompette. En même temps, il aperçut quelque chose de sinueux qui fendit l'air et vint s'enrouler autour de la cheville gauche de Shtain en claquant sèchement. La corde se tendit d'un coup sec et la jambe du Russe se leva derrière lui. Il sautilla maladroitement sur un pied, perdit finalement l'équilibre et vint s'écraser lourdement sur le pont. Avant qu'il ait eu le temps de se relever, une masse sombre bondit sur lui et l'écrasa comme une galette. L'air siffla en s'échappant de la poitrine de Shtain comme d'un accordéon replié.

Barnevelt s'approcha rapidement et écrasa sous sa botte le poing qui tenait le cimeterre. Quand il eut pris l'arme, il ôta le casque de Shtain et lui assena un lourd coup du plat de son épée sur le crâne. Le célèbre explorateur tourna de l'œil comme une rosière prise de vapeurs.

Sur les navires majburiens, la victoire avait changé de camp. Les Sunqarumas se précipitaient sur les passerelles pour rejoindre leurs propres bâtiments. Il restait bien quelques rares nids de résistance, mais les pirates, dans leur ensemble, après avoir perdu presque le quart de leurs effectifs, ne pensaient plus qu'à fuir précipitamment. Dans cette débâcle, ils abandonnaient un arsenal d'épées, de lances, de haches, de casques, de boucliers et d'autres armes hétéroclites, ne prenant même pas le temps de ramasser leurs morts ou leurs blessés.

— Comment se fait-il, George, que vous soyez si adroit dans le maniement du fouet ? demanda Barnevelt à Tangaloo, qui était occupé à lier les mains de Shtain derrière le dos.

— Oh, c'est un petit talent que j'ai acquis en Australie. Je n'en suis pas particulièrement fier. Ces vulgaires sports de combat n'offrent aucun intérêt pour un homme de science comme moi.

— Dites-moi, pourquoi diable avez-vous attendu aussi longtemps pour me secourir ? Il a bien failli m'avoir !

— J'étais en train de vous filmer.

— Quoi ?

— Je vous filmais. Je dois dire que la séquence entre Igor et vous, vous battant comme deux démons, sera certainement un morceau de choix. J'attends avec impatience de la voir...

— Alors vous, s'étouffa Barnevelt, quel charmant ami vous faites ! Ah, ça... Je me bats pour

sauver ma peau, je suis en train de perdre. Et vous, à quoi pensez-vous ? À me filmer. Je suppose que...

— Allons, allons, tenta de l'apaiser Tangaloa, je savais parfaitement qu'un escrimeur expérimenté tel que vous ne pouvait pas vraiment être en danger. Et puis tout s'est bien terminé, n'est-ce pas ?

Barnevelt ne savait plus très bien s'il devait rager, rire ou être flatté. Finalement, il décida que George étant définitivement incorrigible, il ne servait à rien de poursuivre la discussion.

— Pourquoi les Sunqarumas s'enfuient-ils ainsi ? demanda-t-il. Je croyais qu'ils avaient gagné.

— Regardez derrière vous.

Barnevelt se retourna et vit un spectacle qui le réjouit.

Les gongs martelant la cadence, la flotte alliée approchait dans un ordre impeccable, avec le *Kumanisht* en tête tirant une haute galère à voiles carrées et munie de chaque côté d'une double rangée de quatre-vingts à cent rames, à la mode dourienne.

Pendant ce temps, les pirates avaient tous regagné leurs bords et s'activaient à rejeter les passerelles et les grappins qui retenaient leurs bateaux aux navires majburiens. Avant même d'être complètement libérés, leurs rames frappèrent la surface jonchée d'algues, de débris et de cadavres, pour opérer une retraite précipitée vers le chenal protecteur.

Barnevelt leva machinalement les yeux et vit que le soleil baissait déjà à l'ouest. La bataille avait duré presque tout l'après-midi.

Maintenant le soleil s'était couché. Shtain, proprement ficelé, avait été mis en sécurité, et les blessures de Barnevelt, deux coupures très superficielles, avaient été pansées. Dans la grande cabine du *Junsar*, les amiraux de la flotte alliée s'étaient réunis sous la présidence du commandant en chef.

— Alors, seigneur Snyol, qu'en dites-vous ? s'écria le prince Ferrian. Les hommes prétendent que vous avez fait sauter trois têtes pirates d'un seul coup d'épée et que vous avez presque gagné la bataille à vous tout seul. Est-ce vrai ?

— Ils exagèrent. Mais je dois avouer que j'ai réussi, avec l'aide de Tagde, à capturer ce Terrien que je recherchais, et j'en suis assez heureux.

— Faites-moi une faveur, demanda la reine Alvandi. Permettez-moi de le faire frire dans l'huile bouillante. Les pirates de notre monde sont déjà terribles, mais ceux d'autres...

— J'ai d'autres desseins pour lui, Votre Altesse. Prince Ferrian, racontez-moi ce qui est arrivé de votre côté.

— Oh, ce ne fut pas une grande et terrible bataille... ce fut plutôt une comédie digne du génie de Harian. Vous devez savoir que sur ses monstrueux bateaux, Dour se sert d'esclaves comme rameurs parce qu'ils ne peuvent pas payer plusieurs milliers de rameurs libres, en dépit de tout l'argent qu'ils ont si mal gagné. L'usage veut qu'avant une bataille on enchaîne chaque esclave à son banc au moyen d'un anneau rivé dans le pont.

» Alors, cette flotte imposante fonçait sur nous comme une horde de bishtars sauvages. Mais, apercevant nos mâts loin à l'horizon, ils pensèrent qu'ils avaient tout le temps de se préparer quand arriva au-dessus d'eux, tout à coup, mon premier planeur qui laissa tomber sa jarre d'eau sur le navire amiral. Mon pilote avait su viser juste, le projectile s'écrasa en plein milieu des bancs de nage, avant que les maîtres-galériens aient eu le temps de passer et de verrouiller les fers. À ce moment, de là où nous étions, nous entendîmes un vacarme épouvantable ; les fondaqas libérées de

leur récipient avaient envahi le pont, mordant et se tortillant dans tous les sens. Les hommes criaient, ceux qui avaient été mordus hurlaient atrocement dans une ultime agonie.

» Quand, à coups de fouet, les maîtres-galériens eurent plus ou moins rétabli l'ordre, arrivèrent deux autres cadeaux du ciel, tout aussi empoisonnés. Là, les esclaves devinrent carrément fous et se mutinèrent. Ceux qui n'étaient pas encore enchaînés délivrèrent les autres et se précipitèrent, à mains nues, sur leurs gardes-chiourme et les soldats. Leur nombre supérieur vint à bout des armes et le carnage fut total. L'amiral n'eut la vie sauve qu'en s'extirpant à toute vitesse de sa cuirasse et en sautant à la mer, où un canot vint le repêcher.

» Pendant ce temps, mes autres pilotes ne restaient pas inactifs. Ils laissèrent bien tomber quelques jarres à l'eau, mais les autres atteignirent leur cible avec de merveilleux résultats. Voyez-vous, général, même si les esclaves étaient enchaînés sur les autres bâtiments, la présence de ces créatures monstrueuses qui sautaient dans tous les sens détruisait toute discipline et rendait toute manœuvre impossible. En bref, notre arme géniale démoralisa tellement l'adversaire que quelques bateaux ennemis firent demi-tour avant même que nous arrivions sur eux.

» D'autres, voyant le carnage qui continuait à se dérouler sur le navire amiral et ne sachant pas que leur commandant en chef avait été sauvé – il n'avait même pas eu le temps de prendre son étendard –, hésitèrent tant et si bien qu'une des grandes galères ne manœuvra même pas pour éviter le coup d'éperon du *Saqqand* du Suruskand, qui la prit par le travers et la coula en quelques instants. Voyant cela, les autres prirent la poudre d'escampette et filèrent à toutes rames. Nous nous amarrâmes au navire amiral, où la mutinerie faisait toujours rage, et nous montâmes à bord pour rétablir l'ordre sur notre prise de guerre. Voilà... En tout et pour tout, nos pertes se montent à un planeur et son pilote. Le malheureux a raté son atterrissage.

Le lendemain matin, alors que le rond rouge de Roqir faisait son apparition au-dessus de l'horizon brumeux, les trompettes de l'armada sonnèrent l'assaut. Le *Junsar*, portant encore les traces de la bataille de la veille, pénétra le premier dans le chenal, suivi par l'escadre majburienne.

Sur la masse de terpahla solide, de part et d'autre de la voie d'eau qui menait au repaire pirate, des troupes chaussées de squis avaient été débarquées et s'étaient déployées en croissant. Au début, les hommes titubèrent et conservèrent péniblement leur équilibre sur cette surface glissante et trop meuble. Quelques-uns tombèrent et durent être repêchés. Quand toutes les unités furent en place, les trois lignes avancèrent de front : la première, équipée de larges boucliers en osier destinés à assurer leur protection et celle des lignes arrière, les hommes de la deuxième ligne portant des lances et la troisième étant uniquement composée d'archers.

Aucun bruit ne parvenait de la cité pirate. Les Sunqarumas avaient profité de la nuit pour regrouper leurs bateaux les uns contre les autres de manière à former une sorte de citadelle au centre desquelles se trouvaient les plus grandes galères, entourées d'une rangée de plus petites. L'ensemble était cerné d'un amoncellement hétéroclite de radeaux et de bâtiments de toutes sortes. Cette formation avait l'avantage d'offrir aux gros navires un abri où ils ne risquaient pas d'être éperonnés, du moins tant que la première ligne de protection n'aurait pas été déblayée.

Dans ce silence oppressant, le *Junsar* avança. Sur les rives du chenal, les troupes à squis progressaient, elles aussi, opérant un mouvement tournant afin de prendre le repaire pirate à revers.

Quand il fut à portée de catapulte, le *Junsar* ralentit pour laisser passer en tête la birème *Saqqand*. C'était ce même vaisseau qui s'était couvert de gloire la veille en éperonnant et coulant une galère de Dour trois fois plus grande que lui.

C'est alors que des claquements d'arbalètes se firent entendre de la bordure extérieure ennemie. Plusieurs soldats à squis tombèrent, mortellement frappés. Barnevelt prit conscience que tous les pirates n'avaient pas dû se replier au centre du dispositif et que des arrière-gardes avaient été laissées à la périphérie pour retarder l'avancée de l'armée alliée. Les archers de la troisième ligne d'assaut répondirent en tirant par-dessus leurs camarades.

Le son sourd et vibrant d'une catapulte parvint de la citadelle flottante, et aussitôt apparut une flèche géante qui traça une haute courbe dans l'air avant de retomber à quelques mètres du *Saqqand*. Puis l'enfer de cris, de chocs, de bruits de catapultes, d'arcs et d'arbalètes reprit, comme s'il n'avait attendu que ce signal.

Le *Saqqand* fonça, éperon en avant, vers le radeau le plus proche. Aussitôt, le *Junsar* manœuvra pour se coller à tribord de la birème tandis que le *Douri Dejanai* de la reine Alvandi venait à bâbord. Derrière eux, d'autres bateaux obéissaient au même dispositif, comme une parade d'éléphants dressés, et les équipages jetaient des passerelles de bord en bord qui permettraient aux troupes d'assaut de gagner la cité flottante.

Barnevelt, debout sur la proue du *Junsar*, perçut les cris et le tumulte du combat qui devait se dérouler aux limites extérieures de la forteresse pirate, là où les troupes à squis essayaient de percer

les défenses ennemies pour prendre pied et pénétrer à l'intérieur du dédale flottant. Mais l'action se situait trop loin, et il ne voyait presque rien. Derrière lui, ses soldats étaient alignés pour descendre la corde à nœuds qui servait à passer sur le pont du *Saqqand*, alors que sur ce même bâtiment les hommes étaient déjà en train de grimper sur l'étrave qui se trouvait à hauteur du radeau. Dans quelques secondes, il prendrait pied lui aussi pour mener l'assaut contre les pirates retranchés.

C'est alors que de la citadelle parvint un déluge de projectiles comme Barnevelt n'en avait jamais vu : des boulets de catapulte, des carreaux d'arbalète, des flèches et un assortiment de pierres de tous poids et formes lancées à la fronde. Le tir était si soutenu que le sifflement rageur ne s'arrêtait pour ainsi dire jamais. La pluie mortelle vint s'écraser sur le radeau et le pont du *Saqqand*, blessant ou tuant une multitude d'hommes qui se préparaient à débarquer. Les survivants repoussaient les cadavres pour eux aussi se précipiter en avant, et se faire hacher à leur tour. Les plus heureux, qui arrivaient sains et saufs sur le radeau, devaient aussitôt faire face aux Sunqarumas qui accouraient pour colmater la brèche.

Barnevelt s'entendit hurler :

— Chargez ! Chargez ! En avant !

À présent, une nouvelle arme était entrée en jeu : une sorte de fusée ressemblant à un énorme javelot ou à une flèche immense de catapulte qui émergea brusquement entre l'enchevêtrement de mâts et s'éleva, laissant derrière elle une longue traînée de fumée épaisse. Les deux premières retombèrent dans l'eau, mais la troisième toucha le *Junsar* vers l'arrière, où elle éclata avec un rugissement effroyable, noyant le pont d'une nuée de débris enflammés. Les hommes alignés le long de la rambarde, attendant leur tour de monter à l'attaque, se dispersèrent et l'équipage entreprit d'éteindre la douzaine de débuts d'incendie qui s'étaient aussitôt déclarés. Un projectile identique vint s'écraser sur la proue du *Douri Dejanai*, causant d'importants dégâts.

L'attaque échoua. Les hommes remontèrent à bord. Des dizaines d'entre eux portaient encore, enfoncées dans leurs chairs, des flèches qui leur arrachaient d'horribles gémissements. D'autres, encore plus touchés, ou morts, gisaient autour du *Saqqand* et du radeau.

Sous le bombardement meurtrier qui ne diminuait pas d'intensité, il fallut des heures pour organiser un autre plan d'attaque. Barnevelt ordonna que les premières sections des troupes d'assaut soient équipées de boucliers d'osier comme les troupes à squis. Celles-ci avaient bien percé quelques brèches dans le dispositif de défense des pirates et avaient pris pied sur quelques bâtiments de la bordure externe, mais c'était à peu près tout ce qu'il savait, étant donné que les communications entre elles et les bateaux devaient nécessairement passer par des estafettes à squis, les seules pouvant assurer la liaison.

La deuxième attaque commença un peu après midi. Les soldats alliés, équipés cette fois de boucliers, prirent pied de nouveau sur le radeau avant qu'une contre-attaque les repousse encore une fois.

La longue journée krishnienne touchait à sa fin. Barnevelt fit mettre à l'eau tous les canots à rames et ordonna une attaque combinée. Les petites embarcations légères devaient faire le tour de la citadelle flottante et débarquer leurs troupes en plusieurs points à la fois.

Cette fois, les assaillants prirent et nettoyèrent une petite galère qui se trouvait sur le bord du chenal. Ils tenaient encore cette enclave quand Roqir disparut derrière l'horizon, mais, sous la lumière blafarde des trois lunes, une contre-attaque repoussa les troupes alliées de ce bastion avancé, et, à la nuit, la situation était la même qu'au début de la journée.

À la conférence du soir, le Dasht de Darya rapporta que les troupes à squis avaient occupé la plus grande partie de la bordure périphérique de la citadelle pirate.

— Oh, Ferrian ! s'exclama la reine Alvandi, pourquoi vos braves pilotes ne vont-ils pas bombarder le cœur de cette forteresse ? Ce serait la seule façon d'équilibrer le pilonnage...

— Cela ne servirait pas à grand-chose. En attaquant séparément, ils risqueraient de se faire abattre et ils ne sortiraient jamais vivants de ce repaire d'assassins sanguinaires.

— Ne serait-ce pas plutôt parce qu'ils ont la trouille de se battre vraiment ? Plusieurs de mes courageuses filles sont mortes aujourd'hui parce que vos héros trop délicats n'acceptent pas de prendre des risques...

— Ça suffit ! cria Ferrian. Qui a mis la flotte de Dour en déroute ? Mes hommes n'ont pas peur de vos femelles et ils pourraient leur...

— Vous n'êtes pas un guerrier, Ferrian. Vous ne savez qu'aligner des chiffres sur le papier, laissa tomber méchamment la vieille reine.

Barnevelt rétablit le silence en gueulant plus fort que tout le monde et en tapant sur la table. Même s'ils ne s'insultèrent plus, il était évident que la discorde régnait entre les différents amiraux. Chacun rendait l'autre responsable de l'échec de l'attaque et les discussions s'éternisèrent sans qu'une solution valable soit trouvée. Barnevelt se rendait compte que lui-même était mis en cause dans l'esprit de certains. Il devait reconnaître que son idée des squis, quoique brillante, n'était pas suffisante pour venir à bout du dispositif de défense ennemi, du moins pas avec les troupes dont il disposait.

Arborant l'expression de celui qui a entendu assez de balivernes, il se dressa.

— Demain, nous attaquerons de nouveau, en utilisant toutes nos ressources à la fois. Prince Ferrian, faites charger vos planeurs de fléchettes, de javelots et d'engins pyrotechniques, et faites remplir d'autres jarres de fondaqas. Seigneur Sofkar, faites avancer vos troupes de leurs positions actuelles. Ne craignez pas d'être dur, il faut que vos hommes aient plus peur de vous que de l'ennemi. Postez des archers sur squis tout autour de la limite du terpahla pour qu'ils arrosent continuellement la citadelle pirate. Reine Alvandi...

Quand les amiraux eurent regagné leurs vaisseaux, Barnevelt fit quelques pas sur le pont du *Junsar*. Il contempla les étoiles qui clignotaient dans le ciel et pensa à Zeï. Les quelques jours qu'il venait de passer loin d'elle n'avaient pas atténué les sentiments qui gonflaient son cœur, bien au contraire. Des pensées fantasques traversaient son esprit... Avec une petite équipe d'hommes décidés et braves, il pouvait très bien s'emparer de Zeï au nez et à la barbe des amazones de garde au palais, et, de là, fuir sur Terre... Naturellement, tout cela était idiot !

Des bruits dans l'obscurité lui apprirent que les équipes de secours s'occupaient à ramasser et à soigner les blessés sur le *Saqqand* et le radeau qui lui était accolé. D'autres accomplissaient une besogne nettement plus horrible : elles devaient déshabiller les cadavres avant de les découper pour en faire des appâts pour les fondaqas... Ça et là, des bruits de marteaux et de scies indiquaient que les charpentiers étaient au travail pour réparer les dégâts causés par la bataille.

La voix musicale de Tangaloa lui proposa un cigare.

— Merci, répondit-il. Si nous sortons de ce guêpier, je vous jure que je serai heureux d'abandonner tout cela.

— Pourquoi ? Vous vous en tirez très bien... vous êtes l'image même du héros, etc., etc.

— Nous tenons Igor, notre film, et l'argent que la reine nous a donné...

— Vous voulez dire *vous* a donné ! Cet argent vous appartient, pas à la société.

— C'est une bonne idée. Malheureusement, je ne pense pas que Panagopoulos aura le même point de vue que vous.

— Ne le lui dites pas. À propos d'argent, croyez-vous que nous devrions réclamer la récompense que notre société avait offerte pour Shtain ? Après tout, c'est nous qui l'avons sauvé. Si cela avait été quelqu'un d'autre, il aurait bien fallu le payer.

— Mon cher George, je suis *positivement* sûr que Panagopoulos ne marchera jamais dans cette combine. Mais, pour en revenir à nous, cette guerre ne nous concerne plus. Que faisons-nous ici ? Aider ces pauvres Krishniens à s'entre-tuer... au risque de recevoir une flèche ou un coup d'épée nous-mêmes ? Pourquoi ne prendrions-nous pas Igor et ne filerions-nous pas d'ici en douce en empruntant un canot ?

— J'aimerais faire quelques prises de vues à l'intérieur de la cité pirate. Les vôtres sont beaucoup trop sombres.

— Et celles que vous avez déjà faites ?

— Elles ne valent rien. Les Films cosmiques ne les accepteront jamais. De plus, une fuite comme vous me le proposez ne servirait à rien. Ils se rendraient très vite compte de notre absence et enverraient leurs planeurs à notre recherche. Nous serions très vite rattrapés. Plusieurs des amiraux sont violemment anti-Terriens et je n'ose pas penser à ce qu'ils nous réserveraient après nous avoir ramenés et démasqués.

— Alors, je pourrais prétendre être malade et passer le commandement à Ferrian. Il est sûr de pouvoir toujours faire mieux que les autres.

— Vous oubliez quelque chose, Dirk. Igor est toujours sous pseudo-hypnose osirienne et...

— Oui, je sais, marmonna Barnevelt, et il risque de garder des traces psychotiques si ce n'est pas un Osirien qui le délivre de cet état.

— Précisément. C'est pourquoi il nous faut ce Sheafasè vivant pour que nous l'obligions à restituer son esprit à notre distingué patron.

— Je ne crois pas que ce soit la seule solution. Il y a d'autres Osiriens, et je dois vous avouer que j'en ai marre de me battre et de toutes ces responsabilités qui pèsent...

— Écoutez-moi, gamin, l'interrompt sèchement Tangaloa. Je n'aime pas beaucoup forcer les gens, mais je crains que nous *devions* continuer ces réjouissances. Vous êtes peut-être l'amiral en chef de cette armada, mais n'oubliez pas que je suis votre supérieur dans la société Igor Shtain & Cie !

Barnevelt fut stupéfait de voir le charmant et lymphatique Tangaloa faire preuve, pour la première fois, d'autorité. Pour cela, il fallait que George ait pris très au sérieux ses recherches xénologiques... ou quelque chose d'autre...

— Ah, *tamates* ! jura Dirk. Ne croyez pas que cela m'impressionne. Je connais des sorts plus pénibles que de ne plus avoir l'honneur de travailler pour Igor Shtain & Cie.

— On ne va pas se bagarrer, tous les deux, reprit Tangaloa d'un ton plus conciliant. Si vous pouvez trouver un moyen pour que je passe une journée dans la cité des pirates à filmer, cela me va. Ce n'est pas la bagarre qui m'intéresse.

— D'accord. Je vais voir si cela est possible.

— Bien. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, j'ai un rendez-vous.

— *Quoi ?*

— Un rendez-vous. Avec une des soldates de la reine Alvandi, afin de mener certains travaux ethnographiques. Voyez-vous, sous leurs oripeaux guerriers, je les trouve très féminines, même selon un point de vue polynésien. Ce qui... hum... constitue la preuve évidente de ce que je vous disais l'autre jour sur la stabilité des structures culturelles de base. *Cheerio* !

Le lendemain matin, de lourds nuages bas accompagnés d'un brouillard épais clouèrent les planeurs du prince Ferrian sur la plate-forme et réduisirent l'efficacité des tirs à longue portée. Sous la lumière grisâtre de l'aube, il apparut que les assiégés avaient érigé des remparts constitués de madriers autour de la citadelle. Des espaces avaient été ménagés comme meurtrières pour les archers. Cette palissade était hérissée de pieux et de piques qui en rendaient l'approche difficile.

Après les derniers préparatifs, les trompettes sonnèrent. Les hommes avancèrent de nouveau vers leur objectif. De nouveau, les catapultes résonnèrent, de nouveau les arcs se détendirent en vibrant, de nouveau les épées cliquetèrent, et de nouveau les blessés hurlèrent leur douleur.

Au soir, les troupes alliées avaient réussi à repousser les Sanqarumas des défenses extérieures et avaient même pénétré légèrement dans la cité proprement dite. Mais, cette fois-ci comme la veille, les pertes étaient lourdes et rien ne laissait supposer que la victoire était acquise.

Les amiraux, dont deux portaient des pansements, tinrent leur réunion quotidienne. L'ambiance s'était encore dégradée et ils s'insultaient réciproquement comme des roquets hargneux.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me prêter main-forte lorsque j'ai demandé de l'aide ?

— Seigneur Ferrian, pouvez-vous me dire à quoi servent vos satanés planeurs, tranquillement rangés sur le *Kumanisht* pendant que des femmes et des hommes courageux meurent à chaque instant ?

— Madame, dois-je vous faire un dessin ? Un seul de mes pilotes vaut au moins six de vos femelles...

— Où est passé le prétendu génie si célèbre du général Snyol ?

— Nous devrions cesser ces attaques de front qui ne nous rapportent rien et affamer ces bâtards pour les faire sortir de leur trou.

— C'est une conférence de lâches, ici !

— Qui est lâche ? Je vous...

Barnevelt essayait sans grand succès de rétablir l'ordre quand une sentinelle frappa à la porte de la cabine.

— Mes seigneurs, dit-elle, un bateau pirate est là, avec un parlementaire qui demande à être reçu.

— Faites-le entrer, dit Barnevelt, se réjouissant de cette interruption.

Si l'ennemi en était réduit à venir parlementer, cela prouvait que la bataille touchait à sa fin. Des pas se firent entendre dehors. La sentinelle annonça :

— Gizil bad-Bashti, grand-amiral du Sunqar !

— Gizil le Sellier, coassa la reine Alvandi. Infâme mécréant ! Attends que je te...

— Vizqash ! jura Barnevelt, apercevant le visage légèrement balafré du jeune Krishnien qu'il avait connu à Novorecife sous le nom de Vizqash bad-Murani.

L'homme, se tenant fièrement sur le seuil de la porte, enleva son casque et s'inclina, un sourire moqueur aux lèvres.

— Gizil bad-Bashti, alias Gizil le Sellier, alias Vizqash le Mercier, à votre service, gouailla-t-il.

Je salue mon ancienne connaissance Snyol de Pleshch, alias Gozzan le Commissionnaire, alias...

Il ne termina pas sa phrase, mais envoya une grimace entendue à l'adresse de Barnevelt, qui lui nomma les personnes présentes. Quand ce fut fait, Dirk demanda :

— Depuis quand êtes-vous chef des Sunqammas, Gizil ?

— Depuis la quatrième heure de la journée d'aujourd'hui, quand notre ancien chef, Sheafasè l'Osirien, est mort d'une blessure de flèche reçue la veille.

— Sheafasè est mort ? s'écria Barnevelt en échangeant un regard consterné avec Tangaloa.

Si l'Osirien n'était plus là pour guérir Shtain de son état hypnotique, il leur faudrait modifier radicalement leur plan.

— Oui, répondit Gizil-Vizqash. Ma promotion inhabituellement rapide a été provoquée par les pertes qui ont frappé notre haut commandement. Gavao a péri lors de notre raid sur Ghulindé. Qorf et Urgan ont été tués par le puissant Snyol quand celui-ci est venu arracher la princesse de nos mains. Et même le Terrien, Igor Shtain, qui avait rapidement gravi les échelons depuis son enrôlement sous notre bannière, était porté manquant dès le premier jour de la bataille. C'est pourquoi... me voici grand-amiral.

» À propos de l'incursion du seigneur Snyol dans notre cité pour délivrer la princesse : lors d'une visite de l'un de nos bateaux-entrepôts en préparation du siège, nous avons découvert un jeune homme, habillé en commissionnaire de la Mejrou Quarardena, profondément endormi sur un sac de tunestas. À nos questions il a répondu être un compagnon du général Snyol, le supposé Gozzan. Il dit avoir participé avec lui à l'enlèvement de la princesse, et, s'étant trouvé séparé de ses compagnons, il se tenait caché sur le bateau en question, où il aurait subsisté grâce à nos provisions. Il prétend s'appeler Zakkomir bad-Gurshmani et être un pupille du trône. Est-ce vrai, reine Alvandi ?

— Cela se pourrait. Qu'avez-vous fait de ce garçon ?

— Rien encore. Son sort dépend du mien, au cas où vous penseriez qu'il est inutile de respecter un émissaire de pirates comme moi.

— Intéressant, répondit froidement Barnevelt, mais je suppose que ce n'est pas pour nous dire cela que vous êtes venu ici. Vous rendez-vous ?

— Nous rendre ? (Les antennes de Gizil tressaillirent.) Quel mot ignoble ! Je dirais plutôt que je suis venu discuter avec vous des conditions honorables grâce auxquelles nous pourrions mettre fin à ce conflit meurtrier pour vous comme pour nous.

— Finissons-en avec ce bavardage, cria l'amiral du Suruskand. Réglons le sort de ce brigand avec une bonne corde pour le pendre et lançons une attaque féroce pour écraser ses semblables. Pour en être réduits à venir discuter avec nous, ils doivent manquer d'hommes et de munitions.

— Attendez, l'arrêta la reine Alvandi. Vous oubliez, monsieur, qu'ils tiennent mon gentil Zakkomir prisonnier.

— Ah ah, s'écria Ferrian, on se radoucit. Vous d'habitude si agressive, voilà que vous parlez de prudence et de modération ?

— Dites ce que vous avez à dire, maître Gizil, intervint Barnevelt.

— Considérons nos situations respectives, reprit calmement le chef des pirates. Grâce à l'aide de Da'vi, vous avez mis en déroute nos alliés venus à notre rescousse. Mais ne croyez pas qu'ils soient rentrés directement dans leur lointaine contrée. Il est plus que certain que l'amiral va considérer la dégradation, sinon le châtement suprême, qui risque de l'attendre à son retour à Dour et qu'il fera faire demi-tour à sa flotte pour vous attaquer de nouveau.

» D'autre part, il n'est pas besoin d'être un grand devin pour se rendre compte que votre armée a subi de lourdes pertes en trois jours de combat. On peut augurer que le quart de vos forces est mort ou mis hors de combat. C'est pourquoi, même si vous repartiez maintenant, vous auriez encore beaucoup de bâtiments, mais peu de rameurs pour les faire avancer. Une autre journée de bataille et vous risquez d'avoir la majorité de vos bateaux immobilisés.

» À présent, examinons notre situation. Il est vrai que nous sommes cernés de toute part, et, en supposant que la flotte ourienne ne revienne pas, nous dépendrons de nos seules ressources, alors que vous pourrez vous approvisionner et faire venir des renforts. Il est vrai aussi que nous commençons à manquer d'armes et de soldats. Et vrai que nous avons été repoussés de nos avant-postes de défense par les troupes venues en contournant le terpahla et en marchant sur des planches de bois. Je tiens à dire que l'auteur de cette invention prodigieuse doit appartenir au véritable Qarar réincarné.

» Cependant, nos charpentiers ont su édifier des protections qui nous ont permis de ne subir que peu de pertes dans nos rangs. Et, en ce qui concerne les armes, projectiles, eau et nourriture, même si nous n'en avons pas à profusion, nos réserves sont bien à l'abri au centre de notre forteresse.

» Maintenant, pour simplifier la démonstration, supposons que vos troupes arrivent finalement à atteindre nos défenses intérieures. N'oubliez pas que vos hommes auront à combattre des pirates entraînés n'ayant plus rien à perdre, et qui se battront donc jusqu'à la mort... tandis que les vôtres, aussi courageux et braves qu'ils soient, ne seront pas mus par la même énergie désespérée. Cela, combiné à un solide dispositif de défense, signifie qu'il vous faudra perdre deux ou trois hommes contre l'un des nôtres. Vous pourrez vous estimer heureux si ce carnage ne provoque pas des mouvements de mutinerie parmi vos unités avant que le siège soit levé.

» Et tout cela pourquoi ? La reine Alvandi, nous le supposons, convoite le Sunqar proprement dit, et elle voudrait bien aussi récupérer son pupille intact. Les autres en veulent à notre trésor et à notre flotte, et je sais que vous seriez bien aises, tous, d'être débarrassés de la présence importune de nos navires sur les mers. Ne dis-je pas la vérité ? Alors, si chacun de vous pouvait obtenir ce qu'il désire sans que le sang continue à couler, ne serait-ce pas folie et perversité de le refuser ?

— Quelles sont vos conditions ? demanda Barnevelt.

— Que tous les Sunqarumas soient déposés sur le continent sans qu'aucun mal leur soit fait, chaque homme étant autorisé à emmener sa famille et ses biens personnels, ce qui inclut son argent et ses armes.

Gizil fixa intensément Barnevelt et choisit soigneusement ses mots :

— Snyol de Pleshch est célébré dans le monde entier pour son sens de l'honneur, une qualité dont sont dépourvus beaucoup d'hommes dans notre triste époque. C'est pour cette seule raison que nous nous disposons à remettre notre sort entre ses mains, certains que nous sommes que, si le véritable Snyol répond de notre protection, nous n'aurons rien à craindre.

De nouveau ce regard entendu qui signifiait, Barnevelt en était persuadé : *Menez ces négociations comme l'aurait fait le vrai Snyol, sinon tout le monde apprendra que je vous ai connu à Novorecife et que vous étiez alors un Terrien.* Barnevelt ne put s'empêcher d'apprécier la subtilité de ce chantage.

— Voudriez-vous attendre dehors, monsieur ? dit-il, que nous prenions une décision à ce sujet.

Dès que Gizil fut sorti, le vacarme emplit la cabine.

— C'est une honte de laisser s'envoler ce gibier alors que nous le tenons presque...

— Non, ce type a raison sur certains points...

— ... nous n'accepterons jamais qu'ils emportent de l'argent. Qu'est-ce qui les empêcherait de partager le trésor entre eux pour qu'il nous file entre les mains ?

— Et leurs armes ? Ah, non alors !

— ... ils doivent être à bout de forces. Une bonne poussée et...

— ... nous devrions au moins réclamer les têtes des chefs.

Après une heure d'argumentations, Barnevelt demanda qu'il soit procédé à un vote. Les partisans de la lutte à outrance et les partisans de la paix, dont était maintenant la reine Alvandi, étaient à égalité.

— Moi, je vote pour la paix, déclara Barnevelt. Quant aux détails...

Quand Gizil fut réintroduit, Barnevelt lui annonça qu'ils accepteraient ses propositions à deux conditions : premièrement, les Sunqarumas ne pourraient emporter ni argent ni armes et, deuxièmement, ceux qui étaient originaires de Qirib devraient être déposés le plus loin possible de ce pays, par exemple, sur la côte sud-est de la mer Banjao. Cette dernière clause avait été réclamée par la reine Alvandi, qui craignait que ces mécréants reviennent dans son royaume pour y déclencher des troubles.

Gizil sourit largement.

— Son Altesse semble penser qu'après avoir une fois échappé à son joug nous *désirerions* y retourner de notre propre chef. Enfin, quoi qu'il en soit, je vais faire part de votre offre à notre conseil. Observerons-nous une trêve en attendant que la question soit réglée ?

Ainsi en fut-il décidé et l'émissaire des pirates s'en alla.

Le jour suivant, les troupes ennemies restèrent face à face dans un silence tendu et éprouvant. De part et d'autre, on réparait les dégâts et on fortifiait les positions. Un peu après midi, Gizil réapparut et des pavillons furent hissés pour convoquer les amiraux sur le *Junsar*.

— Mes seigneurs, dit le grand-amiral du Sunqar, vos contre-propositions sont dures, trop dures pour être acceptées par des guerriers ayant encore leurs armes à la main. C'est pourquoi je viens ici porteur d'un amendement. Le voici : que nos hommes aient le droit d'emporter avec eux une somme d'argent ne dépassant pas le montant d'un kard-or par personne afin qu'ils ne meurent pas de faim en attendant de trouver un travail honnête, et qu'ils puissent emmener chacun un poignard ou une dague pour ne pas se retrouver sans défense. D'autre part, seuls les ex-Qiribumiens valides comme moi-même devront être déposés sur des rivages lointains comme le demande la reine Alvandi. Les blessés, eux, seront débarqués dans des régions plus hospitalières et civilisées où ils pourront être soignés.

— Nous acceptons, répondit instantanément Barnevelt, avant de laisser la parole aux autres amiraux.

Quelques-uns d'entre eux lui jetèrent un regard noir ; la reine particulièrement, qui ressemblait plus que jamais à une vieille tortue en colère. Mais Barnevelt n'était pas décidé à laisser s'échapper cette promesse de paix qui le satisfaisait entièrement. S'ils n'étaient pas contents, c'était leur affaire. George et lui seraient bientôt partis et il ne s'inquiétait guère de ce que les futurs livres d'histoire krishniens diraient de lui.

— Ô Snyol de Pleshch, nous donnez-vous votre promesse solennelle ? demanda Gizil.

— Je vous la donne.

— Acceptez-vous de venir avec moi sur mon navire pour répéter votre serment à mes compagnons ?

— Oui.

— Holà ! s'écria le prince Ferrian. N'est-ce pas mettre votre tête dans la gueule du yeki ? Faire confiance à ce point à ces vauriens ?

— Je crois que je peux leur faire confiance. Cet homme sait très bien ce qui arriverait à ses amis et à lui-même s'ils essayaient de me jouer un sale tour. De toute façon, c'est vous qui prendrez le commandement si je ne reviens pas.

Barnevelt partit avec Gizil. Ils débarquèrent et durent escalader les remparts des premières défenses avant de passer sur les grandes galères qui constituaient le cœur de la forteresse pirate. Durant le trajet, Barnevelt se rendit compte de nombreux dégâts et aperçut plusieurs morts et blessés, mais aussi beaucoup d'hommes valides. Gizil avait donc dit la vérité à ce propos.

Quand il fut au milieu des officiers, il répéta sa promesse.

— Bien sûr, il faudra vous soumettre à une fouille, ajouta-t-il.

Ils couchèrent les termes de l'accord sur le papier et apposèrent leur signature au-dessous. Maintenant, il ne manquait plus que le paraphe des amiraux de la flotte alliée. Tout cela prenait bien

trop de temps au gré de Barnevelt, mais il fallait en passer par là.

Zakkomir, aussi guilleret que d'habitude, mais le visage débarrassé des rondeurs de l'enfance, fut relâché. Barnevelt le fit asseoir à ses côtés.

— Voulez-vous me rendre un service ? demanda-t-il.

— Je donnerais ma vie si vous me l'ordonniez, seigneur Snyol.

— Je ne vous en demande pas tant. Simplement, oubliez que les pirates étaient à notre recherche, Tagde et moi. D'accord ?

Le reste de la journée se passa à fouiller les Sunqarumas un à un pour savoir s'ils n'emportaient pas plus d'armes et d'argent que cela leur était autorisé et à les embarquer dans les différents vaisseaux alliés prévus à cet effet. Comme les anciens Qiribumiens, qui représentaient à peu près la moitié du total des forces pirates, devaient tous être débarqués au même endroit, ils furent regroupés sur un transport de troupes du Suruskand, le *Yars*.

La reine Alvandi insista pour que ce bateau soit doté d'un équipage qiribumien, en plus des amazones qui devaient garder les prisonniers.

— Je ne serai satisfaite, dit-elle, que quand l'une de mes filles m'aura assuré que ces renégats ont été déportés dans un endroit d'où ils ne pourront pas rejoindre Qirib avant des années.

Sous les rayons sanglants du soleil couchant, les pirates valides s'alignèrent avant de s'embarquer sur le *Yars*. Il y avait trois cent quatre-vingt-dix-sept hommes, cent vingt-trois femmes et quatre-vingt-six enfants, sans compter les rameurs qiribumiens qui étaient chargés de ramener le bateau. Quand tous se furent difficilement entassés, le *Yars* alla mouiller à l'embouchure du chenal, en attendant l'ordre du départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin.

Barnevelt dîna seul, Tangaloa étant dehors pour quelque motif inconnu. Après son repas, il descendit dans un canot qui le mena du *Junsar* sur le *Douri Dejanai*. C'était la première fois qu'il pénétrait dans la cabine de la reine. Deux cloisons étaient encore noircies, conséquence d'un incendie causé par l'explosion de la fusée pirate. Il fut surpris d'être accueilli par un cri rauque qu'il n'avait pas entendu depuis longtemps :

— *Baghan ! Ghuvoi zu !*

C'était Philo, dans sa cage. Il était là, lui aussi. Le perroquet le considéra d'un œil soupçonneux, puis il ouvrit l'autre, semblant reconnaître Barnevelt, et se laissa gratter les plumes sans essayer de mordre.

La reine Alvandi entra à cet instant.

— Vous et moi sommes les seules personnes qui sachions y faire avec ce monstre. Moi, il me craint, et vous, il semble que vous ayez un étrange pouvoir sur les étranges créatures. Versez-vous une coupe de cet excellent falat... là, dans cette carafe. Je suppose que vous présiderez la réunion de ce soir, où nous nous partagerons le butin ?

— Oui, et cela ne m'amuse pas. Tout le monde voudra en prendre plus que le voisin. Enfin, je me console en me disant que ce sera un de mes derniers actes de commandant en chef.

— Oh, il n'est pas besoin de bagarre ! Vous n'avez qu'à leur annoncer votre décision et faire en sorte qu'ils s'y tiennent. Moi, je ne demande que ce qui doit justement me revenir : le Sunqar en entier, plus ma part proportionnelle des vaisseaux et du trésor des pirates.

— C'est bien ce que je craignais.

Elle haussa négligemment les épaules.

— Il n'y aura pas d'ennuis si vous ne réclamez pas un quart de butin pour vous.

— Vous allez être étonnée, mais je ne veux rien prendre pour moi.

— *Quoi ?* Vous êtes idiot ou quoi ? Ah ! à moins que ce soit une finasserie pour piquer le trône de l'un d'entre nous ? Ha ha ! Chercheriez-vous à vider ce freluquet de Sotaspé ?

— Je n'ai jamais songé à une pareille infamie. J'ai de l'estime pour Ferrian.

— Voulez-vous me dire ce que l'estime a à voir avec la politique ? Il ne fait aucun doute que Ferrian vous estime, lui aussi, mais, pour le bien de son pays, il n'hésiterait pas à vous faire couper la gorge. De toute façon, cela n'a aucune importance, j'ai d'autres desseins en ce qui vous concerne.

— Pardon ? s'enquit Barnevelt, légèrement inquiet.

Il commençait à redouter les décisions d'Alvandi et ne tenait pas du tout à en faire les frais.

— Si vous le désirez, abandonnez vos droits au butin et ne craignez pas d'étaler ouvertement votre désintéressement, comme Abhar le Fermier dans la fable. Ainsi, les autres n'oseront peut-être pas se montrer trop gourmands. Mais n'oubliez pas d'insister pour que votre part me revienne. Comme cela, ça restera dans la famille. Vous voyez, je vous pardonne l'affront que vous m'avez fait cet après-midi en acceptant la requête de ces voyous à propos du débarquement des Qiribumiens blessés près de...

— Justement, c'est de cela que je suis venu vous parler, l'interrompit Barnevelt. Les blessés ne constituent pas un problème puisqu'ils sont mélangés avec les autres. Mais j'ai fait quelques calculs et je me suis rendu compte que les réserves d'eau et de nourriture du *Yars* sont insuffisantes pour emmener les pirates valides et leurs familles jusqu'où vous voulez qu'ils soient déportés. C'est pourquoi il faut que nous les divisions en deux bateaux, ou bien...

— Vous dites des âneries ! le coupa sèchement Alvandi. Avez-vous pensé un instant que je désirais vraiment faire débarquer ces voyous, ces assassins ? Pour qu'après ils viennent fiche le bordel dans mon royaume ? Vous me prenez pour une idiote ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le capitaine du *Yars* a reçu mes ordres. Dès qu'il sera hors de vue, il doit jeter ces mécréants à la mer avec leurs catins et leurs morveux. Quand on a un furoncle, il ne faut pas craindre de l'inciser.

— Halte-là ! Je ne le permettrai pas.

— Ah oui, et pourquoi, maître Snyol ?

— Parce que je leur ai donné ma parole.

— Et pour qui vous prenez-vous, par Hishkak ? Vous n'êtes qu'un vagabond étranger que j'ai élevé, par ma grâce, au rang de commandant en chef de cette expédition. Maintenant, c'est terminé. Vous n'êtes plus rien, sinon un de mes sujets, qui doit obéir à mes ordres. Et, dans le cas présent, j'ordonne que...

Tout à coup, une phrase prononcée un peu plus tôt par la reine revint à la mémoire de Dirk. Sur le moment, il n'y avait pas pris garde, mais maintenant elle torturait son esprit, le glaçant de terreur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire... que ma part restera dans la famille ?

— Exactement ce que vous avez déjà deviné. Il est clair comme les cimes de Darya que ma fille est amoureuse de vous. C'est pourquoi je vous ai choisi pour être son premier consort, afin de la servir en accord avec nos ancestrales et respectées coutumes jusqu'à ce que votre règne se termine. Nous réglerons facilement le problème du tirage au sort. Et j'espère que vous vous révélez plus comestible que ce Kàj de malheur, que nous avons si peu regretté !

Barnevelt resta figé, la respiration coupée. Il réussit finalement à articuler :

— Vous oubliez, madame, que je ne suis pas Qiribumien et que vous n'êtes pas dans votre royaume. Vous n'avez aucun pouvoir sur moi.

— C'est vous qui oubliez quelque chose, mon petit bonhomme. Je vous ai fait l'honneur de vous conférer la nationalité qiribumienne à votre retour à Ghulindé avec Zeï. En ne la refusant pas, vous avez implicitement accepté les devoirs légaux qu'un tel statut implique. N'importe quel docteur en droit vous le confirmera. C'est pourquoi il vous faut cesser sur-le-champ de vous opposer à mes ordres et...

— Ah oui ? Je regrette, mais je ne suis pas disposé à vous obéir. Je n'épouserai pas votre fille et je ne vous laisserai pas massacrer des prisonniers de guerre.

— C'est comme ça ? Je vais vous montrer, traître ! Rebelle !

Sa voix s'éleva en un cri grinçant et elle se précipita dans un coin de sa cabine pour fouiller dans un tiroir.

Barnevelt comprit aussitôt qu'elle était en train de chercher un flacon de parfum au janru pour en vaporiser sur lui. Une bouffée de cette drogue diabolique et il serait asservi au moindre de ses ordres comme un vulgaire automate. Un sort pire que la mort !

Elle s'était mise entre la porte et lui. Il était bel et bien coincé.

— *Grrrrkk !* grogna Philo, réveillé par le vacarme.

En un éclair, le jeune homme entrevit la seule défense qui lui restait. Il se précipita vers le perchoir du perroquet, saisit l'animal et enfouit son long nez dans l'épais plumage avant de renifler de toutes ses forces. Jamais auparavant il n'avait pensé que son rhume des foins lui servirait dans des circonstances aussi dramatiques.

Philo cria d'indignation, se débattit et arracha un bout du lobe de l'oreille gauche de Barnevelt, aussi nettement qu'un contrôleur poinçonnant un billet.

Barnevelt, les yeux rouges et larmoyants, le nez coulant, et tout sanguinolent du fait de sa blessure, tira son épée pour repousser Alvandi, qui s'était ruée sur lui pour l'inonder de parfum avec un gros vaporisateur. Il réussit néanmoins à sourire.

— Davré, dit-il, zi ba diction d'est pas bonne. Rendez dans botre chambre à goucher et daisez-bous, zinon Zeï zera reine sans que bous ayez besoin d'abdiquer !

Il appuya cette tirade en posant la pointe de son épée sur l'estomac du vieux dragon. Alvandi, grognant un chapelet de malédictions comme une véritable sorcière gitane, recula devant l'arme qui lui piquait le ventre. Quand ils furent dans la chambre à coucher royale, Barnevelt ramassa tous les draps qu'il put trouver et les déchira.

— Mes plus beaux draps, se lamentait la reine, ceux que j'avais hérités de ma grand-mère !

Quelques instants plus tard, ses plaintes furent étouffées par le bâillon solidement noué autour de son auguste bouche. Puis, utilisant les restes de tissu, Barnevelt finit de la ligoter. Quand elle fut ficelée comme un vulgaire saucisson, il la souleva et la porta dans sa penderie où il l'enferma en

prenant bien soin de verrouiller la porte.

— Zon Altesse de ze zent bas bien, dit-il à la sentinelle qui gardait la cabine royale, elle de beut bas être dérangée. Faites abbrocher bon bateau, s'il bous plaît.

Malgré sa situation pour le moins périlleuse, il se sentait empli d'une étrange et pétillante exaltation. Il lui semblait que, avoir osé mettre la reine au pas, c'était un peu s'être délivré de l'emprise de sa mère. Des images de sa mère bâillonnée et ficelée lui traversèrent l'esprit tandis qu'il revenait sur le navire amiral.

Sur le pont du *Junsar* l'attendait Tangaloo.

— Je vous cherchais, lui dit-il en l'accueillant.

— Ça tombe bien, je vous cherchais moi aussi. Il faut que nous filions d'ici en vitesse. Alvandi a dans l'idée de massacrer tous les Qiribumiens pirates et de faire de moi son gendre avec tout ce que cela comporte, sans oublier le hachoir à la fin.

— Mon Dieu, qu'allons-nous faire ? Où est la vieille chauve-souris ?

— Ficelée dans sa penderie. On va prendre Igor avec nous et... voyons voir... Le *Yars* est à l'embouchure du chenal, n'est-ce pas ? Bon, nous prendrons le canot pour le rejoindre. Vous occuperez les amazones d'Alvandi pendant que je discuterai avec Vizqash... euh, je veux dire Gizil. Si tout se passe bien, nous prendrons le *Yars* et nous naviguerons jusqu'à Novorecife.

— Avec quel équipage ? les ex-pirates ?

— Pourquoi pas ? Ce sont des hommes désespérés, ils seront heureux de retrouver un chef qui s'occupe d'eux. Ils me feront confiance quand je leur aurai expliqué que j'ai préféré me mettre de leur côté plutôt que d'accepter de les laisser massacrer. C'est le genre de folie que le véritable Snyol aurait faite.

— D'accord ! s'exclama le xénologue d'un ton passionné.

Ils se dépêchèrent vers la cale.

— Donnez-moi des menottes, demanda Barnevelt au garde.

Puis ils entrèrent dans le réduit où Shtain, l'air apathique, était accroupi sur le sol.

— Tendez vos mains, ordonna Barnevelt. (L'autre obéit docilement et Dirk fit claquer les menottes à ses poignets.) Maintenant, en route !

Shtain les suivit sur le pont comme un somnambule et se laissa guider vers le canot qui les attendait.

— Remontez le chenal jusqu'au *Yars*, dit Barnevelt à ses rameurs. Lentement et sans bruit.

— Comment avez-vous réussi à éviter les vapeurs de *Nuits d'amour* ² que pulvérisait le vieux chameau ? demanda Tangaloo.

Il éclata de rire quand Barnevelt lui raconta son stratagème.

— Je veux bien être damné, s'écria-t-il. C'est la première fois que j'entends parler de quelqu'un sauvé grâce à des plumes de perroquet et à une allergie.

Un petit ponton flottant était amarré au *Yars*. Le canot se glissa contre et les trois hommes descendirent.

L'Amazone de garde leva sa lanterne et fit les sommations d'usage. Barnevelt se nomma.

— Excusez-moi, général Snyol. Oh ! c'est Taggo qui est avec vous ! Hé ! les filles, v'là Taggo qui vient s'amuser avec nous !

— Alors, c'est ainsi qu'elles vous appellent ? s'amusa Barnevelt. Essayez de les attirer dans le rouf. Dites-leur que vous allez leur apprendre le strip-poker ou n'importe quoi d'autre. (Il éleva la

voix.) Amiral Gizil !

— Je suis là. Que me voulez-vous, général Snyol ?

— Approchez-vous, Gizil, j'ai quelque chose à vous dire. Ne vous inquiétez pas, les filles... tout va bien. Allez vous divertir sur le pont supérieur avec Taggo. Je dois avoir un entretien avec les prisonniers.

Gizil sauta sagement du bastingage sur le ponton. Quand les amazones furent suffisamment loin pour ne plus l'entendre, Barnevelt lui raconta ce qui s'était passé.

Gizil frappa sa paume avec son poing.

— Quel imbécile je suis de n'avoir pas prévu un tel piège ! Maintenant nous sommes au courant grâce à vous, mais que pouvons-nous faire ? Regardez, nous sommes gardés, cernés, entourés d'ennemis, et nous n'avons rien de plus que quelques couteaux pour nous défendre. Qu'est-ce qui peut les empêcher de commettre leur forfaiture ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui. Êtes-vous disposés, vous et vos hommes, à m'obéir ?

— Vous voulez dire que vous passeriez de notre côté parce que vous nous avez donné votre parole d'honneur ?

— C'est bien ça. Après tout, je suis qui je suis, dit Barnevelt avec superbe, en utilisant l'expression favorite de Gizil, alias Vizqash.

— Permettez-moi de vous étreindre le pouce, seigneur ! Car, à présent, je me rends compte que vous possédez toutes les qualités morales du véritable Snyol de Pleshch, bien que vous ne soyez pas en réalité le héros nyamien. Mais ne craignez rien. Avec moi, votre secret sera bien gardé, je vous le jure. Maintenant, je sais que j'ai bien fait de ne pas vous dénoncer devant vos amiraux. Donnez-moi vos ordres !

— Quand Tagde aura emmené les soldates de garde dans le rouf, nous tiendrons une conférence avec vos officiers... s'il vous en reste...

— Seulement quelques-uns, mais ça ira.

— Nous leur dirons ce qu'il en est et, au moment opportun, nous bloquerons la porte de la cabine de l'extérieur. Après, on coupera les amarres et on filera. Si quelqu'un pose des questions, je m'en charge.

De la cabine leur parvinrent des échos de réjouissances pour le moins paillardes. Barnevelt pensa que la discipline parmi les éléments de la flotte alliée avait dû sérieusement se dégrader pendant les dernières heures, mais cela était dans l'ordre naturel des choses, se dit-il, après plusieurs jours de durs combats.

Les consignes furent transmises de bouche à oreille.

— Que vos hommes se mettent aux bancs de nage, ajouta Barnevelt, prêts à ramer. Le premier qui fait le moindre bruit aura affaire à moi. Qui a un couteau aiguisé ? Bon, coupez les amarres et repoussez le ponton avec une gaffe. Faites glisser la première paire de rames... doucement, doucement... Entourez les tolets de morceaux de tissu pour étouffer le bruit. Rien, pas de chiffons ? Alors, prenez les robes de vos femmes. Bon, ça va... Maintenant, une autre paire de rames... allez... doucement. Tenez, descendez le bonhomme avec les menottes quelque part à l'abri...

Le *Yars* commençait à glisser silencieusement le long du chenal quand une voix en dessous d'eux les arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Barnevelt en se penchant par-dessus le bastingage pour voir qui les hélait.

Un homme était debout dans un petit chaland et levait sa lanterne pour distinguer son interlocuteur.

— Je suis Snyol de Pleshch, ajouta Dirk. Tout va bien.

— Oh, c'est le seigneur Snyol ? Je croyais... euh... Ce n'est pas le *Yars*, où sont embarqués les pirates prisonniers ?

— Si, c'est le *Yars*, mais avec son équipage régulier seulement. Les prisonniers n'ont pas encore embarqué et nous sortons pour faire un exercice de navigation de nuit.

— Mais je les ai vus cet après-midi qui s'alignaient...

— Vous les avez vus monter sur le *Minyan*, de Sotaspé, où ils sont parqués pour l'instant. Le voilà, là-bas.

Il désigna une forme au loin, perdue dans la masse noire des vaisseaux au mouillage.

— Bon, ben..., dit l'homme d'une voix hésitante, si vous l'dites, c'est que c'est vrai.

Le chaland repartit dans la direction indiquée par Barnevelt.

— Ouf ! souffla ce dernier. Bon, la barre à droite toute... Ne changez pas de cap tant que je ne vous le dirai pas. Sortez toutes les rames ! Troisième rameur à bâbord, attendez mon signal ! Maintenant, ramez ! Sou-quez ! Sou-quez ! Sou-quez !

Ils sortirent de l'embouchure du chenal, laissant derrière eux l'immense armada tranquillement mouillée sur les rives de terpahla. Les lanternes des bâtiments ressemblaient de loin à des lueurs scintillantes de lucioles amoureuses. Dès qu'ils furent en pleine mer, Barnevelt se rendit compte que la brise soufflait du sud. Il fit mettre la barre au nord et hisser toute la surface de voilure pour en profiter au maximum. Bientôt, sous le ciel sombre et nuageux, le Sunqar disparut dans l'obscurité.

Barnevelt était en proie à des sentiments contradictoires. Si leur chance se maintenait, ils feraient une halte à Majbur et, de là, remonteraient le Pichidé jusqu'à Novorecife, où il libérerait les Sunqarumas.

De temps en temps, il lui arrivait d'être lassé de ces cheveux bleu-vert, de ces peaux olivâtres, de ces vêtements trop étroits et collants, de ces épées cliquetant à toutes les ceintures, de ces conversations creuses et emphatiques en gozashtandou guttural, psalmodiées et accompagnées de gestes démonstratifs. Il fouilla dans le ciel, essayant de deviner où se trouvait son soleil, s'il était visible de cette planète. Des images de New York défilaient devant ses yeux, le labyrinthe des rues et des autoroutes, un petit restaurant où la nourriture était bonne, un bar avec des lumières tamisées où il faisait bon boire un verre tout en discutant passionnément entre amis. Comme tout cela lui manquait !

Mais cela lui manquait-il *vraiment* ? Il allait revenir dans un New York ayant vieilli de presque un quart de siècle. Bien entendu, grâce à la gériatrie moderne, la plupart de ses amis et parents seraient toujours vivants et guère plus âgés, mais ils se seraient dispersés aux quatre coins du monde et l'auraient oublié. Maintenant, il y aurait une génération d'écart entre eux et lui et il lui faudrait bien une année pour se réadapter. Quelque temps avant de partir, il s'était acheté un chapeau de forme conique qui était à la dernière mode. Maintenant, il paraîtrait certainement aussi ridicule qu'un chapeau melon, si toutefois ceux-ci n'étaient pas revenus à la mode entre-temps. Il comprenait pourquoi des types comme Shtain et Tangaloa, qui n'arrêtaient pas de voyager à travers l'espace et le temps, formaient un clan à part.

Sa mère serait probablement là, elle aussi. Il avait été capable d'accomplir des actes aussi

difficiles qu'éclaircir le mystère du Sunqar, de sauver Shtain et de remplir le contrat pour les Films cosmiques... mais il n'était toujours pas capable de résoudre ses problèmes personnels. C'est-à-dire qu'il les avait résolus en s'éloignant d'elle de plusieurs années-lumière, mais son retour annulerait cet avantage et il se retrouverait au même point qu'avant son départ.

Il souffrait aussi d'un étrange sentiment de frustration, comme s'il passait à côté d'une chance qui lui était offerte. Il se souvenait de l'un de ses professeurs, qui prétendait qu'un jeune homme doit toujours obéir, au moins une fois dans sa vie, à ses impulsions romantiques :

« *Vis, rassasie-toi de toutes tes forces ! Profite de ta jeunesse, et débarrasse-toi de la vieille défroque des repentirs...* »

Certains n'hésitaient pas à envoyer paître leur patron ou adhéraient à un parti politique extrémiste, et lui se montrait prudent et timoré comme un vieillard.

D'un autre côté, emmener sur Terre une femme d'une autre espèce que la sienne lui semblait périlleux. La vie risquait de devenir rapidement infernale, pour lui comme pour elle, et en plus il y aurait sa mère qui...

Il s'efforça de penser à autre chose. Premier point, se servir de sa première expérience pour ne pas se laisser déborder par son équipage comme cela s'était passé sur le *Shambor* : se montrer aimable et correct, mais sans mièvrerie ni familiarité excessives.

Gizil vint au rapport.

— N'étiez-vous pas l'homme masqué contre lequel j'ai lancé un pot en grès dans la taverne à Jazmurian ? demanda Barnevelt.

Gizil sourit d'un air gêné.

— J'espérais que vous ne m'auriez pas reconnu, mais je dois avouer que c'était bien moi. Je devais détourner votre attention, c'est ce que j'ai fait en me querellant avec l'Osirien pendant que Gavao devait droguer votre coupe. Mais cet idiot a dû verser le produit dans la sienne. C'est bien le genre d'erreur que pouvait commettre un balourd comme lui.

— Comptiez-vous vraiment tuer Sishen ?

— Nnon... non, je ne crois pas, bien que de voir trembler de peur ce monstre hideux me remplissait de joie.

— À vous entendre, on pourrait croire que vous n'appréciez guère les Osiriens, et pourtant vous travailliez pour l'un d'entre eux.

— J'y étais obligé. Une fois que Sheafasè s'était emparé de votre volonté grâce à son pouvoir hypnotique, il était impossible de se délivrer de son emprise, quoique, en privé, beaucoup d'entre nous pensions que sa folie nous conduirait au désastre. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit. Si la roue de Da'vi n'avait pas tourné ainsi qu'elle l'a fait, mettant fin à sa vie de despote, il nous aurait forcés, tous autant que nous étions, à résister jusqu'au dernier homme.

— Quelles étaient vos intentions en ce qui nous concernait, Tagde et moi ?

— Vous enlever, ou sinon vous tuer. J'espère que vous ne le prenez pas comme une offense, sachant que nous obéissions alors aux ordres de Sheafasè. Grâce à ses accointances sur Terre, il avait été mis au courant des projets arrêtés d'Igor Shtain d'explorer le Sunqar et il avait aussitôt mis tous ses pièges en place pour empêcher une telle tentative, trop dangereuse pour lui.

Gizil expliqua à Barnevelt tous les rouages internes du trafic de janru, qui impliquait des Terriens, des Osiriens et des Krishniens. Puis il raconta comment ils avaient kidnappé Shtain en le mettant sous pseudo-hypnose avant même qu'il quitte la Terre ; comment Gizil, sous le nom de

Vizqash, avait été chargé de repérer les personnes qui débarqueraient à Novorecife sur les traces d'Igor Shtain, et ainsi de suite.

— Un des chefs de l'organisation est d'ailleurs l'un des officiers des Services des douanes interplanétaires et... que se passe-t-il ?

Un vacarme indescriptible filtrant à travers les parois de la cabine leur apprit que les amazones venaient de s'apercevoir qu'elles avaient été menées en bateau, sans jeu de mots.

Une vingtaine de jours plus tard, après avoir été obligé de faire un détour pour éviter une queue de cyclone et s'être deux fois dérobé devant des flottes non identifiées, le *Yars* arriva en vue de Majbur.

Barnevelt et Tangaloa laissèrent le bateau sous la responsabilité de Gizil et descendirent à terre. En dépit de ses airs parfois altiers, de son passé de pirate, et même de certaines tentatives d'assassinat qui avaient visé personnellement Barnevelt, ce dernier appréciait et respectait l'ancien chef des Sunqarumas.

Escortant Shtain, ils traversèrent la ville grouillante et se rendirent au bureau de Gorbovast, représentant officiel du roi Eqrar du Gozashtand à Majbur et, par ailleurs, représentant officieux des Services des douanes interplanétaires.

— Par tous les dieux ! s'écria-t-il en les apercevant, oubliant pour une fois son flegme de diplomate. La flotte de la Cité libre est arrivée il y a deux jours. Vos histoires extraordinaires m'ont déjà été racontées vingt fois. Je sais comment, à vous deux, vous avez dirigé la flotte alliée, et comment vous êtes venus à bout du Sunqar et aussi comment, après une dispute avec la vieille Alvandi, vous l'avez ficelée comme un unha pour le marché et volé un bateau du Suruskand chargé de pirates prisonniers avant de vous évanouir dans la nuit. Et vous voici ! Je ne comprends pas quelles raisons ont pu conduire des hommes d'honneur tels que vous à retourner ainsi leur veste aussi peu élégamment.

Barnevelt reprit le récit dès le début et lui expliqua le plan de la reine sur le sort qu'elle tenait à réserver aux prisonniers.

— Ah bon, sembla se réjouir Gorbovast. Cela me soulage. Enfin, on peut dire que vous êtes de sacrés idéalistes. Qui est ce clochard enchaîné avec vous ? Les lois de la Cité libre de Majbur interdisent la présence de criminels parmi des hommes libres, même des Terriens...

— Ce clochard, comme vous dites, répondit Barnevelt, est Igor Shtain. L'homme que nous cherchions.

— Igor Shtain, hein ?

— Lui-même. Les membres de l'organisation du janru l'avaient kidnappé sur Terre et l'Osirien qui commandait les pirates, a usé de ses pouvoirs mentaux pour le placer en état de pseudo-hypnose. Maintenant, il se croit un véritable Sunqaruma et ne reconnaît même plus de vieux amis comme nous. Sheafasè, le chef, est mort. Mais nous avons rencontré un autre Osirien du nom de Sishen, à Jazmurian, il y a quelque temps de cela. Il prétendait se diriger sur Majbur pour visiter votre merveilleuse cité. Savez-vous s'il est là en ce moment ?

— Non, mais nous pouvons nous renseigner. Allons voir le chef-syndic, ses bureaux sont dans le bâtiment d'en face.

Le chef-syndic, qu'ils avaient déjà eu l'occasion de rencontrer à Ghulindé, les accueillit et les félicita avec un empressement et une sincérité non feints, empressement qui redoubla après que lui eut

été fourni, à lui aussi, un résumé circonstancié des événements. Quand la situation de Shtain lui eut été expliquée, il convoqua son chef de la police. Celui-ci, à son tour, fit venir l'un de ses subordonnés, qui s'occupait des étrangers résidant à Majbur. C'était un homme capable, qui répondit aussitôt que le nommé Sishen était bien là, qu'il logeait au *Chunar* et qu'il se faisait fort de l'amener dans l'heure.

— Ne l'effrayez pas, lui recommanda Barnevelt. C'est un être timide. Dites-lui que de vieux amis à lui veulent le voir.

Quand les policiers furent sortis, le chef-syndic toussota d'un air gêné.

— Euh... cela m'ennuie de gâcher la joie que nous éprouvons de votre retour, mais il y a... euh... je dois vous faire part de... (Il fourragea dans son tiroir.) Voilà, j'ai reçu une lettre du président du Suruskand qui me demande de l'aide pour retrouver son bateau volé.

Barnevelt régla le problème du *Yars* d'un haussement d'épaules distrait.

— Il le retrouvera, son rafiot. Entre-temps, je lui paierai la location. Vous avez un carnet d'effets ?

Le chef-syndic lui passa un bloc de feuillets imprimés, assez différents des chèques utilisés sur Terre. Barnevelt prit le nécessaire d'écriture et rédigea un effet de cinq cents kards sur la Ta'lun & Fosq à l'ordre de la République du Suruskand.

— Envoyez-lui ceci et dites-lui que nous réglerons le solde plus tard.

— Je pense, dit le chef-syndic en souriant, qu'il se contentera de votre façon, euh... expéditive de traiter le problème. Je détiens aussi, monsieur, une autre lettre qui vous concerne. Elle est arrivée ce matin par le courrier diplomatique. Elle nous vient de Zakkomir bad-Gurshmani, un pupille de la reine Alvandi. La voici... Après les préambules habituels, voilà ce qu'il dit :

« Depuis notre retour à Ghulindé, mon sort est pire que lorsque j'étais prisonnier des pirates. Usant de falsifications dans la loterie, la reine m'a fait choisir comme premier consort de la princesse Zeï. Notre mariage doit coïncider avec la date de son accession au trône, le dix sifta, c'est-à-dire dans dix jours. Vous connaissez, maître Syndic, l'horrible fin à laquelle est voué celui à qui un tel honneur échoit. La princesse n'est pas plus heureuse que moi de cet état de choses, mais nous ne sommes que des marionnettes impuissantes entre les mains de ma royale tutrice, car elle n'entend absolument pas abandonner le pouvoir, même après avoir nominalelement abdiqué. Un seul être existe qui pourrait nous sauver : le puissant Terrien voyageant sur notre planète sous le pseudonyme de Snyol de Pleshch. »

Le Syndic leva son visage intelligent.

— Si je comprends bien, il s'agit de vous, monsieur ?

— C'est exact, monsieur, répondit Barnevelt.

Le haut magistrat sourit par-dessus ses lunettes.

— Monsieur, n'ayez aucune crainte d'avouer votre véritable origine dans ces lieux. Gorbovast et moi faisons partie des hommes éclairés qui luttons contre les violents préjugés à l'égard des Terriens que nourrissent beaucoup de nos congénères. Quelques-uns parmi nos meilleurs amis sont des Terriens, c'est pourquoi je pose la question : doit-on condamner toute la race terrienne parce que certains de ses représentants sont des rustres arrogants et insolents, se rengorgeant sans cesse de leur supériorité en toute chose ?

» Bon, revenons au sujet qui nous occupe. Je reprends :

» « Je ne savais pas que ce merveilleux héros était un Terrien. C'est Zeï qui me l'a appris après

mon retour du Sungar, bien que je m'en sois douté auparavant sans en avoir la certitude. Maintenant, voici le nœud de l'histoire. Il est un Terrien et Zeï aussi. C'est un secret que j'avais appris à la cour, mais que j'avais toujours tu jusqu'à présent. Elle n'est pas du tout la fille de la reine Alvandi, qui est stérile comme les rocs de Hargain, mais une orpheline terrienne vendue par des marchands d'esclaves à la reine, qui prétendit que c'était son enfant. Depuis ses plus jeunes années, elle a été forcée de se déguiser pour paraître Krishnienne. Vous comprendrez mieux les motifs qui ont poussé la reine dans cette affaire quand vous saurez que nos lois condamnent automatiquement toute souveraine qui n'aura pas pondu un œuf fertile durant les cinq années suivant son accession au trône.

» Pour en revenir à ce héros terrien, la princesse m'a révélé qu'elle a découvert sa fausse identité lors de leur fuite du Sunqar et qu'il a dû se rendre compte à son tour de sa véritable origine. En conséquence de quoi, elle avoue avoir été surprise par l'inconstance des sentiments qu'il lui manifestait... »

Le Syndic regarda Barnevelt.

— Je présume, monsieur, que vous savez à quoi ces termes se réfèrent. Je continue :

» « Étant Terrien, il est très probable qu'il naviguera avec ses compagnons jusqu'à Novorecife. C'est pourquoi nous vous prions, avec toute l'ardeur possible, de guetter son passage. Si jamais il atteignait Novorecife avant que vous ayez eu le temps de l'intercepter, ayez la bonté d'essayer de lui envoyer une lettre dans la cité des Douaniers terriens. Grâce à quoi vous pourrez sauver non seulement ma propre vie, mais aussi le bonheur de ma princesse.

» J'ajoute que la reine Alvandi, elle aussi, connaît la réelle origine de Snyol, c'est pourquoi elle était si désireuse d'en faire le consort de sa prétendue fille. Cette femme préférerait voir une étrangère à notre espèce gouverner Qirib, plutôt que de renoncer à ses principes matriarcaux. N'ayant pas pu retenir le Terrien, elle m'a choisi pour le remplacer, choix qui pourrait être flatteur si la vision du billot ne venait hanter mes nuits agitées. Comme l'union de Zeï, que j'aime comme une véritable sœur, avec un homme de notre espèce ne pourra qu'être stérile, je prête à la reine le dessein de trouver un Terrien à tout prix pour perpétuer la lignée royale. »

» Voilà, dit le Syndic en repliant sa feuille de papier. Maintenant, le problème est entre vos mains, jeune homme. Quoi que vous fassiez, je vous prie de ne pas révéler le contenu de cette lettre, qui risquerait d'être utilisé à des fins subversives.

— Je me doute de la véritable identité de Zeï, avança Gorbovast.

— Oui ? demanda Barnevelt d'un ton vif.

— Connaissez-vous un Terrien, missionnaire d'un culte complètement incohérent, Mirza Fateh ? Pendant l'Année du Bishtar, sa femme avait été tuée et sa petite fille enlevée par des brigands qui avaient attaqué le train dans lequel ils se trouvaient.

Le Syndic opina de la tête.

— L'enfant aurait le même type et le même âge que Zeï, bien que des informateurs nous aient rapporté que l'enfant avait été vendue à Dour et qu'elle était morte là-bas. Où se trouve Mirza Fateh maintenant ?

— Il était à Mishé, répondit Gorbovast. On dirait, général Snyol, que la possibilité vous est offerte de réunir une famille trop longtemps séparée.

— Oui, on le dirait, murmura Barnevelt, dont le cerveau bouillonnait, bien que je me demande s'il n'est pas préférable pour un jeune couple de ne pas avoir une trop importante famille.

Tangaloa ajouta son grain de sel à la conversation.

— Si vous tenez à vous en assurer, dites à Zeï : « *Shuma farsi hart mizanid ?* »

— Hein ?

— Cela signifie : « Parlez-vous persan ? » en persan. J'ai vécu quelque temps en Iran. Mais de toute façon tout cela est stupide, étant donné que je ne vois pas quand vous auriez l'occasion de rencontrer cette charmante jeune fille avant notre retour sur Terre.

Barnevelt était en train de réfléchir à sa réponse quand Sishen entra. L'Osirien ressemblait plus que jamais à un dinosaure nain monté sur deux jambes. Il aperçut Barnevelt, se précipita vers lui et l'enlaça comme il l'avait fait avec Tangaloa dans la chambre de l'auberge d'Angur.

— Eh là ! cria Barnevelt, essayant de se dépêtrer de l'étreinte reptilienne.

— Oh, mon cher sauveur ! siffla l'Osirien. Comme c'est doux de vous revoir. Pas une minute ma gratitude envers vous ne m'a quitté depuis que vous êtes parti de Jazmurian. Je vous aime.

— C'est très gentil de votre part, mais ces effusions ne sont pas nécessaires, haleta Barnevelt, ayant finalement recouvré l'usage de ses membres. Si vous tenez vraiment à me prouver votre gratitude, voici un Terrien qui est en ce moment sous pseudo-hypnose osirienne. Il a oublié qu'il a jamais vécu sur Terre et se prend pour un véritable pirate du Sunqar. Pouvez-vous le guérir ?

— Je peux essayer. Il me faudrait une pièce où nous pourrions nous isoler.

Sishen emmena Shtain avec lui. Pendant ce temps, Barnevelt demanda des renseignements sur le *Shambor*.

À en croire ses interlocuteurs, le petit bateau semblait avoir disparu sans laisser de trace. L'équipage, peu familiarisé avec le nouveau gréement de la voile, avait dû faire une fausse manœuvre et le bâtiment avait sombré corps et biens. Barnevelt pensa un peu égoïstement que cette disparition lui éviterait des ennuis avec les Services des douanes interplanétaires.

Une demi-heure plus tard Shtain revint, secouant la tête et se massant énergiquement le crâne. Il serra longuement les mains de Barnevelt et de Tangaloa.

— Mon Dieu, dit-il, que c'est bon d'être normal de nouveau ! Vous ne pouvez savoir quel supplice c'est d'avoir une partie de son cerveau qui se rend parfaitement compte de ce qui se passe, mais de ne rien pouvoir faire pour se libérer. Mes amis, vous avez été formidables. Formidables ! Je n'aurais pas fait mieux moi-même. Bon, quand partons-nous ?

Shtain n'avait pas perdu son extraordinaire accent russe, remarqua Barnevelt.

— Je ne sais pas quels sont vos plans, dit-il, mais moi, je retourne à Ghulindé avec mon équipage de pirates.

— Comment ? rugit Igor. Ne soyez pas ridicule ! Vous venez avec nous sur Terre...

— Il n'en est pas question.

— Du calme, du calme, tous les deux, s'interposa Tangaloa. Laissez-moi essayer, Igor. Écoutez-moi, Dirk. Il ne faut pas que vous preniez au sérieux cette histoire de Zeï et de Zakkomir. Nous avons notre documentaire, et vous avez matière à écrire pendant des centaines d'années. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à rentrer sur notre bonne vieille Terre et vivre sur nos lauriers...

— Non, dit Barnevelt. En premier lieu, ma mère, elle aussi, est sur Terre, et deuxièmement, je ne veux pas abandonner Zeï.

— Mais il y a plein de jolies filles partout !

— Pas celle que je veux.

— Bon, et si vous la sauvez, vous prendrez avec elle le prochain vaisseau pour la Terre ?

— Je ne crois pas. Je viens de me décider définitivement. Je vais essayer de faire fortune sur Krishna.

Shtain se tordait les mains comme en proie à une intense émotion. Finalement, il n'y tint plus.

— Êtes-vous devenu fou ? Que va devenir la société *Igorr Shtain* sans vous ? Où trouverai-je un nègre comme vous ? Tenez, je double votre salaire. Vous n'avez pas le droit de nous abandonner.

— Je suis navré, mais vous auriez dû y penser plus tôt.

Shtain lâcha un chapelet de jurons en russe.

— Hum, hum, toussota Tangaloa. Parlons sérieusement, Dirk. Vous connaissez ces aventuriers terriens qui sillonnent les planètes moins avancées que la nôtre pour y exploiter les indigènes sous prétexte que leur civilisation n'est pas encore capable de rivaliser avec la nôtre. Ils se servent de leur prétendue supériorité de Terriens parce qu'eux-mêmes sont vides et creux.

— Oh, George, vous savez bien que ce n'est pas mon cas. Je ne me sens ni supérieur ni inférieur. Je suis un type tout simple et je ne veux pas m'installer ici pour...

— Pour un intellectuel comme vous, ce n'est pas...

— George, vous oubliez une chose. Nous avons démoli la bande pirate, mais le Sunqar est encore dans des mains krishniennes, ce qui fait que le problème du janru n'est toujours pas réglé. Comme Alvandi est une... euh... aidez-moi...

— Une gynarchiste ?

— Merci, une gynarchiste fanatique, elle continuera à fabriquer et à vendre la drogue. Elle n'en voulait pas à Sheafasè parce qu'il trafiquait avec la Terre, mais parce qu'il avait augmenté les prix, tout simplement.

— Et alors ? Nous avons tous les renseignements en poche. C'est à la Fédération mondiale et au Conseil interplanétaire de régler ce problème.

— Mais vous rendez-vous compte comme tout serait plus simple si c'était moi qui dirigeais le Sunqar ?

— Ah, *c'est cela* ? (Le xénologue se tourna vers Shtain, qui débitait ses jurons sur un rythme de mitrailleuse.) La cause est perdue. Il est atteint d'une maladie incurable : le romantisme. Dans quelques années, il se guérira peut-être et alors il reviendra sur Terre. De toute façon, ce gamin est amoureux, et il n'y a rien à faire contre...

— Pourrrquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? s'exclama Shtain. Ah, alorrrs, c'est diffèrent ! Quand j'étais jeune, j'étais amoureux moi aussi... de quatre filles à la fois. Ha ! ha ! ha ! Au revoir, mon garçon ! Je vous en veux terriblement, mais je vous aime comme mon prrrre fils !

— Merci, répondit Barnevelt, ne sachant pas trop quoi dire.

— Quand vous rreviendrez, d'aborrd, je vous casserrrai la tête et aprrès je vous signerrai un nouveau contrrat. George, comment fait-on pour rrejoindrre Novorrecife ?

Dix jours plus tard, deux bateaux firent leur entrée dans le port de Damovang. L'un était le *Yars*, l'autre un gros chaland à voile dont les cales servaient d'écurie à une horde d'ayas que Barnevelt avait achetés pour son armée privée, avec l'argent de la bourse que lui avait donnée la reine Alvandi. Les personnes qui assistèrent à cette arrivée se frottèrent les yeux d'étonnement en voyant le drapeau qui flottait aux mâts des deux bâtiments. Ils avaient de quoi être surpris, car ce drapeau n'était ni plus ni moins que l'ancien drapeau de Qirib, qui servait avant que la reine Dejanai instaure le matriarcat dans le pays.

Les deux bateaux glissèrent doucement jusqu'à un appontement libre. Des filins furent lancés par-dessus bord et passés autour des bittes d'amarrage sur le quai par des clochards comme on en trouve dans tous les ports de l'univers. Puis des passerelles furent jetées, et du *Yars* descendit une troupe d'hommes de guerre équipés d'armures. À cette vue, les gens présents s'égaillèrent comme une nuée de chauves-souris d'eau apeurées, en poussant des petits cris aigus.

— Sortez vite les ayas ! cria Barnevelt, vêtu d'acier de la tête aux genoux.

Des marins firent sortir les bêtes du chaland. Au fur et à mesure, les hommes en armures grimpaient ou étaient hissés en selle.

Barnevelt et Gizil avaient eu entre eux de longues discussions passionnées sur la meilleure stratégie à utiliser pour envahir la capitale royale. L'un tenait pour une attaque venue de la mer, donc avec des soldats à pied ; l'autre était partisan de venir par le continent avec une troupe de cavaliers. N'ayant pas réussi à se convaincre mutuellement, ils avaient décidé de combiner les deux solutions en une cavalerie « marine », qui présentait tous les avantages. La tâche la plus lourde pour Barnevelt avait consisté à convaincre ses soldats de porter des armures. Étant tous en majorité d'anciens marins, ils répugnaient à s'alourdir, sachant les risques qu'ils courraient s'ils tombaient à la mer lors d'un combat naval. Cela n'avait heureusement pas été le cas.

— Suivez-moi ! cria Barnevelt.

Derrière lui, Gizil emboucha une trompette. Sur deux colonnes, la cavalerie entra dans la première rue, suivie par les fantassins.

— Qu'est-ce que cela signifie ? hurla une voix, et un trio d'amazones vint se planter devant la monture de Barnevelt pour bloquer le passage.

— Ce sont les hommes de Qirib qui reviennent pour réclamer leurs droits ! répondit Barnevelt. Sortez-vous de là, les filles, si vous ne voulez pas être blessées.

L'une des soldates pointa sa lance vers Barnevelt, qui lui arracha prestement l'arme des mains. Puis, d'un mouvement rapide, il fit sauter le casque de cuivre d'un coup du plat de l'épée. L'Amazone roula sur le sol. Dirk éperonna son aya, qui se cabra et bouscula la deuxième. La troisième s'était déjà retournée pour s'enfuir. Il la rattrapa et empoigna la masse de cheveux qui dépassaient sous le casque.

— Une minute. Où se passe le mariage entre la nouvelle reine et son consort ?

— Au... au... t-t-temple de la Dé-Déesse Mère, d-dans la ville haute.

— Gizil, montrez-nous le chemin, ordonna-t-il. Et faites distribuer les proclamations.

Des soldats sortirent des poignées de feuillets des sacoches qu'ils portaient au côté et les jetèrent en l'air. Plusieurs personnes se précipitèrent pour les ramasser, et les lurent :

« HOMMES DE QIRIB, SOULEVEZ-VOUS !

Brisez vos chaînes !

Le jour de la libération est venu !

Aujourd'hui, après cinq générations de tyrannie féminine, une armée intrépide d'exilés est revenue à Qirib pour mener la glorieuse révolution afin de rétablir

L'ÉGALITÉ POUR LES HOMMES !

Armez-vous et suivez-nous !

Aujourd'hui même, nous ferons basculer de son socle la hideuse image de cette fausse déesse assoiffée de sang dont l'œuvre dégradante et les rites obscènes ont trop longtemps servi de prétexte à une oppression perverse et injuste... »

Barnevelt refrénait difficilement son envie de piquer des deux et de partir au galop, laissant ses troupes derrière lui. Tandis que la colonne, précédée des porte-bannières, gravissait la longue montée qui menait à la cité royale, il se retourna et vit que derrière la troupe suivait une longue file de civils agitant toutes sortes d'armes improvisées. À leur approche, certaines personnes s'enfuyaient, mais d'autres se groupaient et posaient des questions aux soldats qui passaient devant eux. Beaucoup d'hommes acclamaient le cortège. Les femmes – en général, mais pas toutes – leur tendaient le poing et crachaient des menaces et des injures...

Ils arrivèrent enfin sur l'esplanade, devant le temple de Varzai. Barnevelt leva le bras pour faire arrêter son armée. Rangée en demi-cercle devant l'entrée du temple, sur toute la largeur de la place, une unité d'amazones se mettait en position de défense. Une gradée s'activait en hurlant des ordres. La disposition était la même que celle que Barnevelt avait vue lors du raid des pirates, au cours duquel Zeï avait été enlevée. Les amazones debout pointaient leurs lances au-dessus des têtes de celles de la première rangée qui étaient agenouillées.

Barnevelt donna des consignes à Gizil pour qu'il retienne les hommes et il fit avancer sa monture au petit trot vers le rempart hérissé et menaçant.

— Comment se porte le mariage ? demanda-t-il à l'officier.

— Il est en train d'être célébré, répondit-elle. Que signifie cette invasion ?

Barnevelt se retourna sur sa selle. Le moyen le plus expéditif pour venir à bout de ce barrage serait d'employer ses archers, mais il lui faudrait attendre trop longtemps, étant donné que ces derniers et les arbalétriers venaient juste d'arriver sur la place et qu'il faudrait plusieurs minutes avant qu'ils soient en position. Il trancha pour l'attaque de front.

— Dispersez-vous ! hurla-t-il. Nous allons charger.

— Jamais, répliqua-t-elle. Nous vous mettons au défi de le faire.

Barnevelt fit faire demi-tour à sa monture et revint au galop vers ses hommes.

— Formez le carré. (Il se plaça au centre du premier rang et rabattit sa visière d'un coup sec.) Prêts ? En avant.

Les sabots martelèrent les pavés. Barnevelt aurait préféré que cette affaire se règle sans effusion de sang, mais ici c'était Krishna, où les hommes se montraient beaucoup plus insoucieux de la vie

humaine que sur Terre. Peut-être un jour, songea-t-il...

— Au trot !

La selle, sur les ayas à six pattes, était placée juste sur la paire du milieu, ce qui rendait le trot dur et heurté. Les armures résonnèrent bruyamment.

— Petit galop !

Les lances, devant eux, paraissaient de plus en plus pointues et meurtrières. Si, au dernier moment, les amazones ne s'écartaient pas pour leur laisser le passage et si les ayas ne se rebiffaient pas devant cette muraille hérissée, ce serait un sacré carnage. Il espéra ne pas être désarçonné car, placé en tête comme il l'était, il avait toutes les chances d'être piétiné par les montures de ses propres soldats.

— Chargez !

Les lances s'abaissèrent. Le bruit, sur la place, devint assourdissant. Barnevelt retint légèrement sa monture jusqu'à ce qu'il aperçoive les lances de ses cavaliers à ses côtés. Il n'était pas absolument nécessaire d'être le premier à heurter le barrage.

Ils approchaient, encore et encore. Il se dit qu'il essaierait de ne pas tuer la jolie fille qui lui faisait face...

« Crash ! » La jolie fille qui, l'instant auparavant lui faisait face, avait maintenant disparu. Quelque chose heurta son bras gauche et une pointe de pique dérapa sur son plastron. Son aya trébucha. Il le redressa en tirant un coup sec sur les rênes, ce qui arracha un mugissement de douleur à l'animal. Pendant un instant, le monde ne fut plus qu'amazones et ex-pirates enchevêtrés. Puis, devant la charge furieuse de ces bêtes caparaçonnées et de ces hommes invincibles bardés de métal, le milieu de la ligne de défense céda. Voyant cela, les autres jetèrent pêle-mêle leurs piques et boucliers, et s'enfuirent en hurlant de peur.

Un aya sans cavalier traversa la place au galop. Plus loin, un homme désarçonné frappait une Amazone avec un morceau de lance brisée. Un autre essayait de se hisser sur sa monture. Barnevelt regarda autour de lui. Sur les pavés gisaient plusieurs amazones, mortes ou blessées, et deux ayas.

Relevant sa visière, il donna l'ordre à Gizil de faire cesser les combats pour soigner les blessés et de poster des gardes autour du temple et de l'esplanade. Puis, suivi d'un escadron, il pénétra dans le temple.

La foule, à l'intérieur, contemplait, figée, ces animaux et leurs cavaliers harnachés d'acier, qui descendaient l'allée centrale vers le chœur, où se tenait un groupe composé de la reine Alvandi, de Zeï, de Zakkomir et de quelques prêtresses de Varzai.

— Sauvés ! cria Zakkomir.

Alvandi prit la parole :

— Jamais, m'entendez-vous, Terrien exécré, vous ne réussirez dans votre entreprise grotesque. Mon peuple vous mettra en pièces d'abord.

— Vraiment ? Venez donc, madame, et regardez ce que fait votre peuple.

Il lui sourit, fit faire demi-tour à sa monture et conduisit le groupe vers l'entrée. Il montra la place d'un coup de menton.

— Regardez bien, cela vaut le coup d'œil, non ?

Ses propres soldats formaient une haie devant le portail. Derrière eux, la place était noire de monde. Gizil haranguait cette foule, en majorité composée d'hommes et, à entendre leurs cris et leurs applaudissements et à voir la façon dont ils agitaient leurs gourdins au-dessus de leurs têtes, il était

évident qu'ils appréciaient ses propos.

— Que comptez-vous faire ? demanda Alvandi. Me menacer ne vous servirait à rien, car mon rang et mon honneur me sont bien plus chers que la vie.

— Madame, lui répondit Barnevelt, j'admire votre courage, même si je n'approuve pas vos principes. D'abord, vous êtes une usurpatrice ayant été incapable de pondre un œuf fertile, en conséquence de quoi vous auriez dû être exécutée depuis longtemps. (La reine blêmit.) Pour tromper votre peuple, vous avez acheté une petite fille terrienne qui avait été volée à ses parents et vous l'avez fait passer pour votre vraie fille... Zeï, faites comme moi.

Il attrapa une de ses antennes sur le front et l'arracha d'un coup sec. Zeï fit de même.

— Cela dit, poursuivit-il, je ne vous tuera pas. Il fallait que vos lois soient bien stupides pour condamner à mort une femme parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Comme nous venons de faire la preuve que le régime actuel est illégitime et illégal, il est temps de changer l'ordre ancien et d'en mettre en place un nouveau. J'aiderai vos successeurs à établir une constitution...

— Et vous vous nommerez chef de l'État, naturellement, grinça Alvandi.

— Surtout pas. Je ne veux pas de ce rôle. Je leur donnerai simplement quelques conseils... celui de vous exiler, par exemple. Puis, j'emmènerai Zeï avec moi, ainsi que quelques vaisseaux et quelques volontaires, et je prendrai possession du Sunqar.

— Mais il m'appartient en vertu du traité...

— Vous *appartenait*, voulez-vous dire. C'est une propriété d'État et mes hommes, au double titre de Qiribumiens et de Sunqarumas, ce qui leur confère le droit d'en disposer, me l'ont donné.

La vieille reine se tourna vers Zeï.

— Au moins, vous, ma fille, vous n'accepterez pas d'obéir et de partir avec ce mécréant. Vous ne le laisserez pas dépouiller et exiler votre mère.

— Ma mère ? Je ne suis pas votre fille, mais une femme d'une autre espèce que la vôtre, dont vous vouliez user comme d'une marionnette, afin de conserver indûment votre pouvoir, quitte à me forcer à une union miscégénétique.

— Zakkomir ? grogna la reine.

— Je préfère une femme de mon espèce, moi aussi.

— Ainsi, vous vous liguez tous contre moi, laissa tomber amèrement la reine. (Elle semblait s'être rétrécie tout d'un coup. Elle se tourna vers Barnevelt, ses yeux brillant de nouveau de colère.) Qu'avez-vous fait de mes guerrières que vous avez kidnappées sur le *Yars* ? Je suppose qu'après les avoir déflorées vous les avez jetées en pâture aux monstres de la mer ?

— Pis que cela, Madame. Elles se sont toutes mariées avec mes anciens pirates.

Après avoir pris certaines mesures urgentes visant à rétablir l'ordre dans Ghulindé – comme condamner à la pendaison deux hommes qui avaient célébré leur liberté nouvelle en pillant des magasins après en avoir tué les boutiquiers –, Barnevelt alla retrouver Zeï dans ses appartements.

— Mon seigneur adoré, dit-elle quand elle put enfin parler, connaissant mes origines terriennes et m'aimant comme vous le prétendiez, comment avez-vous pu attendre la lettre de Zakkomir pour venir me sauver ? Une minute de plus et j'aurais été mariée.

— Je voulais justement vous le demander : comment pouvais-je savoir que vous étiez une Terrienne ? Vous ne vouliez tout de même pas que je tire sur vos antennes pour savoir si elles étaient réelles ?

— Mais... comme moi j'ai su que vous étiez un Terrien.

— Ah. Et comment ? Ai-je perdu un de mes postiches ou quelque chose de ce genre ?

— Pas du tout. Je l'ai su quand vous avez enlevé vos vêtements sur le radeau pour les faire sécher et quand nous nous sommes lavés de la suie qui nous recouvrait après l'incendie de l'île.

— Comment ? demanda bêtement Barnevelt.

— Eh bien, oui. J'ai vu que vous aviez un nombril.

Barnevelt se frappa le front.

— Évidemment ! Maintenant que vous me le dites, je me rends compte à quel point ce serait inutile pour quelqu'un né dans un œuf.

— Alors, sachant que vous *saviez* que j'en avais un moi aussi, je pensais que vous aviez découvert la vérité en ce qui me concernait. C'est pourquoi je n'ai pas compris vos hésitations évasives à mon égard. Peut-être, me disais-je, a-t-il été élevé au Nyamadze depuis sa prime enfance, comme moi à Qirib, et se croit-il plus Krishnien que Terrien. Peut-être est-il un rouage d'une vaste machination secrète. Ou peut-être me trouve-t-il simplement laide ?

— Laide ? Oh, ma chérie !

— De toute façon, il était clair comme les cimes de Darya que, bien que nous sachions réciproquement notre origine commune, vous teniez absolument à continuer à feindre que vous et moi étions Krishniens. La curiosité et l'inquiétude me rongeaient, mais je n'osais pas vous poser de questions. Plus rien n'était comme il le paraissait.

— Maintenant, je me souviens de votre adorable nombril. Mais, sur le moment, je ne l'avais pas remarqué. Mes yeux étaient attirés par d'autres... euh, ailleurs.

Elle rosit sous le regard appuyé qui la détaillait.

— ... Alors, constatant que vous ne vouliez rien me dire, j'ai obéi à ce que je croyais être votre vœu. Voyez-vous, je vous aimais déjà tellement que, en dépit de mes nobles résolutions de préserver ma chasteté, comme le doit une princesse, je crois bien que je n'aurais pas su vous résister si vous m'aviez demandé...

Barnevelt l'embrassa passionnément.

— Je comprends tout à présent, dit-il, après l'avoir laissée pantelante. C'est mon incroyable

stupidité qui est cause de tout, bien que ce soit peut-être finalement une heureuse erreur. Mais comment faisiez-vous pour cacher votre nombril quand vous vous baigniez devant d'autres personnes ?

— On me mettait un petit bouchon de cire semblable à de la peau. J'en avais même un sous ma tunique pour le kashyo, mais il a dû tomber, avec toutes ces péripéties.

— Oui, bien sûr. Puisque nous en sommes aux aveux, il faut que vous sachiez que ce n'était pas un véritable yeki qui a grogné sur la route de Shaf quand vous vouliez me quitter. C'était moi qui imitais le cri avec ma bouche.

— Espèce de bête, je le savais bien.

Barnevelt en resta médusé.

— Maintenant, dit-il d'un ton autoritaire, il faut que nous pensions à nous marier. Parce que nous allons nous marier, n'est-ce pas ?

— Je me demandais jusqu'à quand je devrais attendre, riposta-t-elle en mettant les poings sur ses hanches. Eh bien, puisque vous me demandez enfin ma main, sachez que c'est oui, oui, et encore oui. Mais où est le problème ?

— Nous sommes des Terriens et j'ai lu dans je ne sais quel livre de droit que seuls des Terriens avaient une autorité légale sur leurs semblables. Or les seuls qui pourraient nous unir sur Krishna, selon la loi terrienne, sont le commandant Kennedy et le juge Keshavachandra. Mais, pour cela, nous devrions aller jusqu'à Novorecife, ce qui n'est pas du tout dans la direction du Sunqar.

— Et si nous demandions à Qvansel l'astrologue, ou à une des prêtresses ?

— Ils ne nous serviraient à rien. D'ailleurs, j'y pense, étant donné que vous êtes Terrienne, votre mariage avec Zakkomir aurait été illégal. Attendez, je réfléchis... Il y a une juridiction sur Terre qui permet, dans certains cas, à un homme et une femme de se marier légalement en prononçant eux-mêmes la formule rituelle devant témoins. Je ne sais plus comment cela s'appelle, mais cela est prévu par la loi. Les Quakers l'utilisent, je crois, et ce sont des gens très respectables. Alors, pourquoi pas nous ? Attendez-moi une seconde, ma chérie.

Quelques minutes plus tard, il revint accompagné de Gizil, Zakkomir et de l'astrologue de la cour.

Barnevelt et Zeï se placèrent devant les trois hommes alignés.

— Maintenant, donnez-moi votre main, mon amour... la gauche. Zeï bad-Alvandi, acceptez-vous de prendre pour légitime époux Dirk Cornelius Barnevelt, ici présent ?

— Oui. Dirk Cornelius Barnevelt, acceptez-vous de prendre pour légitime épouse Zeï bad-Alvandi, ici présente ?

— Oui. Nous nous déclarons unis par les liens du mariage.

Puis il passa la caméra-chevalière au doigt de Zeï et l'embrassa longuement sous les applaudissements nourris des témoins.

Une dizaine de jours plus tard, le *Douri Dejanai*, repeint à neuf, se préparait à quitter le port de Damoyang. Sur le pont étaient présents tous les amis Krishniens de Barnevelt.

Tous, à tour de rôle, firent leurs adieux au jeune couple.

— Nous vous regretterons tous. Vous avez montré que vous étiez un homme digne de tous les honneurs et pourtant vous avez renoncé à la présidence en ma faveur. Je...

— Ce n'est pas vrai, Gizil. C'est vous qui avez été élu, vous ne me devez rien. De plus, je ne suis

pas Qiribumien, ne l'oubliez pas. Ils auraient fini par se lasser d'être dirigés par un damné Terrien et m'auraient fichu à la porte.

— Nous vous remercions pour la Constitution que vous nous avez donnée.

— Amis de Qirib, répondit Barnevelt avec la plus parfaite mauvaise foi, c'est vous qui me l'aviez demandé. Tâchez d'en être dignes, comme je sais que vous l'êtes. Allez, buvons un dernier verre.

Les visiteurs descendirent à terre. Le vaisseau glissa lentement sur les eaux calmes de la rade, suivi par les deux bateaux sur lesquels Barnevelt était arrivé avec son armée.

Quand les gens, sur le quai, ne parurent pas plus gros que des fourmis, Barnevelt se détourna, enlaça la taille de Zeï et descendit avec elle dans leur cabine. Il s'arrêta à côté du perchoir de Philo et gratta doucement les plumes du perroquet – l'ex-reine avait laissé le volatile quand elle avait quitté Qirib –, puis il alla contempler dans leur cage les deux bijars qu'il avait achetés dans la boutique où il avait retrouvé Philo.

— Cher époux, demanda Zeï, pensez-vous que la nouvelle loi que vous avez donnée aux Qiribumiens durera aussi longtemps que les rocs de Hargain ?

Il se souvint de ce que lui avait dit Tangaloa à propos des structures morales des peuples.

— Étant donné qu'ils n'ont pas encore de traditions de gouvernement démocratique, je serais déjà heureusement surpris si cette nouvelle Constitution résistait pendant quelques années aux faiblesses humaines et à l'ambition personnelle. Il leur faudra faire le dur apprentissage de la sagesse et de la tolérance.

— Et, dans notre Sunqar, quelles règles de vie établirez-vous ? Venez près de moi, et occupez-vous de moi plutôt que de vos animaux. Surtout que cette monstrueuse créature terrienne vous fait renifler. À voir votre intérêt pour ces bêtes, je me demande si nous ne devrions pas faire du Sunqar un immense parc zoologique.

— Je vous demande pardon, mon amour. (Il lui versa un verre de vin et vint s'asseoir près d'elle.) Je crois que je vais fonder une sorte de société anonyme dont vous et moi détiendrons la majorité des actions. Nous serons des capitalistes, ma chérie. Zeï...

— Oui, mon Snyol adoré... euh... Dirk ?

Il sourit de sa confusion. Puis il lui vint à l'esprit que Zeï n'était probablement pas son véritable prénom mais, comme il le trouvait très beau, il préféra ne pas pousser les recherches pour se retrouver avec une femme affublée d'un prénom imprononçable. Il avait déjà bien du mal à ne pas s'y perdre entre tous les pseudonymes autour de lui, Tangaloa, Gizil, lui-même... Pour compliquer les choses, les hommes de Qirib avaient tous repris leurs anciens noms patronymiques.

Par pure curiosité, il demanda à Zeï :

— *Shuma farsi harf mizanid ?*

Elle opina machinalement.

— Oui, euh... que disiez-vous, mon bien-aimé ? J'ai l'impression d'avoir déjà entendu cette langue, mais tout ceci est très vague dans mon esprit. Ne m'avez-vous pas demandé si je parlais un langage quelconque ?

— Je vous dirai cela un jour ou l'autre, éluda-t-il en passant sa main avec délice dans la brosse courte qui commençait à lui garnir le crâne. Maintenant qu'elle ne les teignait plus, les cheveux de Zeï avaient recouvré leur noir de jais original. Elle était vraiment une femme merveilleuse, songea Barnevelt.

— Pourquoi Alvandi avait-elle adopté un Terrien plutôt qu'un Krishnien ? demanda-t-il.

— Elle avait adopté un bébé de son espèce, mais le malheureux enfant mourut quelques jours avant la cérémonie de présentation de l'Héritière du trône. En toute hâte et secrètement, Alvandi a fait contacter des marchands d'esclaves pour qu'ils lui fournissent une petite fille. Ils m'ont amenée, sans lui dire que j'étais terrienne et, quand elle a compris la vérité, il était trop tard et les trafiquants étaient déjà partis avec l'argent. Souvent je me suis demandée qui étaient mes véritables parents.

Il lui suffisait de dire un mot pour jouer les démiurges et réunir une famille, car il était maintenant sûr et certain que Zeï était bien la fille de Mirza Fateh. Mais peut-être était-il aussi sage pour l'instant de ne rien précipiter. Il ferait bien d'étudier soigneusement son futur beau-père avant de le convier à se joindre à eux. Entre sa mère à lui et Alvandi, il avait été suffisamment échaudé avec les familles, et les bruits qui circulaient sur le compte du missionnaire méritaient d'être vérifiés avant de trop s'engager.

La semaine précédente, passée en discussions politiques fiévreuses, lui avait laissé peu de temps pour penser au futur. Il avait néanmoins, afin de financer son projet du Sunqar, passé un contrat avec la société Igor Shtain & Cie, pour plusieurs films qui seraient envoyés tous les six mois sur Terre. Tangaloa voulait notamment un documentaire, le plus complet possible, sur les hommes à queue de l'île Fossanderan. Enfin, grâce à l'avance que Shtain lui avait faite, il pourrait démarrer et payer les frais de justice consécutifs à l'accusation d'usurpation d'uniforme que la Mejrou Quarardena avait déposée contre lui auprès du tribunal de Qirib.

— Dirk, dit Zeï, quoique je sois heureuse au-delà du possible que nous soyons enfin unis légalement et que tout se soit bien terminé, dans un sens je regrette un peu l'époque de notre fuite du Sunqar. Jamais je n'ai vécu avec autant d'intensité. Chaque instant était excitant et semblait être le dernier et le plus magnifique. Croyez-vous que nous connaîtrons d'autres moments aussi intenses ?

— Ne vous en faites pas, chérie, la rassura Barnevelt, en allumant un cigare. La fête ne fait que commencer.

Une année krishnienne plus tard, un gros homme passablement ivre entra dans le bar *Nova Iorque* de Novorecife, en proclamant à haute voix :

— Foutaises que tout ça ! C'est stupide de laisser ces sauvages faire ce qu'ils veulent. On devrait envoyer l'armée pour les civiliser un bon coup. Comme ça, ils apprendraient au moins quelque chose : *notre* technologie moderne, *notre* démocratie, *nos* méthodes de production... et quelques-unes de *nos* toutes nouvelles religions par-dessus le marché... Dites, qui c'est ?

Il désigna à son interlocuteur un grand Terrien avec un long visage chevalin et à qui il manquait un morceau de l'oreille gauche. Habillé à la mode krishnienne, il était en train de boire un verre avec le commandant Kennedy et l'officier adjoint de sécurité Castanhoso.

— ... je ne l'avais pas invité, disait l'homme à l'oreille coupée, mais il a lu la nouvelle dans le journal de Mishé, et il a fait le rapprochement entre les deux événements. Tout ce que je sais, c'est qu'un jour nous l'avons vu arriver sur un bateau venant de Malayer et qu'il m'a embrassé en me disant qu'il était mon beau-père. Comme Zeï est folle de joie d'avoir retrouvé son père, il nous est maintenant impossible de nous en débarrasser. De toute façon, c'est un joyeux drille et il ne me dérange pas, mais si vous voyiez la bande de dingues qui arrivent tous les jours pour le consulter...

— Pourquoi ne le faites-vous pas travailler ? demanda Castanhoso.

— Je vais le faire dès que...

— Cet homme, dit le compagnon du gros type, est le fameux Dirk Barnevelt, président-directeur général du Consortium du Sunqar. Il vient de signer un très gros contrat avec le Conseil interplanétaire. Vous voulez que je vous présente ?

— Et comment ! Cela me fera du bien de voir quelqu'un d'*humain*.

— Oh. *Senhor* Barnevelt, puis-je vous présenter le *senhor* Elias ? C'est un nouvel arrivant.

— Enchanté, dit Barnevelt en serrant la main boudinée.

— Vous faites partie de ces types qui vivent avec ces... indigènes ?

— Oui, en quelque sorte, laissa froidement tomber Barnevelt, en se préparant à tourner le dos à son interlocuteur.

— Vous fâchez pas, fiston. Je me demandais seulement si vous les préféreriez aux gens de votre propre espèce.

— Pas du tout. Certaines personnes pensent qu'ils sont plus agréables que les Terriens, d'autres pensent le contraire. Moi, je considère qu'ils ne sont ni meilleurs ni pires que nous. Tout dépend des individualités.

— Ouais, ouais. Mais ne sont-ils pas affreusement sauvages ? Toutes leurs idioties d'orgueil national, de fierté, leur sens de l'honneur...

— Eh bien, justement, moi, je les aime ainsi.

— Oui, je vois. Vous devez être un de ces romantiques inconditionnels...

— Non. Je crois que j'apprécie leur simplicité.

— Leur simplicité, hein ?

Le gros homme se tut. Trouvant que leur conversation avait assez duré, Barnevelt eut un mouvement de recul, mais Elias avait d'autres questions à poser.

— Qu'est-ce que c'est, ce nouveau contrat que vous venez de signer ?

— Vous connaissez le Sunqar ?

— Oui, cet immense machin plein d'algues ?

— C'est cela. De ces algues les anciens habitants du Sunqar extrayaient le janru qui...

— Oh, mais dites, j'ai entendu parler de vous ! Vous êtes ce type qui a eu une aventure avec une princesse krishnienne, mais à la fin on a appris qu'elle était terrienne. C'est bien ça... Bon, alors, ce contrat ?

— Disons que je suis maintenant le maître du Sunqar. J'étais disposé à faire arrêter la fabrication du janru et à révéler les noms des différents membres de l'ancienne organisation qui faisait le trafic de drogue, mais je voulais quelque chose en contrepartie. Finalement, le Conseil interplanétaire a accepté de m'autoriser à importer sur Krishna des ingénieurs et le matériel nécessaire à la fabrication du savon. Les algues nous fourniront la potasse en quantité illimitée et, comme il n'y a pas de savon sur cette planète...

Croyant avoir été suffisamment poli, Barnevelt voulut retourner avec ses amis qui l'attendaient au bar, mais le gros ivrogne voulait en savoir davantage. Il agrippa le bras de Barnevelt.

— Alors, vous allez devenir le magnat du savon à base de plantes, hein ? Eh ben... Enfin, quand vous aurez terminé, ces sauvages seront aussi civilisés que nous et vous enverront balader comme un malpropre. Enfin, vous faites comme vous voulez, c'est votre affaire, mon vieux. Il y a combien de temps que vous êtes marié avec cette... dame ?

— Presque un an.

— Vous avez des mômes ?

— Trois. Je vous prie de lâcher mon bras.

— Trois ? Ah, ah ! Trois, vous dites ? Cette planète aurait-elle des années deux fois plus longues que les nôtres ? Mais non, ici elles sont plus *courtes* que sur Terre. Trois, hein ? Eh ben, vous ne vous ennuy...

Le teint de Barnevelt vira subitement au rouge et son poing osseux vint s'écraser sur le visage gras. Elias partit à la renverse, bascula sur une table et alla s'affaler sur le plancher du bar où il resta immobile.

— Pour l'amour du ciel, Dirk ! s'écria Kennedy en s'approchant pour s'interposer.

Mais le combat avait déjà pris fin.

— Je ne tolère pas que l'on insulte ma femme, grogna Barnevelt.

— Mais..., bredouilla le compagnon du gros homme évanoui, je ne comprends pas. Vous avez dit trois enfants et Elias a...

Barnevelt, l'air hargneux, se tourna vers lui.

— Nous avons eu des triplés. Vous avez quelque chose contre ?

Lyon Sprague de Camp (1907-2000) est une figure de la science-fiction et de la Fantasy américaines ; en cinquante ans de carrière, il a publié plus de cent nouvelles ainsi que des biographies qui lui ont valu un **prix Hugo**. Mais il a aussi été un romancier d'envergure, l'un des premiers à avoir traité de l'ethnocentrisme, du racisme et du sexe dans la SF. Son œuvre la plus imposante reste le cycle de la ***Viagens Interplanetarias*** auquel se rattache le présent volume.

REMERCIEMENTS :

Tom Clegg, Roger Bozzetto

Du même auteur, chez d'autres éditeurs :

ROMANS :

De peur que les ténèbres...

Le Règne du gorille, en collaboration avec Peter Schuyler Miller

La Couronne de lumière

Xylar :

1. *Le Coffre d'Avien*

2. *À l'heure d'Iraz*

3. *Le Roi entêté*

4. *L'Honorable barbare*

NOUVELLES :

Kâ le terrifiant

www.bragelonne.fr

Collection *Les Trésors de la SF* dirigée par Laurent Genefort

© Bragelonne 2009, pour la présente édition

Illustration de couverture :
Stacy Ntarumbana

Carte de Krishna :
Cédric Liano

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur.
Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera
susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 978-2-8205-1038-9

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris
E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

PUBLICATION ORIGINALE :

The Hand of Zei (La Saga de Zei), publié en 4 parties in *Astounding Science Fiction*, oct. 1950-jan. 1951, puis édité en 2 volumes par Avalon sous les titres *The Search for Zei*, 1962, et *The Hand of Zei*, 1963. En français, publié en 2 volumes : *Zeï*, éd. Opta « Galaxie bis » n° 22, 1971 ; et *La Main de Zeï*, éd. Opta « Galaxie bis » n° 27, 1973.

Carte de Krishna, présente édition, 2009.

Note liminaire, présente édition, 2009.

**BRAGELONNE – MILADY,
C'EST AUSSI LE CLUB :**

Pour recevoir le magazine *Neverland* annonçant les parutions de Bragelonne & Milady et participer à des concours et des rencontres exclusives avec les auteurs et les illustrateurs, rien de plus facile !

Faites-nous parvenir votre nom et vos coordonnées complètes (adresse postale indispensable), ainsi que votre date de naissance, à l'adresse suivante :

**Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville
75010 Paris**

club@bragelonne.fr

Venez aussi visiter nos sites Internet :

**www.bragelonne.fr
www.milady.fr
graphics.milady.fr**

Vous y trouverez toutes les nouveautés, les couvertures, les biographies des auteurs et des illustrateurs, et même des textes inédits, des interviews, un forum, des blogs et bien d'autres surprises !